

Québec arabe



# Québec arabe

Tome 2

SOUS LA DIRECTION DE FLORENCE PIRON

Éditions science et bien commun

*Québec*



Québec arabe de Florence Piron est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 Ceci peut être votre site web principal ou la page d'informations vous concernant sur une plate forme d'hébergement, comme Flickr Commons., except where otherwise noted.

Titre : Québec arabe Tome 2

Série : Québec ville ouverte

Auteurs : Collectif d'écriture sous la direction de Florence Piron

Design de la couverture : Kate McDonnell

Direction de l'édition : Florence Piron

Révision linguistique et mise en page : Caroline Dufresne, Ibrahim Gbetnkoum, Sarah-Anne Arsenault, Dillon Hatcher et Florence Piron

ISBN ePub : 978-2-924661-27-7

ISBN pour l'impression : 978-2-924661-25-3

ISBN pour le PDF : 978-2-924661-26-0

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal – Bibliothèque et Archive nationale Canada

Dépôt légal et première impression : 4<sup>e</sup> trimestre 2017

Ce livre est sous licence Creative Commons CC-BY 4.0

Éditions science et bien commun

<http://editionscienceetbiencommun.org>

1085 avenue de Bourlamaque

Québec (Québec) G1R 2P4

Diffusion: [info@editionscienceetbiencommun.org](mailto:info@editionscienceetbiencommun.org)

## Paroles d'étudiantes-auteures et d'étudiants-auteurs

*Pour mieux vivre ensemble, il faut accepter les différences et rester ouvert, ce qui permet alors de constater toutes les ressemblances!*

*Nous savons désormais qu'il ne faut pas avoir peur de l'inconnu, car c'est cette ignorance qui nous empêche de nous ouvrir aux gens des autres cultures.*

*Il n'y a rien de mal à être curieux face aux autres cultures et que c'est en nous intéressant à celles-ci que nous réussirons à ouvrir nos horizons, à accepter les gens comme ils sont et à les inclure dans nos vies.*

*La réalité d'immigrant peut sembler vague lorsqu'elle n'est pas la nôtre, mais le fait d'écouter des gens nous la raconter directement nous a permis de mieux la comprendre et de nous mettre à leur place.*

*C'est en allant vers l'autre que nous réussissons à vaincre notre peur des étrangers.*

*La majorité des immigrants ont le même désir que nous de constamment améliorer leur sort et d'évoluer au sein d'une société qui les accepte.*

*Quand nous entendons une fausseté ou un commentaire raciste, il faut agir et dénoncer ces commentaires.*

*Ces rencontres nous a permis de nous ouvrir à l'autre et d'en apprendre davantage sur la culture arabe, forte et très intéressante.*

*Le Québec doit apprendre à ouvrir ses horizons, mais les immigrants doivent aussi être patients et comprendre que l'intégration nécessite un certain temps.*

*La plupart des gens que nous avons rencontrés prennent les manifestations de racisme de la part des Québécois avec un grain de sel, puisqu'ils savent qu'il s'agit surtout d'ignorance.*

*Chaque rencontre nous aide à briser le mur des cultures qui nous sépare et qui provoque tant de conflits dans le monde. Nous sortons de cette expérience avec la conviction d'aller vers l'autre plus que jamais.*

*Ultimement, nous espérons que la peur de l'inconnu laissera place à la découverte de la diversité.*

*Les fausses croyances que nous portons tous ont tendance à contaminer la vision construite de la culture arabe, alors que celle-ci a tellement de choses à nous apprendre. La gentillesse, la clémence, l'amitié, la générosité, l'ouverture sur le monde ou encore l'intérêt pour l'autre a de quoi faire écarquiller nos yeux de nord-américains.*

*J'ai constaté que les gens aiment raconter leur histoire et voir qu'on les comprend, qu'on s'intéresse à eux et qu'on parvient en quelque sorte à vivre avec eux les moments de leur vie qui font d'eux les personnes qu'elles sont.*

*Il faut un jour se retrouver l'étranger de quelqu'un pour comprendre.*

*Et si c'était nous qui étions immigrants? Et si c'était nous qui devions nous réfugier à l'autre bout du monde, car notre pays n'est plus sécuritaire? Nous aimerions nous sentir accueillis et acceptés.*

*Il y avait quelque chose de spécial dans le fait de rencontrer une personne tout à fait inconnue et d'avoir la chance de l'entendre me raconter l'histoire de sa vie alors que je lui étais tout aussi inconnue.*

*Je n'avais plus l'impression que j'avais affaire à un étranger.*

*J'ai été surprise de voir toutes les similitudes entre nous, malgré les contextes différents dans lesquels nous avons grandi.*

*À partir du moment où on décide de s'engager, on n'est plus*

*esclave des décisions prises par les autres. On se réapproprie son  
pouvoir d'action et on peut à nouveau rêver d'un monde meilleur,  
puisque'on agit concrètement pour le construire.*





## Table des matières

Introduction	1
<b>Florence Piron</b>	
Carte des pays d'origine	vii
Partie 1. Maroc	
1. Rym X.	11
<b>Yani Hébert</b>	
2. Meryem X.	17
<b>Magali Langlois</b>	
3. Saoussene X.	21
<b>Marie-Eve Desgagné</b>	
4. Rachid Ait Jilal	27
<b>Charles-Olivier Dumont</b>	
5. Sofia X.	31
<b>Alicia Angel-Despins</b>	
6. Amine Bouhia	35
<b>Sandra Gomez-Dresdell</b>	
7. Otmane Benzekri	39
<b>Marie Catherine Martel</b>	
8. Titrit X.	43
<b>Thao Tran</b>	

9.	Azzam X. <b>Rodolphe Dugué</b>	49
10.	Maryam X. <b>Laurie Bélanger</b>	53
11.	Nabil X. <b>Roxane Boisjoly</b>	57
12.	Rali Jamali <b>Alex Proulx-Rivard</b>	63
13.	Khadija X. <b>Kim Fournier</b>	67
14.	Mohammed Oudghiri <b>Alexandra Lapointe</b>	71
15.	Bouthaina X. <b>Marie-Clara Rousseau</b>	75
16.	Yassir X. <b>Alice Demange</b>	79
17.	Abdessamad Bourja <b>Amélie Lafresnaye-Drouin</b>	85
18.	Zineb X. <b>Julie St-Pierre</b>	89
19.	Hind Adil <b>Mélanie Labonté</b>	93
20.	Faouzi X. <b>Emmanuelle Côté</b>	97
21.	Aniqa X. <b>Marie-Ève Caron</b>	101
22.	Youssef S. <b>Camille Tremblay-Antoine</b>	105
23.	Anouar Idkhiri <b>Audrey Marineau</b>	109
24.	Jamel X. <b>Gabrielle Germain</b>	113

25.	Malika X. <b>Justine Beaupré</b>	117
26.	Sophie X. <b>Roxanne Tremblay</b>	121
27.	Abdelkarim Karim <b>Jeanne Côté</b>	125
28.	Zakia Zoukri <b>Marylie Laberge Sévigny</b>	131
29.	Marocaine du Canada <b>Andréanne Fleurant</b>	137
30.	Sophia X. <b>Kim Trépanier</b>	141
31.	Loubna Ghaouti <b>Magalie Lampron</b>	145
32.	H.G. X. <b>Chloé Laliberté</b>	149
33.	Issam X. <b>Jolyane Trudel</b>	155
34.	Najia X. <b>Priscilla Tremblay</b>	161
35.	Mohammed S. Lamhamedi <b>Sabrina Martin</b>	165
36.	Famille F. X. <b>Annie-Jade Samson</b>	169
37.	Bahir X. <b>Amélie Fréchette</b>	173
38.	Salwa Chraibi <b>Alexe Dupont</b>	177
39.	Leila X. <b>Geneviève Dufour</b>	181
40.	Rida Kettani <b>Antoine Leclerc-Loiselle</b>	187

## Partie 2. Liban

- |     |                                           |     |
|-----|-------------------------------------------|-----|
| 41. | Najate Abdul-Hadi<br>Sarah Renaud         | 193 |
| 42. | Nadia Tawbi<br>Mélanie Dion               | 199 |
| 43. | Sally Kaissy Kadri<br>Cassandre Poissenot | 203 |
| 44. | Serge Khoury<br>Lindsay Gueï              | 209 |
| 45. | SammyBoy<br>Frédérique Béland             | 215 |
| 46. | Maha Hassoun<br>Valérie Plamondon         | 219 |
| 47. | Toufic X.<br>Sanja Popadić                | 223 |
| 48. | Sarah Sfairy<br>Roxanne Angers            | 227 |
| 49. | Suzanne Seif<br>Alexandra Plante          | 231 |

## Partie 3. Libye

- |     |                                         |     |
|-----|-----------------------------------------|-----|
| 50. | Kadri X.<br>Annabelle Boislard          | 237 |
| 51. | Najah Whidat<br>Nadine-Tasnime El-Whidi | 241 |

## Partie 4. Conclusion

- |     |                                                           |     |
|-----|-----------------------------------------------------------|-----|
| 52. | À la découverte de l'autre : réflexions et apprentissages | 247 |
|     | Les auteures et auteurs                                   | 261 |
|     | La série Québec, ville ouverte                            | 271 |
|     | À propos de la maison d'édition                           | 273 |

# Introduction

FLORENCE PIRON

En ce début du 21<sup>e</sup> siècle, les débats autour de l'immigration sont intenses, passionnants et déchirants. Les populations sont divisées. D'un côté, de nombreux citoyens et citoyennes d'Amérique du Nord se souviennent que leur pays actuel a été fondé par des immigrants et des immigrantes, célèbres ou inconnus. Ils veulent perpétuer la tradition d'ouverture et d'hospitalité qui a permis à leurs ancêtres, génération après génération, de construire leur pays. Ils se réjouissent de la diversité culturelle croissante de leur ville ou de leur pays et voient en chaque personne qui vient s'y installer ce qu'elle apporte avec elle comme nouvelles idées, compétences et potentialités. Ils se souviennent aussi, parfois, que l'installation de leurs ancêtres s'est faite aux dépens des Premières Nations qui vivaient sur ces territoires.

De l'autre côté, des citoyens et citoyennes estiment que les siècles passés leur ont donné un statut d'« autochtone » ou de « propriétaire » de leur pays et de ses institutions. Cette ancienneté leur donnerait le droit légitime de se méfier des « nouveaux » qui, fuyant la guerre ou la misère ou affamés d'aventures et de nouvelles idées, continuent d'arriver du monde entier. Ces nouveaux arrivants ne pourraient-ils pas vouloir transformer le pays où ils s'installent? En fait, ils le transforment par leur simple présence. Pour ceux et celles qui craignent le changement, cette présence devient inquiétante, menaçante. Des idées qu'on croyait révolues, qui parlent à mots couverts de « pureté » d'un peuple menacé par des étrangers, refont surface dans l'espace public, dans les discours des élus, dans les politiques publiques. Ces idées nourrissent un désir de fermeture des frontières et de rejet des personnes immigrantes ou réfugiées. Le terrible attentat du 29 janvier 2017, survenu

alors que le présent livre était en cours de fabrication, est-il un exemple de ce que peut générer une telle attitude?

Les guerres du 20<sup>e</sup> siècle et du début du 21<sup>e</sup> siècle nous ont fait connaître la triste et profonde dangerosité de ces idées. Comment leur répondre? Avec quelles armes? Le Québec et la ville de Québec, bâtis par de nombreuses générations d'immigrants et d'immigrantes, sont-ils vulnérables à ces idées qui incitent à la méfiance et au rejet de ceux et celles qui viennent d'ailleurs? De nombreuses analyses et reportages montrent l'importance des préjugés, des idées reçues et des fantasmes dans la représentation mentale que se font certains Québécois et Québécoises, notamment franco-descendants, des « étrangers », ces nouveaux arrivants qu'ils ne connaissent pas et ne rencontrent pas. La méfiance envers l'autre qui est différent de soi se nourrit de l'ignorance. Les stéréotypes remplissent le vide créé par le manque de contacts et de rencontres ou les échanges superficiels. « Qui sont ces étrangers qui viennent s'installer dans ma ville? », se demandent les habitants qui y sont nés ou qui y ont grandi. « Comment vont m'accueillir ces personnes qui habitent la ville où je souhaite m'établir? », se demandent les immigrantes et immigrants. L'absence de réponse à ces questions peut engendrer la méfiance et le repli sur soi et nuire à la construction collective du vivre-ensemble harmonieux auquel nous aspirons tous et toutes.

Ce livre, comme l'ensemble de la série *Québec, ville ouverte* à laquelle il appartient, répond de manière concrète et simple au besoin de mieux se connaître et se comprendre. Il propose des portraits d'hommes et de femmes de trois pays arabes qui, pour une raison ou pour une autre, vivent actuellement à Québec, que ce soit depuis 50 ans ou depuis quelques mois, avec le statut d'immigrant, de réfugié ou d'étudiant. Ces courts portraits ont été réalisés par des étudiantes et étudiants en communication publique de l'Université Laval qui, dans la dernière partie du livre, expriment ce qu'ils et elles ont appris de ces rencontres. Les portraits nous montrent à la fois les différences, mais aussi les ressemblances entre les aspirations, les rêves, les manières de vivre et les valeurs de tous les citoyens et citoyennes de Québec, nés ici ou ailleurs. Ils nous renseignent autant sur la culture des arrivants que sur celle du Québec telle qu'observée et analysée par ces personnes : une formidable capacité d'accueil, mais des difficultés à laisser entrer les nouveaux arrivants dans l'intimité des maisons, une crainte des débats trop vifs qui peut passer pour de l'hypocrisie, une foi en l'égalité entre tous qui permet l'épanouissement, etc.

Ces portraits ont été réalisés entre février et avril 2017 dans le cadre du cours de premier cycle intitulé « Éthique de la communication publique » que je donne chaque année au Département d'information et de communication de l'Université Laval. Il s'agissait d'un travail d'équipe noté, représentant 25 % de la note finale. Il consiste à réaliser par équipe autant de portraits que de membres de l'équipe (quatre ou cinq) et à y ajouter une

réflexion collective dont les meilleurs extraits figurent dans la conclusion du livre. Les 51 étudiants et étudiantes dont les textes figurent dans ce livre ont d'abord bénéficié d'une séance d'information sur l'immigration arabe à Québec. Puis, s'appuyant sur un guide d'entrevue et des conseils d'ordre éthique, chacun a pris rendez-vous avec une personne figurant dans une liste ou par différents contacts personnels. Les rencontres d'une ou deux heures ont eu lieu au domicile des personnes choisies, dans un café, à l'Université Laval et même dans une salle de billard! Les étudiants et étudiantes étaient en solo ou en duo, tout comme les personnes interviewées qui pouvaient être en solo, en couple ou en famille. En général, chaque rencontre était enregistrée pour faciliter la rédaction du portrait. La personne rencontrée pouvait choisir l'anonymat – ce fut le cas des personnes qui portent un pseudonyme dans ce livre, reconnaissables par la lettre X. Les attentats du 29 janvier ont plané sur ce livre, conduisant certaines personnes à se restreindre, mais d'autres à vouloir encore plus y participer.

Le travail d'écriture a lui aussi été balisé par quelques consignes. Par exemple, je proposais d'utiliser le passé simple de la narration (pas facile!), une trame chronologique et d'inclure quelques mots ou phrases dans la langue d'origine de la personne, une photo de la rencontre ou des photos souvenirs et de nombreux extraits *verbatim* de la discussion. J'ai ensuite lu, évalué, corrigé et parfois complètement récrit chaque portrait, avec l'aide des réviseuses, avant de le faire valider par la personne décrite qui en a souvent profité pour ajouter des détails ou des précisions; les portraits non validés ont été anonymisés. Nous avons aussi décidé d'inclure dans le livre une carte des pays d'origine des personnes présentées. Chaque étudiant ou étudiante avait la possibilité d'approfondir sa réflexion sur ces rencontres dans son journal de bord, une autre activité obligatoire du cours d'éthique. Des extraits anonymes de ces réflexions figurent dans l'épigraphe du livre et dans la conclusion du livre.

Chaque trimestre depuis l'hiver 2016, le projet Québec, ville ouverte explore ainsi, avec les personnes inscrites au cours d'éthique de la communication, une région du monde d'où sont issus des immigrants ou immigrantes ou un groupe minoritaire vivant à Québec. Cette activité pédagogique originale, désormais partie intégrante de mon cours, vise à sensibiliser les étudiants et les étudiantes aux enjeux éthiques de l'exclusion et du racisme, à l'expérience de l'immigration et au pouvoir de la rencontre et du dialogue pour chasser les préjugés; à la force de l'écriture pour construire des outils de lutte contre le racisme; à la difficulté et au bonheur de l'écoute authentique d'autrui. Cette activité s'inscrit dans ma pratique délibérée d'une pédagogie active, tournée vers l'extérieur des murs de la classe, qui vise à former des citoyens et citoyennes vigilantes, sensibles à autrui et intéressées par les enjeux collectifs. Comme le montrent les témoignages des étudiants-auteurs et des étudiantes-auteures rassemblés dans la merveilleuse conclusion

de ce livre, cette expérience leur a effectivement permis de découvrir la richesse du vivre-ensemble et les empêchera de devenir indifférents à ce qui la menace. Ces futurs communicateurs et communicatrices, qu'ils ou elles deviennent journalistes, publicitaires ou relationnistes, seront vigilants face aux dérives racistes et à l'exclusion ou à l'injustice qui pourraient hélas croiser leur chemin. Nous espérons que la lecture de ces portraits aura le même effet sur leurs lecteurs et lectrices!

Les 51 personnes présentées dans le livre offrent un festival de culture, d'intelligence, de bonté et de générosité. Ces 23 hommes et 28 femmes, issus de trois pays de culture arabe, sont instruits puisque quatre d'entre eux détiennent un doctorat et un est en train d'en faire un. Parmi les autres, 13 détiennent une maîtrise ou sont en train d'en faire une, certains détenant deux ou même trois maîtrises, et la plupart ont un baccalauréat. Nous avons compté que 15 d'entre eux sont venus pour étudier, parmi ceux dont l'information était disponible! Ils sont donc conformes au *Portrait de la population immigrante de la Ville de Québec* publié en 2009<sup>1</sup> qui établissait qu'en 2006, 65,3 % des 22 160 immigrants et immigrantes établis à Québec avaient un diplôme postsecondaire et que, globalement, ils présentaient une scolarité supérieure à celle de la population d'accueil (p. 26). Ce *Portrait* rapporte aussi que ces personnes ont un revenu médian moindre que les autres citoyens et citoyennes de Québec et que leur taux de chômage est presque le double (9,7 % au lieu de 5 %). Les récits présentés dans ce livre mettent de la chair autour de ces chiffres, montrant les difficultés à acquérir la fameuse première expérience de travail québécoise indispensable pour obtenir un emploi, l'impossibilité de faire reconnaître ses diplômes ou son expérience antérieure, l'importance d'acquérir un diplôme local et autres expériences typiques de l'immigration à Québec.

De manière délicate, la plupart de ces récits rapportent des expériences de racisme ou de rejet vécues à Québec ou dans un autre pays occidental. Les narrateurs et narratrices attribuent poliment ces gestes ou phrases racistes à l'ignorance d'individus qui ont peu voyagé ou peu rencontré la différence. Toutefois, la fréquence de ces épisodes d'un récit à l'autre fait réfléchir, interpelle, interroge. Leur violence, bien que masquée dans les récits par la résilience des narrateurs et des narratrices prompts à « passer à autre chose », en ressort clairement. Heureusement, ces comportements racistes, quand ils sont publics, ne sont pas tolérés par d'autres concitoyens ou concitoyennes. Ces récits montrent ainsi, à l'inverse, de nombreux gestes d'accueil généreux et réconfortants, qu'il s'agisse de voisins, de collègues ou des organismes officiels d'accueil des immigrants et des personnes réfugiées. L'attentat du 29 janvier en particulier a fait surgir des gestes de réconfort inoubliables.

1. Service des communications de la Ville de Québec (2009) *Portrait de la population immigrante de la Ville de Québec*. En ligne à [http://blog.akova.ca/wp-content/uploads/2009/10/portrait\\_population\\_immigrante.pdf](http://blog.akova.ca/wp-content/uploads/2009/10/portrait_population_immigrante.pdf)



## INTRODUCTION

Ce projet pédagogique original a bénéficié de l'appui d'Accès savoirs, la boutique des sciences de l'Université Laval qui aide les enseignants et enseignantes à développer des projets pédagogiques tournés vers la communauté en les associant à des organismes à but non lucratif de la région de Québec.

Ce livre existe en format imprimé, mais aussi en libre accès, comme tous les livres des Éditions science et bien commun. Le format numérique libre lui permettra de circuler allègrement sur tous les continents et d'être lu en particulier par tous ceux et celles qui rêvent de partir au Canada, au Québec. Ils y découvriront des récits qui montrent clairement ce qui se perd et ce qui se gagne dans l'expérience de l'immigration et qui pourraient les aider à faire un choix éclairé en fonction de leurs priorités. Le fait que ces portraits soient publiés sous licence Creative Commons permet aussi de les réutiliser librement afin d'en faire des objets culturels variés (pièce de théâtre, livre pour enfants, audiolivres, poèmes, etc.) qui pourront « infuser » la culture québécoise!

En terminant, je tiens à remercier les personnes qui ont participé avec enthousiasme à la préparation de ce livre : Caroline Dufresne, Ibrahim Gbetnkom, Sarah-Anne Arseneault, ainsi que la graphiste Kate McDonnell.

Et bien sûr, mille mercis aux hommes et femmes qui ont partagé avec sincérité une expérience humaine complexe, parfois douloureuse, parfois heureuse, mais toujours bouleversante, et aux étudiants et étudiantes qui ont si bien relevé le défi de ces rencontres et de l'écriture de ces portraits. Une expérience inoubliable pour tous et toutes!



## Carte des pays d'origine



Image libre de droits et autorisée pour réutilisation et modifications :  
[https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/7/7b/ Carte\\_monde\\_arabe.JPG](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/7/7b/ Carte_monde_arabe.JPG)



Maroc



# 1

---

## Rym X.

YANI HÉBERT

Rym est une jeune femme d'origine marocaine, étudiante en architecture à l'Université Laval. Elle parle français, arabe classique, arabe marocain, anglais et apprend actuellement l'espagnol. Son amour pour les langues provient possiblement des nombreux voyages qu'elle a réalisés avec sa famille lors de son enfance. L'architecte en devenir s'intéresse à tout ce qui a trait à l'art et à la culture. Dans ses temps libres, elle adore jouer aux jeux vidéo, pratiquer l'aquarelle et dessiner.

### La décision de partir

Rym est originaire de Casablanca, artère économique du Maroc, plus précisément du quartier de Bourgogne. Après son lycée, elle prit la décision d'aller étudier au Québec. Poursuivre les études supérieures à l'étranger était un choix très répandu parmi les élèves de son école. Dans sa cohorte, 75 % de ses collègues sont partis étudier dans un autre pays. De plus, tout comme ce fut le cas pour sa sœur et son frère aînés, son père l'a considérablement encouragée à partir étudier à l'étranger afin de s'ouvrir sur le monde.

Rym a choisi le Québec pour diverses raisons. Elle avait déjà visité la province avec sa famille à trois reprises. Immédiatement, elle fut charmée par la symbiose entre la culture nord-américaine et les petites touches

européennes de la vieille capitale. Il faut également mentionner que sa sœur et son frère étaient déjà présents au Québec lorsqu'elle prit la décision de s'y rendre pour continuer ses études. Le fait d'avoir vécu chez sa sœur lors de la première année qui marqua son arrivée la sécurisa considérablement et lui permit de mieux comprendre la nouvelle culture à laquelle elle était confrontée.

### Arrivée à Trois-Rivières

Rym entreprit donc des études en Technologie de l'architecture au Cégep de Trois-Rivières. Son intégration se déroula très bien à l'exception de quelques difficultés mineures. Par exemple, à son arrivée en sol trifluvien, elle éprouva des difficultés à comprendre l'accent québécois.

C'est seulement après la première session que j'ai compris que *pantoute* voulait dire *pas du tout*.

Outre les patois et l'accent québécois, ce fut la difficulté à se lier d'amitié avec des Québécois qui marqua les premiers mois de Rym. En effet, même si elle se fit rapidement beaucoup d'amis, ceux-ci étaient majoritairement des étudiants étrangers, principalement de la France, qui vivaient une situation similaire à la sienne.

Souvent, on tend à s'associer aux personnes qui nous ressemblent le plus ou qui ont vécu des choses semblables à notre parcours.

Selon Rym, s'entretenir seulement avec des gens qui vivent une situation semblable ne permet pas de vivre pleinement son intégration. Elle a su remédier à la situation à son arrivée à Québec, où elle développa des amitiés sincères avec des collègues d'université originaires du Québec.

Finalement, un autre élément qui fut plus difficile à vivre fut évidemment le climat. Passer du soleil ardent du Maroc aux hivers rigoureux du Québec peut occasionner un choc considérable.

Après l'obtention de son DEC, Rym fut acceptée au baccalauréat en architecture à l'Université Laval.

### De Trois-Rivières à Québec

L'arrivée de Rym à Québec fut encore une fois marquée de plusieurs expériences positives. Elle n'a pas le souvenir d'avoir expérimenté des incidents fâcheux ou de s'être sentie exclue en raison de ses origines. Si certains incidents l'ont parfois mise mal à l'aise, Rym ne considère pas être tombée sur quelqu'un de foncièrement haineux, mais plutôt sur des individus mal informés ou ignorants à propos de la culture arabe.



Souvent, le racisme provient de l'ignorance; en discutant avec les gens et en leur faisant comprendre que certains de leurs propos sont inexacts, il y a toujours moyen de faire comprendre son point de vue.

En fait, les gens s'étonnent souvent lorsqu'elle mentionne qu'elle est arabe en sirotant une gorgée de bière. Selon elle, les Québécois connaissent peu la culture arabe, mais ils sont souvent très intéressés à en apprendre davantage, ce qui les pousse à poser beaucoup de questions. La tendance qui revient le plus souvent est une malsaine propension à amalgamer tous les Arabes et à les mettre dans un même panier. Au final, les gens finissent souvent par comprendre que, même si des personnes proviennent d'un même endroit, cela ne signifie pas qu'elles sont toutes identiques.

Ce n'est pas un blocage par rapport à la culture des personnes en provenance d'autre pays, mais plutôt une mauvaise tendance à s'appuyer sur des stéréotypes afin d'expliquer des situations souvent bien plus complexes qu'ils ne le pensent.

### Deux pays, des valeurs différentes

À son arrivée au Québec, Rym remarqua une certaine distance entre les Québécois. Au Maroc, les relations humaines occupent une place centrale dans la culture. Il suffit d'aller faire un tour dans un marché public marocain pour noter l'omniprésence des contacts humains qui résonnent en ces lieux. « Lorsque tu rentres dans une boutique au Maroc, le marchand te prépare un thé et prend le temps de s'asseoir et de discuter avec les clients. » Les voisins s'entraident, socialisent davantage et s'invitent à la moindre occasion pour festoyer. En somme, le rapport entre les personnes est plus présent et plus chaleureux au Maroc.

Rym prend toutefois soin de préciser que ce constat n'est ni positif, ni négatif. Avec humour, elle avoue parfois apprécier vivre de manière un peu plus sauvage lorsqu'elle n'a pas le cœur à la fête.

Ici, si tu n'as pas envie de faire quelque chose et que tu déclines une invitation, personne ne te le reprochera et ou ne t'en tiendra rancœur.

Selon elle, ce nombrilisme propre à la culture québécoise comporterait aussi certains aspects positifs.

Au Maroc, l'avenir est en quelque sorte déjà planifié. À 23 ans, tu termines les études, tu commences à travailler, puis tu achètes une maison et ainsi de suite. Au Québec, les gens sont plus libres d'y aller à leur rythme. Si tu souhaites faire quelque chose qui ne suit pas la ligne prescrite, quelque chose d'un peu plus marginal, il est plus facile d'y parvenir.

Selon Rym, les Québécois jugeraient moins sur l'apparence que les Marocains.

On ressent ici moins de pression à appartenir à un statut social. Les Québécois sont davantage intéressés à la personne comme telle qu'à son apparence.

Autrement dit, elle considère que la distance entre les Québécois fait qu'ils sont aussi moins enclins à porter des jugements. Par exemple, Rym porte un *piercing* au septum nasal et elle ne s'est jamais sentie jugée pour cela au Québec.

### Réussir son intégration au Québec

Après six ans en terre québécoise, Rym partage son meilleur conseil afin de vivre pleinement son intégration au Québec.

Il faut savoir rester ouvert à la culture dans laquelle on s'intègre.

Selon elle, pour s'intégrer facilement, il faut avoir conscience que le pays d'adoption est différent du pays d'origine, il faut donc accepter les mœurs et coutumes du nouveau pays, car forcément ce pays sera différent.

Il faut faire des efforts afin d'être le plus tolérant possible avec son pays d'accueil, mais il est impératif de le faire en restant sincère avec soi-même.

Rym cite sa sœur comme exemple. Sa sœur tente d'offrir à ses enfants une éducation qui intègre des valeurs marocaines et des valeurs québécoises. À Noël, ils ne célèbrent pas la fête religieuse puisqu'ils ne sont pas chrétiens, mais ils soulignent tout de même la célébration chaque année en s'offrant des présents et en participant aux particularités du temps des fêtes.

De plus, il faut essayer de briser la tendance naturelle à rester avec les personnes qui nous ressemblent ou qui partagent la même culture et chercher plutôt à élargir son cercle d'amitié, à apprendre sur les autres cultures et, enfin, à réussir à vivre ensemble dans la plus grande quiétude.

Rym n'a pas encore décidé ce qu'elle allait faire après ses études. Elle ne souhaite pas forcément quitter le Québec, mais ressent tout de même le besoin de voyager ailleurs et de vivre de nouvelles expériences. Elle ne sait pas si le Québec sera sa terre d'accueil pour encore longtemps, mais elle sait que son pays d'adoption gardera une grande place dans son histoire et dans son cœur.



Photo du Maroc



## 2

---

### Meryem X.

MAGALI LANGLOIS

Meryem X., étudiante marocaine au doctorat en communication publique, est une femme sensible et authentique qui m'a fait part de son parcours migratoire d'un pays arabe à la ville de Québec.

#### Le départ du Maroc

Dès son plus jeune âge, Meryem s'est toujours identifiée davantage à la culture française qu'à la culture marocaine. Elle a toujours parlé français à la maison et a même fait l'école française. Elle a appris à parler français avant d'apprendre à parler arabe et indique même qu'aujourd'hui, elle ne sait ni lire ni écrire en arabe. Lorsqu'elle était au Maroc, Meryem n'avait jamais pensé qu'elle immigrerait au Québec un jour. C'est son père qui lui recommanda de faire ses études supérieures au Canada. « Il a compris avant moi que je n'étais pas faite pour vivre au Maroc, que j'étais trop ouverte d'esprit pour vivre au Maroc ». Au départ réticente à l'idée, Meryem finit tout de même par envoyer sa demande à l'Université Laval, se demandant toutefois ce qu'elle pourrait bien faire au Canada. C'est lorsqu'elle fut acceptée au doctorat que tout a changé. « Lorsque j'ai reçu le courriel me disant que j'étais accepté, j'ai su dès ce moment que je n'allais plus jamais revenir au Maroc, si ce n'est que pour les vacances ». À cet instant, elle savait qu'elle

devait partir et c'est en arrivant au Québec qu'elle a compris le sens des recommandations de son père.

### L'arrivée au Québec

Le 1<sup>er</sup> janvier 2014, Meryem arriva au Québec, hiver battant. La température ressentie était glaciale tandis qu'au Maroc, il faisait une quinzaine de degrés. Des amis de la famille vivant à Montréal étaient venus la chercher à l'aéroport. La jeune Marocaine n'était pas équipée pour affronter le froid, elle se rendit donc dans les magasins pour acheter un manteau et des bottes. Elle resta dans la métropole trois jours, avant de prendre la direction de la ville de Québec. L'arrivée à Québec fut difficile, puisque c'était la première fois qu'elle quittait le cocon familial : « Quand je me suis retrouvée toute seule la première nuit chez moi, j'ai pleuré ». Meryem ne vivait pas sur le campus, elle avait un appartement et le fait de vivre seule rendait les choses encore plus difficiles. Heureusement, deux de ses amies du Maroc avaient aussi emménagé à Québec et vivaient en colocation. Leur sociabilité a beaucoup facilité son intégration. Les premiers mois furent certes difficiles, mais Meryem était bien entourée.

### La vie au Québec

Au début, Meryem trouvait que les Québécois avaient des expressions bizarres. Par exemple, saluer en lançant un « allo! », le fait que les gens disent « bonjour » pour signifier au revoir et qu'ils répondent « bienvenu(e) » lorsqu'on dit merci.

La première fois que je l'ai entendu, c'était dans le bus. J'ai dit « merci » et le chauffeur m'a dit « bienvenue » : je me demandais comment il savait que je venais d'arriver ici!

Il lui a fallu du temps pour s'adapter. Meryem explique qu'elle ne fréquentait pas beaucoup de Québécois, mais davantage les étudiants étrangers comme elle. Ceux-ci ont eu une importance considérable dans son processus d'intégration au Québec. La solidarité qui régnait dans son groupe au doctorat a surpris Meryem, car elle n'avait jamais vécu cette expérience nulle part ailleurs auparavant. Elle a remarqué cette relation d'aide qui existe entre les doctorants et qui se traduit par les échanges des travaux, des débats, etc. « Les autres ont été présents pour moi et ça, ça va rester gravé à vie dans ma mémoire », nous a-t-elle expliqué.

### Du Maroc à Québec : la différence ?

Meryem trouve que les Marocains sont plus chaleureux : « Ils sont très accueillants, très avenants et, ici, je n'ai pas trouvé cela ». Parlant de Québec,

elle a expliqué que les gens sont plus individualistes, « gentils et très serviables les trois premières minutes, mais ensuite c'est chacun pour soi ». Par contre, une chose qui plaît à Meryem est la liberté des femmes au Québec. La Marocaine explique que la première fois qu'elle est rentrée chez elle à trois heures du matin, seule, en autobus, elle s'est sentie libre. Au Québec, elle a trouvé intéressant de ne pas avoir à subir la censure sur sa façon de s'habiller, de se coiffer ou simplement de se voir exercer un contrôle permanent au sujet de ses sorties. Elle s'est aussi réjouie du climat de sécurité qui règne dans la ville de Québec, facilitant les sorties sans risque de se faire agresser. Toutefois, elle partage une anecdote vécue où, une fois, un chauffeur de taxi l'a traitée de terroriste et, à travers elle, tous les musulmans. Meryem s'indigne par rapport à ce préjugé construit autour de l'Islam, des musulmans et des Arabes.

Face à cette double confusion (Arabe = musulman/musulman = terroriste), Meryem s'insurge et rappelle que tous les Arabes ne sont pas musulmans, puisqu'il y a des Arabes juifs, catholiques et même athées. De même, tous les musulmans ne sont pas terroristes, puisque le terrorisme n'a pas de religion, ni de race. Sur la question du port du voile, Meryem dit avoir déjà été interpellée à maintes reprises sur ce sujet. Son avis est sans ambiguïté : la religion musulmane n'oblige pas la femme à le porter et, comme c'est une option, elle a choisi de s'en passer. Elle déplore toutefois l'idée répandue ici selon laquelle ce sont les hommes qui obligeraient les femmes à mettre le voile, ce qui n'est pas le cas selon elle.

Pour s'intégrer, elle recommande aux immigrants de participer à des groupes de discussion avec des étudiants étrangers et des Québécois. Elle conseille aux futurs immigrants de bien réfléchir avant de se décider à quitter leur pays, car pour elle, le plus dur n'était pas le froid, mais le fait d'affronter une nouvelle vie. Elle indique par exemple que chaque session d'hiver, les étudiants étrangers reçoivent un courriel de prévention contre le suicide. Meryem explique aussi qu'il faut faire attention, car le Canada, ce n'est pas le Maroc. Au Maroc, il suffit de connaître quelques personnes influentes pour pouvoir obtenir des faveurs ou régler un problème. Mais au Québec, le travail et le mérite sont les leviers de la réussite.

Pour les Québécois qui s'inquiètent de l'arrivée d'immigrants, Meryem a le message suivant : « Arrêtez de faire des amalgames, arrêtez avec les stéréotypes, ouvrez-vous au monde, voyagez, allez voir d'autres cultures, ce n'est pas du tout ce que vous croyez ».



Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/maroc-ville-bleue-marocain-1713028>. Crédit : kollynlund



## Saoussene X.

MARIE-EVE DESGAGNÉ

Au Maroc, les jeunes n'envisagent pas leur avenir sous de meilleurs auspices. En effet, malgré leur niveau d'éducation suffisamment élevé, ils ont de la difficulté à trouver un emploi correspondant à leur longues études et, pour celles et ceux qui y parviennent, les conditions de travail sont parfois difficiles. Il n'existe pas non plus de classe moyenne au Maroc. Il y a d'un côté les riches et, de l'autre, les pauvres. Ne trouvant pas de repères dans ce modèle de société, c'est son père qui entreprit les démarches d'immigration au Canada.

Pour le père de Saoussene, le choix du Canada tenait à son expérience de voyageur. Ainsi, il considérait l'Europe comme déjà trop saturée pour être une terre d'opportunités. Le Canada était pour lui un pays grand, propre et vert. Comme il enseignait la physiologie végétale et était passionné des grands espaces verts, cela avait tout pour lui plaire. Également, il avait des amis marocains établis à Québec qui avaient de très belles conditions de vie. En 2001, il se fit offrir un contrat d'auxiliaire d'enseignement à l'Université Laval par le professeur Khaled Belkacemi, un ancien collègue marocain qui est malheureusement décédé lors de l'attentat à la mosquée en janvier 2017.

Souhaitant un avenir radieux pour leurs deux filles, ses parents choisirent ainsi de partir pour le Canada et leur point de chute fut le Québec.

## L'arrivée à Québec

La famille s'installa à Québec en mars 2001, bien avertie du froid de l'hiver québécois et préparée à l'affronter. Sa mère, connaissant un peu la couture, avait même confectionné des vêtements chauds pour toute sa petite famille. Le choc climatique fut toutefois moins brutal que ce à quoi ils s'attendaient.

Après avoir subi des tests pour vérifier ses acquis, Saoussene entra en première année de l'école primaire. Pendant un an, son père fit des allers-retours entre son pays natal et son pays adoptif pour des raisons professionnelles, n'ayant toujours pas donné sa démission de son emploi au Maroc. Pendant ce temps, le reste de la famille demeura à Québec avec le statut de visiteurs. C'était en quelque sorte une année test. Mais après un an, ce fut clair pour tout le monde que la qualité de vie était largement meilleure au Canada qu'au Maroc. C'est à ce moment que son père prit sa retraite de l'enseignement au Maroc et décida de s'installer de façon permanente à Québec.

## Un départ difficile

Saoussene ne le cache pas, leurs premières années ici furent plutôt difficiles. Même si ses parents parlaient très bien français, ils eurent beaucoup de difficultés à s'habituer au fameux accent québécois. Financièrement, ils y arrivaient, mais ne roulaient pas sur l'or. Même si son père travaillait au Maroc en même temps qu'ici, la valeur du dirham marocain était très basse lorsque converti au dollar canadien. Sa mère resta d'abord à la maison pour s'occuper des enfants. Elle mit au monde un troisième enfant en 2002, le seul fils. Oui, ils recevaient des allocations gouvernementales, mais celles-ci ne suffisaient pas à subvenir aux besoins de la famille. Une fois son contrat à l'Université Laval terminé et sa retraite au Maroc prise, le père de famille eut beaucoup de difficulté à se trouver un emploi. Ses diplômes étaient reconnus, mais on lui demandait quand même d'obtenir un baccalauréat en français pour pouvoir enseigner ici. Il entama donc son baccalauréat qu'il abandonna quelques années plus tard afin d'ouvrir un restaurant avec un ami marocain. Son épouse se vit obligée de refaire des cours complémentaires pour pouvoir, elle aussi, pratiquer comme infirmière au Québec. Elle réalisa que cette profession, qui était considérée comme vulgaire au Maroc, était plutôt valorisée au Canada et qu'elle demandait un niveau de scolarité assez élevé. Pour toutes ces raisons, elle prit la décision de faire son baccalauréat en sciences infirmières à l'Université Laval. Le fait qu'ils avaient des amis ici les a beaucoup aidés à s'intégrer.

### Se faire accepter quand on est un « étranger »

De son côté, Saoussene connut également quelques déboires à l'école. Pour ce qui est des notes, tout allait bien. Par contre, le fait d'être arrivée dans sa classe vers la fin de l'année n'était pas à son avantage. Au primaire, se faire ignorer par ses pairs l'affectait beaucoup. Elle était une étrangère parmi les enfants qui se connaissaient déjà tous. Elle se souvient qu'elle n'avait qu'une ou deux amies au début. « Je sais que je ressentais une différence ». Elle se remémore quelques petites remarques moqueuses à son endroit et de petits rires lorsqu'elle passait. Heureusement, il y avait des rapports de solidarité et d'entraide entre les enfants issus de minorités dans son école. C'est dans ce cadre qu'elle se fit une amie marocaine et une amie tunisienne, ce qui l'a énormément aidée à surmonter cette situation. Elle s'était aussi liée d'amitié avec une Haïtienne dont elle se sentait proche parce qu'elles vivaient toutes les deux les mêmes choses. À son avis, ses enseignants ne réalisaient même pas que les autres enfants étaient méchants à leur égard. Il aurait été important de faire de la sensibilisation chez les jeunes du primaire. Heureusement, la situation s'améliora énormément à l'école secondaire.

La mère de Saoussene aussi a connu quelques désagréments en raison de son appartenance à une minorité visible. Après son baccalauréat en sciences infirmières, elle fut engagée comme infirmière. En juin 2015, elle termina sa 3<sup>e</sup> maîtrise, cette fois en développement des organisations dans un contexte de programme de la relève des cadres. En effet, en arrivant au Canada, elle avait déjà une maîtrise en agrochimie, ainsi qu'un MBA en gestion pharmaceutique et système de santé. Habituellement, les finissants de ce MBA obtiennent de l'aide pour se placer comme cadre, mais deux ans plus tard, elle œuvre toujours comme infirmière. Saoussene me parle d'un certain plafond de verre : « Ce n'est pas le plafond parce que tu es une femme, mais c'est le plafond parce que tu es une minorité visible ». C'est plus difficile de faire ses preuves quand on est une minorité visible, « c'est un combat de tous les jours », me dit-elle.

### Être arabe à Québec en 2017

Aujourd'hui, la famille possède un restaurant. À leur restaurant, les clients ont beaucoup de questions sur les recettes et sur le Maroc. Le père de Saoussene, grand bavard, est toujours ravi d'en apprendre aux gens sur son pays. De cette façon, la famille contribue à sa manière à éduquer les gens sur le Maroc et sur l'islam et à défaire les préjugés. Ce que la plupart des gens ne savent pas, c'est que la religion n'est pas aussi présente dans la vie des Marocains qu'on pourrait le penser. Elle prend surtout de la place au sein de la culture marocaine. En tant que québécoise de confession musulmane en Occident, c'est une religion qui se vit au quotidien de manière complexe si on désire la pratiquer à 100 %. En soi, la religion a

comble parfaitement, mais c'est plutôt sa pratique au Québec qui reste un art puisqu'il faut expliquer à l'entourage certains choix, certaines fêtes, etc. D'autant plus qu'il y a énormément d'amalgames avec des événements qui surviennent partout dans le monde, ce qui rend la tâche plus désagréable.

Mais il est faux de croire que cette religion est très patriarcale et sévère. Elle me lance même à la blague que son père n'est pas sévère du tout, « il a un grand esprit de tolérance et d'ouverture »! Bref, il y a beaucoup d'ignorance sur son pays et sur sa religion. Selon elle, les médias encouragent une image négative de l'islam. Par exemple, le mot « djihad » signifie « lutte », « effort (pour aller vers le bien) ». On pourrait faire la lutte pour l'amour. Ça ne devrait pas être une terminologie péjorative telle que présentée par les médias. Aujourd'hui étudiante en relations industrielles à l'Université Laval, Saoussene encourage les gens à poser des questions pour combattre l'ignorance et les préjugés. Lorsqu'on évoqua l'attentat de Québec, elle me dit, le cœur ouvert, qu'il « faut en parler ». C'est ainsi qu'elle expliqua comment la tuerie de Québec a touché sa communauté. Elle me parla avec émotion du boucher que tout le monde connaissait et du professeur décédé, car il s'agissait de Khaled Belkacemi, celui-là même qui avait trouvé le premier emploi à son père au Canada et grâce à qui ils purent immigrer au Canada. L'entraide au sein de la communauté arabe de Québec est palpable et ces événements tragiques sont venus resserrer davantage ces liens. Saoussene croit qu'ils ont également réveillé les consciences. Sa famille et elle ont ressenti une belle vague de soutien à la suite des événements.

### Regard sur le Québec

Même si elle a passé la plus grande majorité de sa vie au Québec, Saoussene est toujours très attachée à son pays natal. Elle s'informe beaucoup sur l'actualité marocaine et est en contact constant avec les nombreux membres de sa famille via l'application WhatsApp. Elle parle avec ses grands-parents aux deux semaines, ce qui lui fait pratiquer son arabe. Avec ses parents, son frère et sa sœur, ils essaient de retourner au Maroc à tous les deux ou trois ans, mais le transport pour s'y rendre coûte très cher. À l'inverse, des membres de sa famille en provenance du Maroc, des États-Unis ou de France viennent passer des vacances chez eux chaque été.

En discutant avec Saoussene, on réalise rapidement l'importance qu'a la famille dans sa culture. Lorsque je la questionne sur les valeurs québécoises, elle me parle tout de suite du respect. Malgré les quelques accrochages que sa famille et elle ont vécus, elle dit que le respect est présent partout ici, que ce soit au niveau des institutions, des écoles, du travail, de l'épicerie, de la route ou dans les transports en commun. Le respect des femmes est important ici, ainsi que le respect de la diversité. Elle se souvient de professeurs qui ont fait attention pour trouver des substituts au porc pour elle lors d'activités

scolaires. Elle me parle également de l'honnêteté, de la transparence et de l'assiduité traditionnelle québécoise. Sans me nommer des valeurs qu'elle aime moins, elle croit qu'il y a toujours du progrès à faire, surtout concernant la diversité. Il faudrait que l'ouverture d'esprit des Québécois s'applique de façon plus concrète au quotidien. Selon elle, tout ce qu'il faut, c'est de la sensibilisation, mais surtout, du temps.



Photo du Maroc



## Rachid Ait Jilal

CHARLES-OLIVIER DUMONT

Rachid et Mohammed nous accueillent avec des dattes fraîches, quelques pâtisseries et une tasse de thé à la menthe. J’emmène avec moi un cahier et un ami, simplement curieux de vivre l’expérience et d’en apprendre davantage. C’est sans l’ombre d’un doute à mon esprit que j’ose décrire cette rencontre comme extrêmement enrichissante. Non pas seulement dans l’objectif d’écrire un papier intéressant, mais bien dans celui de se rapprocher d’une culture qui semble si différente de la nôtre. À travers cette discussion sont nées de nombreuses réflexions alimentées par le passé de mes interlocuteurs en terre québécoise. Certes, Rachid et Mohammed ont connu quelques épisodes difficiles, toutefois c’est avant tout un récit d’espoir qu’ils nous dessinent ici, un récit qui a commencé il y a près de dix ans, dans le nord du Québec.

### D’El Jadida à Val-d’Or

C’est à El Jadida que débute l’aventure de Rachid Ait Jilal au Canada. Jeune finissant dans le domaine des télécommunications, il cherchait un pays d’accueil pour poursuivre ses études. « Au départ, c’était la France », mentionne spontanément Rachid. Or, c’est finalement pour le Québec qu’opta le jeune diplômé, notamment en raison de la langue et des

recommandations d'un ami. Rachid fut alors accepté à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue et arriva à Val-d'Or en 2008.

Le campus de l'Université n'ayant pas encore de résidence, il contacta directement les responsables qui le mirent en contact avec d'autres étudiants pour se trouver un appartement. L'année d'après, c'est son ami d'enfance Mohammed B. qui cherchait à son tour un pays pour poursuivre ses études. Rachid le convainquit alors de venir le rejoindre en Abitibi. Toutefois, son arrivée fut plus ardue que celle de son compatriote. Fraîchement débarqué de l'avion, Mohammed découvrit pour la toute première fois le Québec. Il se rendit ainsi à la station de métro Berri-Uqam pour trouver un moyen de transport vers l'Abitibi où il se fit dérober l'entièreté de ses effets personnels incluant passeport, diplômes et pièces d'identité. Comble du malheur : il devait obligatoirement avoir au minimum une pièce d'identité pour déposer une plainte aux autorités. N'ayant pas de choix, Mohammed se dirigea donc vers l'ambassade marocaine à Montréal où il fit les démarches pour retrouver son identité. Heureusement pour lui, une femme prénommée Carole retrouva ses effets personnels. Le voleur ne désirait que son argent et s'était débarrassé du reste. Carole contacta alors la famille de Mohammed au Maroc pour leur annoncer sa trouvaille. Ne parlant qu'arabe, la famille de Mohammed trouva alors un interprète pour comprendre la dame. « Encore aujourd'hui, chaque fois que je passe par Montréal, je vais la saluer », dit Mohammed, huit ans après les faits.

Cette mésaventure, bien qu'anecdotique, fut formatrice pour le jeune Mohammed. D'un malheur est née une amitié nouvelle, dans un pays où tout lui restait à découvrir. Quelques années d'études bien remplies en Abitibi permirent aux deux comparses marocains de découvrir la société québécoise à leur manière, tout en conservant cet héritage du Maghreb qui leur est cher.

### Préjugés, racisme et histoires d'amour

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'est pas dans les régions éloignées que Rachid et Mohammed furent traités différemment en raison de la couleur de leur peau. Val-d'Or fut une terre d'accueil des plus agréables à leur égard. De nouvelles amitiés virent le jour sur le campus; Rachid pratiqua le soccer avec Mohammed et de solides liens se tissèrent avec la ville. « Encore aujourd'hui, je retourne à Val-d'Or pour voir des amis », mentionnent-ils à l'unisson, dans un élan de nostalgie. Non, c'est plutôt une fois rendu dans la capitale administrative, en raison de son nouvel emploi, que Rachid connut un premier épisode de discrimination. « Les gens pouvaient être plus craintifs. Surtout au moment du projet de loi sur la charte des valeurs », avoue-t-il à demi-mot. Heureusement, il fit également la connaissance de sa future femme, une jeune étudiante marocaine résidant



à Québec. De leur union naquirent deux enfants. Après Val-d'Or, Québec ne devait être qu'une ville de passage pour Rachid. C'est son amour pour Mina qui le força finalement à adopter la ville.

Mohammed et Rachid ne sont pas les plus grands admirateurs de la vieille capitale. Bien qu'ils lui reconnaissent un charme indéniable, c'est la froideur des gens au sein de la ville qui les dérange quelque peu. « C'est comme ça dans toutes les capitales administratives. Tu sais, au Maroc, à Rabat, les gens sont pareils », dit Rachid, le sourire aux lèvres. Même constat pour Mohammed. Ayant récemment rencontré une Québécoise d'origine, il demeure pour l'instant dans la capitale, mais envisage de déménager vers Gatineau ou encore Montréal.

### Quelques recommandations pour un avenir meilleur

En fin de rencontre, je demande simplement à Rachid et Mohammed ce que nous devrions faire en tant que citoyens pour améliorer la convivialité dans notre ville ou, à tout le moins, favoriser les échanges interculturels. « Arrêtez d'écouter les radios poubelles! », me répond instantanément Rachid. « Posez des questions poliment en cas de doute », ajoute Mohammed. À Québec, il semble exister cette culture de la peur de l'autre. Ou plutôt la peur de perdre notre culture au détriment d'une autre, devrais-je écrire. Or, après discussions, il est difficile de percevoir Rachid et Mohammed comme une menace à la culture québécoise. Il s'agit davantage d'une richesse que d'une menace, et les stations de radios ont parfois tendance à l'oublier, car rien ne sert d'ostraciser une culture que nous ne connaissons qu'imparfaitement. En franchissant la porte de Rachid, nous ne nous sentions pas chez un individu si différent de la culture québécoise : un téléviseur, quelques jouets, une bassine pour enfant. La maison typique d'un jeune couple de parents québécois, bref. Puis, c'est en quittant nos hôtes que je me rendis compte de la valeur des paroles de Mohammed. Après tout, si chaque individu posait une question lorsqu'il ne comprend pas quelque chose, il serait bien difficile de cautionner les discours racistes. « Ma femme s'est déjà fait crier des insultes à place Fleur de Lys en raison de son voile », nous avait dit Rachid plus tôt dans la rencontre. Or, après nos discussions, il est difficile de s'imaginer de quelle manière quelqu'un pourrait en vouloir à un couple aussi charmant, voile ou pas voile. Si l'offenseur avait pris la peine de questionner sa femme ce jour-là à place Fleur de Lys, il aurait probablement réalisé que son racisme n'avait pas lieu d'être.



Rachid Ait Jilal

## Sofia X.

ALICIA ANGEL-DESPINS

D'emblée, Sofia déclare que depuis qu'elle est arrivée au Québec, tout se passe très bien. C'est plutôt le chemin entre son pays natal et son pays d'adoption qui s'avéra plus ardu. Canadienne d'origine marocaine, elle se définit comme Française de cœur, Québécoise dans l'âme et de confession musulmane. Sofia est titulaire d'une maîtrise en finances et d'une autre en affaires publiques obtenue en France. C'est pendant ses études supérieures qu'elle fit la rencontre de son futur mari, lui aussi marocain. Un choix se présenta alors à eux : retourner vivre au Maroc ou déménager au Québec. Rester en France dans un climat préélectoral ne fut pas une option. Pourquoi le Québec? Principalement pour la langue, car Sofia n'a pas de famille ici. Les recommandations qu'elle reçut la menèrent à immigrer dans la ville de Québec.

## L'arrivée au Québec

Elle fut charmée dès son arrivée et se souvient clairement de la douanière qui lui a dit : « Bienvenue chez vous! ». Dès le lendemain, les démarches d'immigration commencèrent : demande d'un numéro d'assurance sociale, participation à la semaine de formation au ministère de l'Immigration sur la préparation d'un *curriculum vitae*, le processus

d'entrevue, la culture, l'histoire et l'intégration, etc. Elle y apprit notamment que les gens qu'on fréquente en premier sont déterminants pour la suite des choses. Elle apprit qu'il fallait éviter de parler de trois sujets : la religion, la politique et l'argent. Mais ce qu'elle retint surtout, c'est que la meilleure façon de s'intégrer au Québec était de faire du bénévolat qui pouvait être considéré comme une vraie expérience de travail, car cela permettait de se créer un réseau de contacts et d'amis qui pourraient être de bonnes références lors de la recherche d'un premier emploi.

### Première rencontre

C'est au sein d'un organisme communautaire que je fis la rencontre de Sofia pour la première fois il y a quelques années. Motivée par la gouvernance, la politique, l'intérêt public et la cause des femmes, elle décida de s'engager dès son arrivée en 2011, au lieu d'observer. Ainsi, elle siégea au conseil d'administration de la caisse Desjardins et à son conseil de quartier. En 2015, elle prit aussi part, entre autres, au Défi Politique d'Éric Forest (100 jours de l'Effet A) pour échanger sur des mesures facilitatrices à l'implication des jeunes femmes en politique, elle fut invitée à la soirée de témoignage femmes-mentores, organisée par la YWCA de Québec pour partager son parcours de femme engagée, elle suivit certaines formations développées par Groupe Femme Politique et Démocratie, dont simulActions qui consiste à outiller les femmes désirant briguer des postes de conseillères municipales ou de mairesses. Grâce à son implication en faveur de la place des femmes dans les institutions, Sofia pourrait discuter longuement des différences fondamentales entre le Québec et la France. Selon elle, le Québec est beaucoup plus égalitaire, même si il y a encore du travail à faire. Au Maroc, elle n'a jamais senti la différence homme-femme, même s'il elle existe. Elle ajoute en riant : « Qui donne les ordres à la maison? Les mères et les grands-mères! ».

### Son implication

Sofia s'implique également dans la cause de l'intégration des immigrants dans le marché du travail. Elle participa d'ailleurs à une étude du Conseil du statut de la femme sur l'employabilité des femmes maghrébines. Elle prépara également un slam en lien avec ce thème pour mieux en comprendre les tenants et les aboutissants. Mais surtout, elle ne manque aucune occasion pour sensibiliser les employeurs sur l'enjeu majeur que représente le taux de chômage élevé chez les Néo-québécois. Elle-même titulaire de deux maîtrises et cumulant plusieurs années d'expérience dans le domaine de la finance, elle dut repartir à zéro lorsqu'elle chercha un emploi. Elle commença comme vendeuse dans un centre d'achat, puis devint caissière chez Desjardins. Après quelques temps, elle fit savoir à son

employeur qu'elle voulait obtenir un nombre d'heures de travail garanti par semaine puisqu'elle avait parcouru 10 000 km pour améliorer sa situation. Elle voulait gagner sa vie, mais elle voulait également s'épanouir dans son nouvel environnement. Elle quitta alors son employeur en bons termes, car la recherche d'emploi est un travail à temps plein. Sofia postula partout, auprès de toutes les grandes compagnies d'assurances, les banques et le gouvernement. Elle reçut des demandes d'entrevues de deux compagnies privées, mais c'est l'offre du gouvernement qu'elle accepta. Sofia s'estime chanceuse, car sa recherche d'emploi ne lui prit qu'un an, tandis que parfois les immigrants ne trouvent pas d'emplois qui les combent. Pour elle, il était hors de question ne pas travailler. Elle trouve que c'est très important pour l'intégration. Elle continue quand même son bénévolat, qui est primordial pour elle. Il faut faire son chemin et elle le fait avec enthousiasme.

Récemment, elle a offert son aide aux familles des victimes de l'attentat survenu au Centre culturel islamique en janvier 2017. Sur le sujet du racisme et de l'islamophobie, Sofia reconnaît que ces phénomènes existent, mais qu'ils ne concernent qu'une minorité de la société québécoise. Elle précise que sa communauté d'origine a aussi un effort à faire, mais que les médias doivent être d'une plus grande aide en faisant également la promotion des histoires à succès et de l'apport de l'immigration à la société québécoise. Elle espère que les médias cesseront de seulement montrer le négatif, car il faut que l'amour exprimé par la majorité silencieuse lors de la veillée post-attentat continue pour consolider les relations entre toutes les communautés.

Le message qu'elle a pour certains Québécois est de venir à la rencontre de sa communauté pour mieux la connaître. On évacue les craintes en dialoguant, dit-elle, et les gouvernements ont leur part de responsabilité pour faciliter ce dialogue. À ce titre, le projet de la charte des valeurs québécoises a, selon elle, davantage stigmatisé les Québécois.es de confession musulmane, après sept ans de débat sur l'Islam et les musulmans depuis la commission Bouchard-Taylor.

### À propos de ses origines

Sofia se dit fière de ses origines qui sont pour elle une valeur ajoutée. Ses années en France l'ont marquée, car elle a appris à être indépendante. Elle sait conjuguer les différentes cultures qui composent son bagage de vie en ne conservant que le positif, même si l'adaptation aux façons de faire du Québec ne fut pas sans anicroches. Elle a appris notamment qu'au Québec « on baisse le ton! » et que le consensus et la conciliation sont des valeurs importantes qu'elle apprécie d'ailleurs grandement.

Sofia estime qu'elle a une belle vie à Québec, équivalente à celle qu'elle avait au Maroc et en France. Son seul bémol concerne l'impossibilité pour sa fille de passer de nombreux moments en famille avec les tantes, les cousins,

mais surtout les grands-parents. Ce deuil est pour elle difficile à faire, car elle sait que sa fille ne vivra pas ces moments, cette transmission de valeurs et n'aura pas de souvenirs marquants de ses grands-parents. Mais Sofia n'est pas inquiète pour autant pour l'avenir de sa fille qui, comme elle, alliera le meilleur de la culture québécoise et de la culture marocaine. Sa fille grandira fort probablement à son image : tenace, déterminée, persévérante, communicatrice et énergique. Sofia aime plus que tout servir sa communauté et contribuer à la société.



Théière marocaine reçue à son mariage

## Amine Bouhia

SANDRA GOMEZ-DREDELL

Amine Bouhia est originaire de la capitale du Maroc, Rabat. Cela fait maintenant 12 ans qu'il est arrivé en sol canadien avec son père et sa sœur, laissant sa mère au Maroc. C'était en 2005, alors qu'il n'était âgé que de 16 ans.

### Le grand départ

C'est le père d'Amine qui a pris la décision de déménager au Canada, alors qu'il avait un très bon emploi au Maroc : il était chargé de mission auprès du premier ministre. Ce n'était donc pas pour lui qu'il a pris cette décision, mais bien pour ses enfants, car au Canada les conditions de vie lui paraissaient meilleures.

À l'âge de 16 ans, il peut être difficile d'accepter la décision de ses parents de déménager, surtout lorsqu'il s'agit d'un tout nouveau pays qui est complètement inconnu. Toutefois, Amine a considéré positivement cette décision et a suivi son père pour le plaisir de découvrir de nouveaux horizons et de nouvelles cultures. La province de Québec fut choisie parce que le père d'Amine y connaissait beaucoup de personnes, tant au niveau professionnel que personnel. De plus, mis à part le berbère et l'arabe classique, le français est une langue parlée au Maroc, ce qui poussa la famille Bouhia à choisir la

province de Québec comme terre d'accueil. En effet, en déménageant dans une ville francophone, cela leur évitait de devoir apprendre une nouvelle langue en plus d'apprendre une nouvelle culture.

Étant donné que c'est son père qui avait pris la décision de déménager au Canada, Amine ne se souvient pas très bien du processus d'immigration. Toutefois, il se rappelle que c'était très long et qu'ils s'étaient même soumis à certains tests médicaux avant de pouvoir immigrer. De plus, la demande d'immigration n'était pas à la portée de tout le monde, car très sélective. En effet, pour faire la demande et être accepté au terme de ce processus d'environ deux ans, son père a dû prouver son niveau d'études en montrant certains diplômes. Paradoxalement, ces diplômes qui ont permis l'acceptation de la demande d'immigration de la famille d'Amine n'ont pas été reconnus ici. « Tu dois retourner à l'université ou faire des équivalences », remarque Amine.

### Son arrivée en terre inconnue

Excité et apeuré d'arriver dans un pays inconnu, Amine fut plutôt surpris par l'accueil qu'il reçut. En effet, son accueil se passa très bien, ce qui peut parfois ne pas être le cas pour tous les nouveaux arrivants. Dans une situation comme celle-là, il peut être difficile de prévoir la réaction des gens. En plus de changer de pays, Amine devait affronter les aléas liés au changement d'école et d'amis, une situation qui peut être stressante et difficile. Mais, pour Amine, tout cela se déroula à merveille.

Amine et sa famille sont arrivés au Canada en 2005 et sont allés s'installer à Nicolet, une ville proche de Trois-Rivières. Il ne se souvient pas exactement de sa première journée au Canada hormis le long processus à l'aéroport, mais sa première journée à l'école reste pour lui un souvenir indélébile. En effet, à son arrivée à l'école secondaire Jean-Nicolet, il fut frappé par la courtoisie des professeurs et des élèves. Il n'aurait pas pu avoir un meilleur accueil. Il n'a donc pas été trop déboussolé lors de son arrivée au Canada. Le fait d'avoir vécu un bon accueil aida beaucoup à son intégration.

Franchement, à part le climat, rien n'a été difficile. Quelques soucis avec l'accent au début, mais rien d'alarmant.

Amine fut quelques temps perturbé par l'accent québécois, ce qui lui causa parfois quelques difficultés de compréhension.

Quitter son pays d'origine pour un pays inconnu n'est pas quelque chose qui se fait du jour au lendemain. Même pour la famille Bouhia, cela n'a pas été une décision facile à prendre. Amine en tire une leçon valable pour ceux qui souhaitent venir s'établir au Québec : arriver en étant le plus jeune possible pour éviter la tentation du communautarisme, car lui, il a eu la chance d'avoir un père qui avait compris cela.



### La vie dans la Capitale-Nationale

À son arrivée au Canada, Amine a habité deux ans à Nicolet. Ensuite, il a déménagé à Trois-Rivières où il a commencé des études en sciences de la nature au Cégep de Trois-Rivières qu'il a abandonnées après un an, par manque d'intérêt. Il a ensuite travaillé pendant un certain temps dans un bar. Quatre ans plus tard, Amine a décidé de déménager dans la ville de Québec pour recommencer de nouvelles études en foresterie au Cégep de Sainte-Foy. Après avoir fait ses études collégiales, il a entamé des études universitaires dans le même domaine, mais il abandonna, car le coeur n'y était pas.

Depuis six ans aujourd'hui, Amine habite dans la ville de Québec et il se sent heureux d'y être. Il habite seul et il travaille actuellement à temps partiel dans un restaurant et à temps plein à Laurier Québec. Il entretient de bonnes relations avec beaucoup de Québécois. En effet, la plupart de ses amis sont québécois. D'ailleurs, avant de déménager à Québec, il ne connaissait personne de sa communauté, puisqu'il n'y a pas beaucoup d'immigrants à Trois-Rivières et à Nicolet. Il juge l'absence d'immigrants à Trois-Rivières lors de son séjour dans cette ville comme quelque chose de positif, car il s'est vu contraint de s'intégrer en fréquentant des Québécois.

Amine est souvent tenté de retourner au Maroc, mais en fin de compte, il réalise qu'il est très bien ici. Il retourne au Maroc au moins une fois par année pour des vacances et pour voir sa famille, avec qui il est toujours en contact. Le Canada est maintenant son pays, il s'y sent beaucoup plus en sécurité. Dans un futur proche, Amine souhaite retourner à l'université, même s'il ne sait pas encore dans quel domaine.

### Le Québec et sa culture : une différence

La valeur québécoise qu'il apprécie le plus est l'honnêteté des gens. Au Maroc, les liens familiaux sont très importants, contrairement au Québec. C'est d'ailleurs ce qu'il apprécie le moins.

Ce que j'aime le moins, ce sont les valeurs familiales et l'intolérance que les gens ont parfois, mais ça, c'est un problème planétaire maintenant!

La culture marocaine est très différente de la culture québécoise. D'ailleurs, il arrive souvent que des préjugés surgissent. Amine trouve que certains Québécois ont une perception négative, mais pas tous.

Parfois, je tombe sur des gens qui y sont allés, alors ils me partagent leurs expériences et la plupart du temps, c'est positif!

### Message de Amine

Finalement, Amine a un seul message à transmettre aux Québécois qui s'inquiètent de l'arrivée des immigrants au Canada : « Les Québécois sont eux aussi des immigrants! Pourtant, ils se sont bien intégrés avec le temps ». C'est d'ailleurs grâce aux immigrants que le Canada peut être fier de sa diversité. Chacun participe et redonne à la culture québécoise, qu'on soit une personne née au Canada ou non.



Amine Bouhia et Sandra Gomez

## Otmane Benzekri

MARIE CATHERINE MARTEL

Otmane est un jeune homme de 37 ans d'origine marocaine, natif de la ville de Sidi Kacem, située en plein cœur du pays. Il a fait le grand saut en juillet 2009 pour venir s'installer dans la région de Lanaudière au Québec, où il est resté pendant six ans. Cette grande aventure, qui a connu plus de hauts que de bas, est un bel exemple de courage et une belle démonstration de vivre-ensemble.

Diplômé en linguistique d'une université marocaine, Otmane travaillait dans ce domaine depuis quelques années. C'est grâce à ses amis, immigrants au Canada, qu'il découvrit le Québec. En effet, pendant l'été, ses amis revenaient au pays pendant leurs vacances et vantaient le Québec comme étant un endroit où il fait bon vivre. Ayant soif d'aventure et recherchant une meilleure qualité de vie, c'est à ce moment qu'Otmane commença à s'intéresser au Canada.

### Le début d'une grande aventure

Peu à peu, l'idée de quitter son pays d'origine et d'immigrer au Canada s'est imposée. Il a donc commencé par remplir le questionnaire de demande d'immigration. Ce questionnaire était assez spécifique et demandait, entre autres, le niveau d'études, l'état matrimonial, la profession, le salaire, etc.

Selon Otmane, le programme d'immigration Canada est exigeant dans la sélection des immigrants. En effet, des études de niveau universitaire étaient requises. « Le Canada choisit la crème des immigrants! », affirme-t-il. Quelques jours plus tard, il recevait une réponse positive. Toutefois, la procédure jusqu'à son terme prit deux ans.

Otmane continuait sa vie au Maroc lorsqu'un jour Immigration Canada lui téléphona et lui annonça la grande nouvelle. Il dut alors se rendre à l'Ambassade du Canada au Maroc récupérer son visa. À son arrivée, une séance d'information de quelques heures était prévue. Elle a débuté par une courte vidéo sur le Canada : son histoire, sa géographie, les habitudes et les coutumes de ses habitants, etc. Ensuite, il reçut un petit livre sur le Québec, qu'il possède toujours à ce jour. Il avait un an pour quitter le Maroc et déménager au Québec.

### Les pieds dans le vide

Otmane s'est retrouvé face à son futur. En même temps, il est déchiré à l'idée de quitter sa famille, ses amis. Il a donc décidé d'utiliser l'année devant lui pour prendre son temps, ramasser son argent et, surtout, dire au revoir à sa famille et à ses amis.

Otmane a contacté un ami marocain, installé au Canada depuis quelques années déjà, qui lui a offert de s'installer chez lui à Lanaudière. Le 7 juillet 2009, Otmane mit les pieds dans sa nouvelle province, dans son nouveau pays. Il avait prévu le coup, pas question pour lui d'arriver pendant l'hiver. En arrivant pendant l'été, il pouvait ainsi se sentir un peu chez lui en portant un t-shirt, un short et des sandales! À la sortie de l'aéroport, son ami marocain l'attendait. Heureusement pour Otmane, cet ami avait pris quelques jours de vacances. Il a donc été accompagné les premières semaines, notamment pour visiter la ville, connaître quelques habitudes québécoises et apprendre à faire l'épicerie. Quinze jours plus tard, Otmane avait son propre appartement et avait gagné son autonomie dans sa nouvelle région.

### Le travail au Québec

À son arrivée, il a travaillé dans un kiosque de vente de fruits et de légumes à Lanaudière. C'est par ce travail qu'il s'est habitué à la langue française et qu'il a commencé à se familiariser avec quelques expressions : « M. Roger parlait tellement vite, on dirait Louis-José Houde! Au début, je restais figé, je ne comprenais rien! Sa femme devait lui dire de ralentir et c'est elle qui m'expliquait les expressions québécoises ». En octobre 2009, il obtint un emploi comme opérateur spécialiste dans une usine de montage qui fabriquait des cuisinières. Selon Otmane, c'était un très bon emploi, bien rémunéré et avec plusieurs avantages sociaux. Son patron lui avait même gardé un local pour qu'il puisse prier pendant ses pauses. Ce travail lui a

permis de se faire beaucoup d'amis québécois. Il a voyagé avec eux, il est allé à la pêche et à la chasse et il jouait même au hockey de rue! À cette époque, tous ses amis étaient des Québécois. Otmane se sentait choyé.

Je n'ai jamais eu de difficulté à m'intégrer. Je n'ai jamais senti de racisme. Je suis peut-être chanceux ou bien c'est dû à ma personnalité. J'ai eu la chance de rencontrer des personnes ouvertes, de bonnes personnes.

Il a gardé cet emploi jusqu'au déménagement de l'usine aux États-Unis, en 2014.

### L'arrivée dans la ville de Québec

Après la fermeture de l'usine, Otmane a décidé de déménager dans la ville de Québec qu'il préférait grandement à celle de Montréal. Il a alors commencé la recherche d'emploi et s'est fait offrir de retourner aux études dans un domaine différent de celui de la linguistique arabe et de l'industrie : la comptabilité. Dès sa dernière semaine d'étude, il trouva un emploi comme commis comptable chez PCN Physiothérapie et Médecine du Sport où il travaille encore à ce jour.

### La plus grande différence

La différence entre le Maroc et le Québec qui a le plus marqué Otmane, ce sont les liens relationnels. Au Québec, l'individualisme est très présent. Les liens familiaux et amicaux sont moins importants qu'au Maroc. Par exemple, au Maroc, ses frères et sœurs ont tous une maison située très proche de celle de leurs parents. De plus, la famille entière se retrouve sous le toit familial au moins deux ou trois fois par semaine. Au Québec, ce lien de proximité des membres d'une même famille est moins fort. Tous les enfants ont leur propre vie et leur propre famille. Encore aujourd'hui, Otmane contacte les membres de sa famille tous les jours : « C'était plus difficile au début, il n'y avait pas toute cette technologie, il fallait prendre rendez-vous. Aujourd'hui, avec les cellulaires et Internet, c'est facile de se parler tous les jours ».

Quant aux liens amicaux, ils sont beaucoup moins forts entre les Québécois qu'entre les Marocains. Otmane a gardé de bonnes relations amicales avec ses amis du Maroc. Même s'il ne les voit pas depuis quelques années, il leur parle encore plusieurs fois par semaine au téléphone et sur Internet.

### Ce qu'il aime du Québec

Otmane aime tout du Québec et du Canada, mis à part les grands froids : « À moins 30 degrés Celsius, ce n'est pas le froid, c'est le feu! Ça brûle! ». Il est bien au Canada. Il se sent libre et bien protégé. Il aime les

valeurs québécoises : l'honnêteté, le travail et le respect. Depuis son arrivée, il a toujours gardé la même impression du Québec, et ce, même après l'attentat à la Grande Mosquée de Québec en janvier 2017. Il considère cet événement comme un acte individuel isolé et il sait que la population québécoise dénonce cette atrocité.

Tu n'avais qu'à regarder la réaction des Québécois. Ils ont pris la peine d'apporter des bougies et des fleurs et de faire la vigie avec nous, même à -35 degrés Celsius.

Otmane est aujourd'hui marié à une Marocaine qui œuvre dans le secteur de la finance à Québec. Ils attendent leur tout premier enfant.



Otmane Benzekri

## Titrit X.

THAO TRAN

Née dans une ville non loin de Casablanca, Titrit vient d'une grande famille de onze enfants, dont huit filles. Elle entama des études en droit, mais sentait que quelque chose lui manquait. Se sentant étouffée par la ville et les traditions, elle rêvait de quitter le pays pour finir ses études, mais surtout pour voir ce que le monde lui réservait.

### Ébauche du projet

Le fait que son conjoint ait la chance de voyager grâce à son emploi attisa la flamme qu'elle avait en elle de vivre d'autres aventures. C'est ainsi qu'elle se laissa tenter par le Québec. Son conjoint lui avait parlé du bel accueil qu'il avait reçu des résidents, ainsi que de leur gentillesse. Plusieurs autres facteurs eurent un effet favorable sur le choix de cette province : le conjoint de Titrit partageait le même désir qu'elle de quitter le Maroc. Aussi, le Québec avait une politique d'immigration souple.

Quand elle annonça à sa famille son intention de partir, ses parents eurent de compréhensibles réticences. Ils auraient préféré l'Europe, puisque c'est beaucoup moins loin. De plus, elle était la première de la famille à s'installer dans un autre pays. En réalité, ses parents savaient qu'ils ne pouvaient la retenir et comprenaient pourquoi plusieurs jeunes désiraient

quitter le pays pour finir leurs études et améliorer leur destin. Après plusieurs questions et discussions, elle resta ferme et garda son idée : elle allait déménager au Canada.

### Montréal, Québec

Nul besoin de rappeler qu'en février, au Canada, il y a de la neige, mais ce fait n'est pas nécessairement évident pour un immigrant venant d'un pays où il fait chaud toute l'année. C'est pourquoi elle se souviendra toujours du moment où elle mit les pieds sur le sol québécois, puisqu'elle était seulement chaussée de... sandales! Son conjoint, qui avait pu s'installer dans la métropole en premier, avait oublié de l'avertir de se chausser convenablement.

Les premiers mois furent très excitants. Titrit sentait maintenant que sa vie allait changer pour de bon avec l'obtention de son futur diplôme, d'un emploi et d'un nouvel environnement, bref, elle sentait que des ailes lui poussaient dans le dos. Malgré toute cette excitation, le stress ne pouvait s'empêcher de l'envahir et la réalité ne tarda pas à la rattraper. Elle commença à sentir la lourdeur de la solitude, malgré la présence de son mari. Comment ne pas se sentir seule quand on se retrouve dans un autre pays, loin de la famille et des amis, et que le mari doit quitter la maison tous les jours pour aller travailler? De plus, ses voisins ne parlaient pas français, ce qui augmentait son sentiment d'isolement. Par ailleurs, c'est pendant ces quelques années à Montréal qu'elle fut confrontée à des valeurs différentes de ce qu'elle avait l'habitude de voir. Elle aurait aimé pouvoir jaser et établir des liens avec ses voisins, mais ces derniers retournaient très peu le bonjour. Elle remarqua très vite qu'on ne parle pas nécessairement aux gens qu'on croise sur la rue comme les Marocains le font. Elle commença à remettre en question son choix et sa décision de venir s'établir ici.

Avec le recul, Titrit comprit que les gens n'avaient pas nécessairement le temps, une valeur si importante dans la culture occidentale. Les gens sont pressés de prendre l'autobus, le métro, de se rendre au travail, etc. Au Maroc, elle ne sentait pas cette pression, mais elle avoue que les deux modes de vie sont très différents et qu'il est difficile de comparer, puisqu'au Maroc, il n'est pas nécessaire de prendre plusieurs autobus pour se rendre quelque part. Autre exemple, au Maroc, on prend le temps de faire chauffer le lait pour le café avant d'aller travailler, alors qu'au Québec, les gens ne prennent pas nécessairement le temps de le faire. Selon elle, « quand on résiste au changement, qu'il soit positif ou négatif, on ne fait qu'allonger le mal ».

### Déceptions et doutes

Trois ans après son arrivée à Montréal, le mal avait été fait et Titrit ne se sentait plus bien. Elle fit des démarches pour retourner dans sa ville



natale, auprès de ce qu'elle connaissait si bien. Cette réalité, elle n'était pas prête à l'affronter. Aujourd'hui, elle croit que son jeune âge et sa témérité expliquent pourquoi elle ne s'était pas mieux renseignée et préparée pour ce grand changement.

Elle se rendit compte que ses études faites au Maroc n'étaient pas reconnues ici. Ce fut une grande déception, puisqu'elle était venue ici pour faire un diplôme en droit. Ensuite, pour ce qui est des offres d'emploi, elle fit face à de nombreux refus en peu de temps. Titrit avait une expérience non négligeable en droit. Mais le seul emploi qu'elle se fit offrir était celui de percer du métal dans une usine. Elle ne pouvait s'empêcher de se sentir comme une simple main-d'œuvre à bon marché. Elle avait peu de soutien d'organismes et se sentait peu valorisée dans ses choix. Elle aurait aimé être mieux guidée et conseillée par son agente d'immigration, mais elle n'avait personne, ni même son conjoint, puisque lui aussi tentait de survivre tant bien que mal à cette réalité.

Malgré les tentatives pour retourner dans son pays natal, l'envie de rester finit par l'emporter. Elle s'était déjà rendue trop loin pour tout abandonner et avait atteint un point de non-retour. De plus, une certaine pression invisible pesait sur elle : lorsqu'une personne quitte son pays pour s'établir à l'étranger, elle est perçue par les gens restés au pays comme un modèle de réussite. Retourner aurait donc été un aveu d'échec et un sujet de raillerie. Alors, elle ne pouvait pas se permettre de reculer.

### L'épisode de Québec

Titrit déménagea dans la Capitale-Nationale avec son conjoint dans les années 90. Elle donna naissance à son premier enfant, une petite fille. Elle continua de s'adapter à la culture québécoise, mais ses épreuves s'alourdissaient. Au milieu de ses tourments, elle fit la rencontre bénéfique d'une précieuse amie qui lui offrit beaucoup de soutien, d'aide et de compassion. C'est finalement à Québec qu'elle s'est le mieux sentie. Elle eut trois autres enfants, qui lui donnèrent la force de continuer.

En élevant leurs enfants, il n'était pas question pour Titrit et son conjoint de leur imposer une quelconque culture, musulmane ou québécoise. Ses enfants font leurs propres expérimentations et feront ainsi leurs propres choix. Elle ne voulait en aucun cas que ses enfants se sentent différents des autres, car ils ne le sont pas. Malgré ses efforts, la société fait parfois preuve de préjugés, comme le fait d'avoir mis sa fille dans une classe d'accueil d'enfants immigrants à sa première journée de maternelle, malgré qu'elle soit québécoise. Le fait d'avoir un nom peu commun au Québec a été suffisant pour qu'on la caractérise comme une étrangère.

Heureusement, cela n'a pas duré bien longtemps, elle se dit bien chanceuse que ses enfants ne semblent pas ressentir les effets négatifs du

poids de la société. Concernant le drame qui s'est déroulé à la mosquée de Québec en janvier dernier, elle a présenté la situation à ses enfants comme étant le fait d'un humain qui avait fait du mal à d'autres humains, en s'assurant de laisser de côté les différences religieuses. Elle ne voulait pas que ses enfants se sentent visés par ce geste haineux. Par ailleurs, un des souhaits les plus profonds de Titrit est qu'on apprenne aux enfants que les gens sont, à la base, tous pareils, peu importe leur origine, la couleur de leur peau, etc.

### Différences et richesse

Cela va maintenant faire plus de 30 ans que Titrit est établie au Québec et, malgré les embûches, les remises en question, les refus, les regards, les commentaires, etc., elle ne peut parler de regret : « Je n'utiliserais pas ce mot, car chacun fait son propre chemin, mais le scénario n'aura pas été ce que je m'imaginai depuis le début ». Titrit mentionne le courage et la persévérance pour décrire le cheminement d'un immigrant. Elle aurait peut-être pu retourner à l'école finir ses études, mais elle ne regrette rien. Elle a de beaux et grands enfants en santé, une belle famille et une belle vie.

Si on fait le calcul, Titrit a passé plus de temps au Québec qu'au Maroc, ce qui lui a permis de prendre beaucoup de recul et de comprendre bien des choses par rapport à son cheminement et par rapport aux autres. Elle a vécu beaucoup de déceptions, mais sa plus grande déception fut de voir à quel point elle était une étrangère aux yeux de plusieurs Québécois. Les gens remarquent toutes les différences possibles comme l'alimentation, par exemple. Le fait de ne pas manger de porc ne fait pourtant pas d'elle une étrangère. Comme elle le fait remarquer, nous connaissons tous quelqu'un de végétarien et cela ne cause aucun problème! Pareillement, le fait d'être musulmane n'enlève rien à l'humaine qu'elle est.

Par ailleurs, elle croit que le concept « d'étranger » fait beaucoup de mal et qu'il semble y avoir un grand manque d'information. Il ne faut pas généraliser et il faut poser des questions pour mieux comprendre. Par exemple, plusieurs pensent qu'elle a immigré pour fuir la guerre ou pour avoir de meilleures conditions. Certes, l'idée d'avoir un meilleur salaire et une vie différente de ce qu'elle avait été en filigrane de son projet d'immigration, mais Titrit a déménagé, car elle était convaincue qu'elle pouvait aussi apporter quelque chose de plus à la culture occidentale. Elle croit aussi que ce sont nos petites différences individuelles qui font la richesse d'un peuple.

### Message aux futurs immigrants

Titrit conseille aux futurs immigrants de s'informer le plus possible sur toutes les aspects possibles de la vie tels que la culture, l'emploi, la formation, les équivalences des diplômes, etc., pour ne pas être confrontés à une réalité

trop bouleversante. Elle souhaiterait que les Québécois fassent preuve de compréhension et d'ouverture d'esprit envers les immigrants.



Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/maroc-pices-souk-bazar-couleurs-1223760>. Crédit : gavilla



## Azzam X.

RODOLPHE DUGUÉ

### Enfance

Azzam X. est né dans la ville de Québec et possède la double nationalité marocaine et québécoise. Il est titulaire d'un passeport canadien, mais n'a pas de passeport marocain. Cela ne l'empêche pas de voyager au Maroc. Bébé naissant, il retourna vivre avec sa famille à Rabat, la capitale du Maroc. Il y grandit et y demeura jusqu'à l'obtention, en 2013, de son baccalauréat en sciences expérimentales, spécialité physique. Azzam décida alors de revenir poursuivre des études secondaires au Canada, et plus particulièrement à Québec. Plusieurs raisons motivèrent son choix, notamment la valorisation des diplômes canadiens par rapport à ceux du Maroc, mais aussi l'expérience passée de son père qui avait lui-même étudié à l'Université Laval.

### Retour au Québec

Azzam se souviendra toujours de sa date exacte d'arrivée sur le sol canadien : le 27 août 2013. Il bénéficia de l'aide de son père qui l'accompagna pour ce grand voyage. Ce dernier, resté en contact avec des Québécois depuis ses études, dénicha sans difficulté un logement à son fils. Avec le recul, il se dit chanceux d'avoir profité de l'aide de son père. Celui-

ci s'occupa également des papiers d'immigration au bureau du registraire de l'Université. Il resta à Québec un mois complet, jusqu'à ce qu'il eut la certitude que son fils était bien installé. Les premiers mois furent dépayés pour le jeune Marocain. Il se heurta aux difficultés de la langue québécoise. En effet, bien qu'il parlait couramment français, certains mots spécifiques au vocabulaire québécois rendaient les interactions un peu difficiles. L'accent québécois se révéla être un défi. Mais il s'adapta assez rapidement, grâce à la famille d'accueil accueillante et aidante chez qui il logeait.

Le climat, bien que très différent de celui du Maroc, ne perturba pas vraiment Azzam. Conseillé par son père et sa famille d'accueil, il trouva des vêtements chauds et s'équipa pour surmonter les aléas de l'hiver.

Ce qui représentait le plus gros défi pour lui, c'était l'université et son fonctionnement.

Le système universitaire est vraiment différent de celui au Maroc.

Il évoqua notamment la politique de plagiat en vigueur à l'Université Laval et dont il n'avait jamais entendu parler auparavant, les normes bibliographiques et la manière de réaliser les travaux d'équipe.

À l'automne 2013, il entama sa première session d'études au baccalauréat en génie civil, qu'il abandonna. L'année suivante, il entreprit un baccalauréat en actuariat où il étudia durant deux sessions. Mais il ne fut pas vraiment séduit par ce programme, raison pour laquelle il se dirigea finalement vers la Faculté des sciences de l'administration où il complète actuellement un baccalauréat d'administration des affaires avec la concentration finance.

Globalement, Azzam se considère chanceux par rapport à son intégration. Son père, ainsi que la famille d'accueil où il a vécu, ont favorisé son adaptation à la culture québécoise. Cependant, il conseille aux étudiants marocains désireux de venir étudier au Québec de commencer par une ou deux années d'études au cégep. En effet, il donne ce conseil pour que les futurs étudiants s'intègrent plus facilement « aux Québécois et au système scolaire », confie-t-il. Ce sont deux aspects auxquels il n'avait pas pensé avant son départ et qui lui ont demandé beaucoup d'efforts d'ajustement.

### Adaptation

Au fil des mois, Azzam s'adapta à la culture québécoise sans rencontrer d'obstacles majeurs. Néanmoins, lors de ses deux premières années universitaires, il n'arriva pas vraiment à nouer des amitiés avec des étudiants québécois. Il se rapprocha en revanche d'étudiants marocains avec qui il fraternisa rapidement. Leurs expériences similaires facilitaient les rapprochements.

Au fil des jours, il constatait des différences de valeurs entre le Maroc et le Québec. Il remarqua notamment l'aspect sécuritaire du Québec : « Je me sens en sécurité ici. Au Maroc, dépassé une certaine heure, c'est plus difficile ». Il sous-entendait ici les risques d'agression ou de vols, une fois la nuit tombée. Or, il se sentait à l'aise de travailler à l'université en soirée et de rentrer chez lui dans la nuit. D'un autre côté, il ne fut pas conquis par l'attitude des étudiants québécois. Il ressentait une certaine hypocrisie de leur part, un « manque de confiance » selon ses termes. Il évoqua notamment les travaux d'équipe où il nota le peu d'entraide entre les étudiants ou une tendance à refaire les parties des autres sans leur expliquer pourquoi ou leur demander de la refaire eux-même.

### Encore des préjugés

À propos de l'Afrique, Azzam entendit beaucoup de préjugés. Il remarqua que la plupart des étudiants québécois considéraient l'Afrique comme étant un pays, sans faire la distinction entre les différents pays africains. Par exemple, une « étudiante ne savait pas que la Zambie était un pays ». Certains croyaient même que le Maroc se situait en Europe.

Afin de faciliter son adaptation, il s'intéressa au sport et décida de rejoindre l'équipe d'athlétisme du Rouge et Or. Depuis la session d'automne 2016, il participe aux compétitions d'athlétisme avec son équipe. Aujourd'hui, il déclare se sentir à l'aise dans son équipe. Les autres athlètes avec qui il s'entraîne sont devenus de bons amis. Les voyages effectués pour les compétitions ont resserré les liens entre les coureurs.

Pour subvenir à ses besoins, Azzam occupa plusieurs emplois. En premier lieu, il travailla sur le campus en tant que cuisinier à Saveur Campus. Puis, il changea d'emploi pour travailler dans plusieurs restaurants. Actuellement, il se consacre à ses études.

### Sur le racisme

À propos du racisme, Azzam a déclaré ne pas en avoir été victime personnellement, mais il a déjà entendu des propos haineux, surtout tenus dans les provinces.

Aujourd'hui, il se sent bien intégré dans la société québécoise. Il est resté en contact avec sa famille à Rabat et lui rend visite un mois durant l'été où il profite d'un climat chaud et ensoleillé. Son petit frère effectue également ses études au Canada.

### Projet d'avenir

Concernant l'avenir, Azzam a l'intention de poursuivre ses études en

maîtrise, en restant dans le domaine de l'administration. Il aimerait enrichir ses études d'un ou de plusieurs stages qu'il réaliserait durant l'été. Plus tard, il ne pense pas rentrer au Maroc et désire rester dans la ville de Québec pour un temps, puis aller travailler à Toronto.



Source [https://commons.wikimedia.org/wiki/Rabat#/media/File:Phare\\_de\\_Rabat\\_P1060258.JPG](https://commons.wikimedia.org/wiki/Rabat#/media/File:Phare_de_Rabat_P1060258.JPG)



## Maryam X.

LAURIE BÉLANGER

Maryam est originaire de Rabat, la capitale du Maroc. Elle a vécu les 23 premières années de sa vie auprès d'une famille aimante avec laquelle elle communique chaque jour depuis son arrivée à Québec, il y a près de huit ans.

### Projet d'aventure vers une autre culture

La décision de Maryam de quitter le Maroc était fondée sur ses études. À l'époque, elle finissait son diplôme d'architecte et souhaitait compléter sa formation en urbanisme. Son mari poursuivait son doctorat en immunologie à l'Université Laval qui représente, pour Maryam, « un lieu de rayonnement francophone ». Elle avait la chance d'avoir une famille qui valorisait les études en plus d'avoir une passion pour celles-ci. C'est ce soutien et cette passion qui l'ont amenée à prendre la décision d'« aller à l'aventure, vers une autre culture ».

### Du projet à la réalité

Maryam est arrivée le 1<sup>er</sup> août 2009 autour de 23 h. Accueillie par son mari brandissant un bouquet de roses, elle a vécu sa première initiation à

la culture québécoise à 4 h du matin dans le quartier Saint-Roch. Quelques heures plus tard, c'est autour d'un brunch matinal au Clocher penché qu'elle a découvert son mets québécois préféré : le tartare de saumon. C'est à ce moment qu'elle s'est dit : « je pense que ça va fonctionner ».

Afin de favoriser son intégration, et avant de commencer sa maîtrise en aménagement du territoire et développement régional, elle a décidé de faire des études universitaires libres. Elle croit fermement que les études et le travail sont, en plus d'être essentiels et valorisants, la clé d'une intégration réussie. D'ailleurs, durant sa maîtrise à l'Université Laval, Maryam a travaillé en architecture et aménagement du territoire au ministère de la Culture et des Communications du Québec. Cet emploi lui a permis de se familiariser avec la gestion du patrimoine bâti au Québec et d'acquérir des connaissances territoriales très utiles pour sa vie personnelle et professionnelle. Elle a également été assistante d'enseignement pour deux cours obligatoires dans sa maîtrise. Maryam parle fièrement de son parcours universitaire et professionnel. Actuellement, elle occupe un emploi dans son domaine au ministère des Transports.

Pour l'anecdote, les premières différences culturelles frappantes pour Maryam ont été le système d'étude, de notations et d'examens, les relations entre les enseignants et les étudiants.

Ça m'a fascinée de voir des étudiants tutoyer des enseignants et leur parler dans un langage familier.

Les gens qui mangent durant les cours, les bruits et les odeurs en classe l'ont également surprise. À ses yeux, une salle de classe est sacrée. Bien qu'elle appréciait cette ambiance détendue, elle trouvait que des fois i y avait « un peu trop » de laisser-aller.

Maryam est très heureuse de son expérience. À ses yeux, c'est une richesse et une fierté de pouvoir combiner sa culture d'origine et la culture québécoise; c'est un peu comme avoir le meilleur de deux mondes. Cependant, elle mentionne qu'au début, elle dut s'habituer aux regards. Soudainement, elle était devenue l'« autre », l'« étrangère », l'« immigrante ». C'est à partir de ce moment qu'elle commença à s'intéresser au racisme, à la discrimination et à la justice sociale. Son intérêt grandissait et elle essayait de sensibiliser les gens à la richesse de la diversité et au vivre ensemble dans sa vie quotidienne, ainsi qu'à travers la tribune médiatique dont elle dispose à la radio CKIA.

### Des valeurs qui rassemblent

Maryam adhère à toutes les valeurs québécoises qu'elle considère comme des valeurs humanistes sur lesquelles il est possible, en tant que

société, de bâtir une vision commune et d'avancer. Au-delà des valeurs officielles, elle apprécie les valeurs d'accueil et de curiosité.

C'est à travers l'échange qu'on réussit à évoluer, à bâtir une société solide et à combattre l'ignorance.

À ses yeux, l'intégration est le résultat des valeurs d'ouverture et du vivre ensemble de la part des nouveaux arrivants et de la société qui les accueille.

Toutefois, bien qu'elle apprécie les valeurs de solidarité de la société québécoise, Maryam s'identifie moins au traitement réservé aux aînés. C'est quelque chose qui l'a énormément marquée et troublée, puisque ses grands-parents ont toujours occupé une très grande place dans sa vie et dans son cœur. Elle s'attriste de la manière dont les personnes âgées sont isolées et mises à l'écart; il s'agit pourtant de personnes avec beaucoup de savoir, de vécu et d'amour à transmettre. Ce sont ces personnes qui ont permis de bâtir la société dans laquelle nous vivons.

### Se concentrer sur le positif

Maryam est très bien intégrée au Québec. Elle a complété sa maîtrise en aménagement du territoire à l'Université Laval, travaille dans son domaine, pratique des loisirs qui lui plaisent, fait du bénévolat et est extrêmement bien entourée. Elle affirme qu'il est possible de s'intégrer dans une société tout en conservant ses spécificités.

Sans nier l'existence du racisme et de certaines embuches, elle se considère chanceuse d'avoir eu un parcours truffé de bonnes personnes. Elle fait l'éloge de ses professeurs, collègues et amis qui lui ont permis de cheminer depuis son arrivée. « C'est une expérience enrichissante et je me sens privilégiée de l'avoir eue ». D'ailleurs, elle conseille à toute personne souhaitant immigrer au Québec de ne conserver le souvenir que du bon côté des choses, car « pour évoluer il faut se concentrer sur le positif ». L'intégration est un travail qui doit se faire des deux côtés. En tant que minorité féminine, il faut de plus travailler plus que la moyenne pour prouver sa valeur puisque « les femmes racisées sont encore sous-représentées dans les hauts postes, les médias et en politique, sans oublier que les écarts de salaire selon le sexe existent toujours ». C'est un combat quotidien qui lui tient à cœur.

Son message aux Québécois qui s'inquiètent de l'arrivée d'immigrants est axé sur la communication et la connaissance. Elle est persuadée que l'inquiétude de certains Québécois provient d'un manque d'information par rapport au rôle et l'apport de l'immigration au Québec. Les immigrants et les Québécois partagent des valeurs communes, dont la langue française. Elle pense « qu'au lieu de s'inquiéter de ce que les immigrants vont changer, il

faut les voir comme des garants et des défenseurs des valeurs québécoises, les remparts du français ». Elle conseille fortement aux Québécois de choisir leurs sources d'information et de les varier afin de construire leur propre vision, de s'éloigner de la peur de l'invasion et de la perte d'identité.

### Contribuer à faire du Québec un endroit meilleur

Finalement, j'aimerais conclure ce portrait avec une citation qui m'a extrêmement touchée. J'ai demandé à Maryam, à la suite de notre rencontre, si son emploi actuel en plus de son engagement dans la radio CKIA étaient ses occupations de rêve. Bien qu'elle adore ce qu'elle fait, elle m'a répondu que son idéal serait de « participer à la création d'un monde meilleur ». Sans même s'en rendre compte, Maryam contribue déjà à la création d'un monde meilleur. C'est en combattant l'ignorance publiquement chaque jour et en étant, en quelque sorte, l'ambassadrice de sa propre culture qu'elle permet de faire du Québec un endroit meilleur.

أنت حر... وحياتك مغامرة... و غدك مجهول. أنت الذي تقيم أصنامك و أنت الذي تحطمها. فامض في طريقك ولا تنس هذه الأمانة التي تحملها على كتفك : " الحرية "

تحملها على كتفك : « الحرية  
أنت حر... و حياتك مغامرة... و غدك مجهول. أنت الذي تقيم أصنامك و أنت الذي تحطمها. فامض  
في طريقك ولا تنس هذه الأمانة التي

مصطفى محمود

Tu es libre et ta vie est une aventure. Ton avenir est incertain et tu es le forgeron de ton destin. Tu es celui qui dresse des barrières sur ton chemin. Et n'oublie pas cette responsabilité qui pèse sur tes épaules la liberté!

Moustapha Mahmoud



Photo du Maroc

## Nabil X.

ROXANE BOISJOLY

### La jeunesse au Maroc

Nabil est originaire de la ville de Casablanca, la plus grande métropole du Maroc. Il y a passé pas moins d'une trentaine d'années auprès de ses parents et de sa sœur aînée. Sa mère était enseignante dans une école et son père était commerçant. D'ailleurs, son père l'amenait parfois dans son atelier de meubles pour lui apprendre le métier. À l'époque, le commerce fleurissait et il semblait judicieux d'envisager le transfert de l'entreprise de père en fils. Le commerce et les meubles ont donc pris une grande place dans la vie du jeune Nabil. Les études ont occupé une autre grande partie de sa jeunesse. La langue maternelle de Nabil est l'arabe. En plus de l'arabe, il a appris dès son jeune âge à parler le français, puisqu'il a été scolarisé dans une école privée francophone. Ses parents ont toujours voulu s'assurer que Nabil et sa sœur reçoivent la meilleure éducation possible. Dans cette optique, ils leur achetaient régulièrement des livres et des encyclopédies. Son père lui disait souvent que l'éducation, c'est très important et qu'il ne devait pas se contenter d'être dans la moyenne, mais qu'il se devait de la dépasser.

## La décision de venir vivre au Canada

Au début des années 2000, le père de Nabil lui proposa, ainsi qu'à sa sœur, de déménager au Canada. Il expliqua à ses enfants que le Maroc n'était pas un endroit avec un grand avenir. Il faut noter qu'à cette période-là, l'industrie du commerce avait ralenti considérablement. De plus, Nabil et sa sœur avaient obtenu leurs baccalauréats, lui en finance et elle en biochimie. Leur père les encouragea donc à partir dans un pays où leurs compétences seraient réellement appréciées. Il leur recommanda le Canada, en leur suggérant de revenir au pays s'ils n'y trouvaient pas leur compte. Au départ, Nabil ne voulait pas partir, arguant que son pays avait besoin de lui. En réalité, cet argument n'était qu'un prétexte qui cachait le pessimisme de Nabil devant un tel projet. Il remplit tout de même une demande officielle sur le site Internet d'immigration Canada. Quant à leurs parents, ils restèrent au Maroc, satisfaits de leur situation, mais espérant mieux pour leurs enfants.

## L'arrivée au Québec

La sœur de Nabil est partie en premier et s'est installée dans la ville de Québec. Elle avait une amie qui faisait ses études à l'Université Laval et cela a facilité son arrivée. Nabil est venu rejoindre sa sœur environ un an plus tard. Son intégration dans la société québécoise a grandement été facilitée par sa sœur. Elle l'a hébergé à son arrivée, ce qui lui a donné le temps de se fixer des repères et de trouver un appartement. Elle lui a fortement recommandé de suivre un cours d'anglais à l'Université Laval.

## Québec, dix ans plus tard

Nabil est très satisfait de son expérience au Québec. Il avait beaucoup d'attentes concernant la vie au Canada avant son arrivée, il voulait réaliser son *canadian dream*. À son arrivée, il voulait discuter avec des gens, débattre des grands enjeux politiques. Mais il a fait face à un désintérêt marqué des Québécois pour les grandes questions internationales. Ce fut une déception pour Nabil. Il a ensuite compris que ce manque d'intérêt était entretenu par le manque de temps et par une confiance absolue des Québécois envers leurs médias. Pour faire le parallèle avec son pays d'origine, Nabil a expliqué que le Maroc est un pays stable dirigé par une monarchie. L'un des inconvénients de ce système est que l'information est donnée sous forme de version officielle autorisée par le roi. Ensuite, chaque personne peut choisir de croire la version officielle ou aller chercher des compléments d'information. Là-bas, la population ressent un besoin de confronter la version officielle et de la comparer à d'autres sources.

Malgré ce constat de réserve chez les Québécois, Nabil a été agréablement surpris par la ville de Québec, mais également par ses

habitants. Il a été rapidement charmé par les grands espaces verts bien aménagés et accessibles à tout le monde sans distinction de quelque nature que ce soit. Sa ville natale a une superficie similaire à la ville de Québec, pour un nombre d'habitants beaucoup plus important. La priorité pour Casablanca est d'avoir suffisamment de résidences, qu'ils construisent en hauteur, pour tous les citoyens. Le souci des espaces verts est alors bien secondaire. Ainsi, seules les classes sociales les plus riches peuvent se permettre de partir à l'extérieur de la ville profiter des espaces naturels. Au Québec, Nabil considère les espaces verts comme un bel exemple de justice sociale. Pour ce qui est des habitants de la ville, il a trouvé qu'ils sont parfois difficiles d'approche, mais qu'ils sont tout de même très gentils et serviables.

Sur la question de justice sociale, Nabil explique qu'ici, bien évidemment, il y a des riches et des pauvres, mais cette variante est beaucoup moins marquée qu'au Maroc. En effet, dans son pays d'origine, le filet social repose surtout sur la solidarité entre les membres de la famille. Une assurance-chômage vient d'être instaurée durant les dernières années au Maroc, mais ça n'empêche pas vraiment d'endiguer le fossé entre les riches et les pauvres. Le Maroc a, selon Nabil, une justice à deux niveaux : « Si tu fais partie de l'élite et que tu as des contacts, les lois ne s'appliquent pas vraiment à toi ». Au Québec par contre, si un politicien ou un homme d'affaires commet une infraction, un excès de vitesse par exemple, il recevra une contravention. De plus, cela assure des chances égales à chacun. Il en est de même pour les emplois, le mérite étant ici le seul critère d'embauche.

### Stéréotypes et religion

L'Islam est une religion bien mal comprise par les Occidentaux. Plusieurs la voient comme une religion d'oppression et d'interdits. Selon Nabil, c'est plutôt l'inverse. Il explique que c'est une religion qui accepte que les autres soient différents. Il cite une référence du Coran : « Ô hommes! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle, et nous avons fait de vous des nations et des tribus, pour que vous vous entreconnaissiez ». C'est une religion qui veut que la personne soit la meilleure version d'elle-même. Par exemple, l'interdiction de consommer de l'alcool s'explique parce que l'alcool fait agir les gens différemment. Ils ne réfléchissent pas de la même manière sous l'influence de la boisson. Pourtant, Nabil explique qu'à Casablanca, non seulement on trouve des bars, mais ceux-ci sont ouverts 24 heures sur 24. Bien sûr, ces bars ont pour clientèle principale les touristes et les gens d'affaires, mais si une personne musulmane veut boire un verre, le barman ne refusera pas de la servir et les gens ne la jugeront pas. Les musulmans peuvent pratiquer et adapter la religion à leur mode de vie. Ils prennent ce qui s'applique à leur quotidien et laissent ce qui ne s'y applique pas. Il n'y a pas de réelle obligation.

Un autre exemple qui a fait couler beaucoup d'encre au Québec est le port du voile. Pour Nabil, la question de la justice est très importante et c'est de cet angle qu'il explique le port du voile par les femmes. Il explique que selon les critères de beauté établis dans une culture ou une population, certaines femmes sont considérées plus belles que d'autres, ce qui les rend plus désirables pour les hommes. Le voile est donc une manière, entre autres, dans la culture musulmane de donner une apparence similaire aux femmes afin de donner les mêmes chances à chacune d'entre elles de trouver un compagnon de vie. Ainsi, l'homme ne peut pas seulement se baser sur le physique de la femme quand vient le temps de choisir sa conjointe. Ainsi, les femmes peuvent faire valoir leur personnalité et leur intelligence pour gagner l'attention et le respect des hommes. Lorsque sa femme est venue le rejoindre au Canada, elle pensait porter le voile. Nabil lui a expliqué qu'ici, puisque ce n'est pas une pratique répandue, elle risquait davantage d'attirer l'attention en le portant, ce qui est le but inverse du voile. Sa conjointe est en réflexion sur ce sujet et n'a pas encore pris sa décision.

#### La peur injustifiée de l'immigration

Plusieurs citoyens canadiens voient l'immigration comme une menace. En effet, ils sont inquiets de perdre leur emploi face à la concurrence que pourraient représenter les immigrants. Selon Nabil, les immigrants constituent plutôt une belle opportunité pour le pays, car ils arrivent déjà instruits pour la plupart. Dans son cas, Nabil avait un emploi haut placé dans une banque au Maroc. Maintenant, il est fonctionnaire. Son salaire dans son pays d'origine était plus élevé et le coût de la vie au Maroc était moins cher. Il va donc de soi que son immigration au Canada n'a pas changé de façon significative sa situation sociale ou financière. Nabil insiste néanmoins sur le fait qu'il ne regrette pas du tout son choix. D'ailleurs, il pense que son fils aura un avenir brillant au Canada. Nabil croit que le Canada est le meilleur choix pour élever une famille.



QUÉBEC ARABE



Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/dsert-maroc-dune-de-sable-sec-1270345>. Crédit : jpeter2



## Rali Jamali

ALEX PROULX-RIVARD

Rali est arrivé au Québec très jeune, alors qu'il n'avait que onze mois. Originaire de Casablanca au Maroc, il a grandi à Montréal, plus précisément à Ville St-Laurent, puis à St-Bruno de Montarville.

### Une famille ouverte sur le monde

Le père de Rali peut se qualifier de citoyen du monde. Syrien de naissance, il a étudié en Pologne, travaillé en Syrie, puis en France, au Canada et au Maroc. C'est justement au Maroc qu'il a rencontré la mère de Rali et ils ont décidé de déménager au Canada après la naissance de celui-ci. « Le choix n'a pas vraiment été difficile. Il parlait français, avait déjà de l'expérience en sol canadien et trouvait le pays juste... agréable! », indique Rali.

Ils ont décidé de s'installer à Ville St-Laurent où une communauté arabe était déjà bien établie. La transition a donc été facile et l'adaptation relativement rapide. Étant un très jeune enfant, Rali n'a pas eu de problème à s'adapter en grandissant, du moins pendant les premières années.

Je n'ai jamais vraiment vécu de racisme aussi loin que je me rappelle. Par contre, nous avons déménagé alors que j'étais encore jeune. Étant dans une

communauté relativement fermée et venant d'une famille plus ouverte, je me faisais poser des questions à l'école : pourquoi je mangeais du cochon, pourquoi ma mère ne portait pas le voile, etc. Nous aurions pu facilement adopter ces pratiques pour nous conformer et avoir la « paix », mais mon père ne voulait rien savoir. Il ne voulait pas nous imposer quoi que ce soit. Nous avons donc décidé de déménager sur la Rive-Sud, à St-Bruno.

Même plongé dans un nouvel environnement presque exclusivement québécois, Rali ne se sentait pas isolé. Bien que musulmans, ses parents ne pratiquaient pas la religion à la maison, ne s'empêchaient pas de manger quoi que ce soit et parlaient en français. Rali explique que sa famille a ressenti plus de pression sociale de la part de la communauté arabe que de la part des Québécois. C'est en grande partie pourquoi ils ont déménagé et pourquoi Rali est aujourd'hui très ouvert d'esprit. De nature très sociable, il n'a pas eu de difficulté à se faire des amis, malgré son accent qui rappelait son pays d'origine.

Je ne dirais pas que les enfants étaient plus « méchants » avec moi qu'avec n'importe quel autre enfant. Ils pouvaient faire des jeux de mots avec mon nom, faire des blagues sur mon accent, mais il n'y avait rien de raciste ou de mesquin là-dedans. Les enfants sont ce qu'ils sont, et dès que tu te fais des amis, ton pays d'origine importe peu.

Le reste de son primaire et de son secondaire s'est déroulé sans embûche et, à la fin du secondaire, Rali ne faisait qu'un avec le Québec et ses valeurs. Sa famille et lui voyageaient souvent. Il raconte que déjà à l'âge de 12 ans, il prenait parfois l'avion seul. Ils retournaient quelques fois au Maroc pour rendre visite à la famille, mais sans plus. Rali précise que sa famille a eu un grand impact sur sa personnalité et aussi sur ses aspirations. Les choix que son père a fait ont eu comme conséquence de faire de Rali et de sa famille des personnes ouvertes au changement, ouvertes à la différence, ouvertes sur le monde.

« J'ai des points de repère au Québec, mais je n'ai pas de point d'ancrage! »

Rali a rapidement pris goût à la découverte du monde et a décidé de s'inscrire au Baccalauréat intégré en affaires publiques et internationales à l'Université Laval. Il s'est installé dans les résidences et a décidé de s'impliquer le plus possible dans son milieu universitaire. Président de l'association des jeunes libéraux du Canada de l'Université Laval, chroniqueur à la radio Chyz 94,3 et rédacteur d'opinion pour Impact Campus et le Devoir, Rali ne recula devant rien. N'ayant aucune difficulté à se faire des amis, il se fond dans la masse, tout en se démarquant par son implication et sa personnalité dynamique. Il a tout de même remarqué quelques petites différences entre Montréal et Québec.

Déménager à Québec n'était pas difficile, ce n'était pas nécessairement différent de Montréal. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de différences! À Québec, les gens sont sympathiques, mais je trouve que rentrer dans les cercles d'amis était plus difficile. Les gens sont beaucoup plus homogènes qu'à Montréal. À Montréal, les gens sont en contact constant avec la diversité et je crois que cela aide beaucoup à accepter la différence, à accepter l'inconnu. Québec et Montréal ont chacun leurs bons et leurs mauvais côtés!

Étudiant dans un domaine qui prône la découverte de l'inconnu et l'ouverture sur le monde, Rali s'est engagé dans un échange étudiant et il est parti pour l'Amérique du Sud pendant huit mois. C'est là-bas qu'il a remarqué que ses racines canadiennes étaient bien présentes chez lui, jusqu'à un certain point.

C'est comme lorsque j'étais jeune! Tu veux t'adapter, mais il faut aussi se fondre dans la masse. Les gens là-bas ne me demandaient pas si j'étais Arabe, mais plutôt si j'étais Brésilien et je répondais oui! Tu ne veux pas être mis de côté ou traité différemment à cause de tes origines, mais tu veux t'intégrer. C'est là que j'ai remarqué que oui, j'ai des points de repère au Québec, mais je n'ai pas de point d'ancrage! Au Québec, on m'appelle le Marocain (pour rire), au Maroc on m'appelle le Canadien, en Amérique du Sud on m'appelle le Gringo, et je trouve cela bien, car je suis toutes ces personnes à la fois!

### Voyager, c'est bien, mais rentrer c'est mieux

Rali se sent au Québec « comme à la maison ». Il se considère chanceux de vivre au Québec, peu importe les circonstances. Après avoir parcouru le monde, il continue de s'identifier comme étant un Canadien dans l'âme. Il ne s'empêche pas d'exprimer régulièrement son opinion sur la situation au Québec quant à l'immigration. Quand on voyage très jeune comme lui, on entre en contact avec toute sorte de personnes et de situations. Il avait neuf ans lorsqu'il a vu pour la première fois un enfant fouiller dans les poubelles pour trouver de la nourriture. Quand il revenait au Québec, les problèmes et les commentaires qu'il pouvait entendre et vivre à cause de son origine semblaient beaucoup moins importants. Et c'était une bonne chose. Les gens devraient voir autre chose que leur entourage immédiat. Les gens devraient explorer le monde, sortir de leurs communautés, de leurs villages, de leurs familles. Cela s'applique encore plus aux gens qui arrivent dans un nouveau pays. « Sortez de votre zone de confort et vous en ressortirez plus fort! », martèle-t-il.

### Le mot de la fin...

Je ne crois pas que Rali soit l'exception à la règle. Il l'a d'ailleurs souligné à quelques reprises pendant notre entrevue. Il insiste pour dire que la majorité des familles immigrantes agissent majoritairement comme

la sienne et pensent comme la sienne. Parfois, les barrières qui retiennent les immigrants dans leur élan d'intégration sont des barrières qu'ils ont eux-mêmes construites. Parfois, il ne manque qu'un coup de pouce, une décision, un déménagement, pour faire sortir la vérité au grand jour. Il croit fermement que lorsque cela se produira, le problème sera déjà presque réglé.



Rali Jamali

## Khadija X.

KIM FOURNIER

Khadija X. a immigré au Canada en aout 2001, à l'âge de six ans, accompagnée de ses deux parents. Elle provenait d'une grande famille, puisque ses parents avaient de nombreux frères et sœurs. En effet, bien qu'elle soit enfant unique, elle avait une dizaine d'oncles et de tantes, ainsi que plusieurs cousins et cousines, ce qui l'empêchait de se sentir seule. Il a donc été difficile pour elle et ses parents d'abandonner toute leur famille ainsi que leurs repères.

### Le choix de partir

Les parents de Khadija étaient déterminés à lui offrir une bonne éducation. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils ont fait le choix d'immigrer au Québec. Ils avaient fait des recherches au sujet de l'éducation fournie au Canada et, pour eux, le meilleur choix pour assurer un avenir prometteur à leur fille était de quitter leur pays afin de venir s'établir ici. Les conditions d'études étaient très difficiles au Maroc. Les gens devaient se battre et faire d'énormes sacrifices pour donner une éducation acceptable à leurs enfants, contrairement au Canada où les conditions étaient idéales. Le taux de chômage était, de surcroît, très élevé au Maroc et, malgré leurs efforts, plusieurs diplômés n'arrivaient pas à se trouver un emploi. L'incertitude qui

entourait l'avenir de leur enfant inquiétait les parents de Khadija et il était clair pour eux qu'elle devait étudier au Québec. Un oncle de Khadija était établi au Québec depuis quelques années et appréciait la région, ce qui confortait ses parents dans leur choix.

### L'arrivée au Québec

Après plusieurs heures de vol, ils arrivèrent à Montréal, avant de déménager à Sherbrooke et de s'établir définitivement à Québec quelques années plus tard. Malgré le peu de souvenirs que Khadija conserve de son arrivée au Canada, ce qui l'a le plus marquée est la barrière linguistique. Effectivement, puisque le français et le marocain étaient deux langues couramment utilisées au Maroc, il n'a pas été difficile pour la famille d'utiliser le français. Par contre, le principal défi a été de comprendre l'accent québécois. Avec le temps, ils se sont habitués au français québécois et Khadija s'exprime avec l'accent québécois.

Étant très jeune et naïve, Khadija n'a pas vécu un très grand choc culturel en arrivant ici. Par contre, pour ses parents, se trouver un emploi a été un défi à leur arrivée. Au Maroc, ses parents avaient fait de nombreuses études et avaient un très haut niveau d'éducation. Sa mère avait un poste en gestion dans le domaine de l'informatique pour une compagnie prestigieuse et son père, quant à lui, était cuisinier. Par contre, bien qu'à son arrivée sa mère ait réussi à trouver un emploi convenable dans le domaine de l'informatique, cela n'a pas été le cas pour son père. En effet, sa mère a eu un coup de main grâce au programme offert par le gouvernement qui favorisait l'embauche des femmes et des gens ayant une autre nationalité, mais ce n'était pas le cas pour plusieurs entreprises. Bien que son père ait un *curriculum vitae* et un niveau d'éducation remarquable, les entreprises auxquelles il envoyait sa candidature refusaient d'embaucher des étrangers. Son nom trahissait ses origines étrangères. Aujourd'hui, l'ouverture à la diversité en milieu de travail permet aux immigrants de trouver un travail digne de leur niveau d'éducation.

### Le 11 septembre 2001

La journée du 11 septembre 2001 bouleversa la vie des immigrants d'origine arabe. Effectivement, avant l'attentat terroriste commis aux États-Unis ce jour-là, la petite famille se sentait accueillie et acceptée par les citoyens québécois. Après le drame, la famille a rapidement remarqué que des préjugés envers les Arabes commençaient à se développer chez les Québécois.

De nombreuses personnes moins informées sur la diversité culturelle associaient d'emblée les arabes et les musulmans au terrorisme. Pourtant, « le



terrorisme n'a aucun lien avec la religion ». Au contraire, Khadija considère sa religion comme l'une des plus ouvertes. En effet, la religion musulmane lui a toujours permis de vivre en harmonie avec toutes les communautés.

Khadija tient à dire aux Québécois qu'ils n'ont pas à craindre les immigrants d'origine arabe. Au contraire, leur culture leur a appris à être ouverts aux autres et il faut avoir le courage de les approcher et de les questionner. Les Québécois ont tendance à former des « cliques » et à ne pas aller vers les gens différents. Pourtant, les immigrants arabes ont plusieurs choses à offrir à leur nouveau pays et ne veulent que s'intégrer à la société québécoise.

Ne fais pas à l'autre ce que tu ne veux pas que les autres te fassent. Ne vole pas une entreprise si tu ne veux pas que quelqu'un vole ton entreprise. Ne sois pas raciste envers quelqu'un si tu ne veux pas être victime de racisme.

### S'adapter à son pays

Khadija se sent comme une Québécoise, puisqu'elle a pratiquement passé toute son enfance à Québec. Pourtant, plusieurs éléments de la culture marocaine font partie de ses racines et continuent de faire partie intégrante de sa vie. C'est le cas de la religion musulmane que sa famille et elle ont fait le choix de pratiquer en privé. La pratique de leur religion ne les empêche pas de respecter les valeurs et la culture d'ici. Effectivement, le respect est une valeur importante pour eux et c'est pour cette raison qu'ils ont toujours été ouverts aux gens pratiquant une religion différente de la leur.

Grâce aux efforts qu'elle a fait pour s'intégrer à la société québécoise, elle se sent acceptée des autres. Les gens ont accepté le fait qu'elle ne boive pas d'alcool et qu'elle ne mange pas de porc. Aussi, elle a fait le choix de ne pas aller à son bal des finissants du secondaire puisqu'il y avait une grande quantité d'alcool et elle ne s'est pas sentie mal jugée par les autres. Malgré tout, s'adapter restera toujours un défi. En effet, bien qu'elle ait plusieurs amis québécois, elle a tendance à fréquenter des gens provenant d'ailleurs, car ils semblent plus ouverts à la différence.

Bref, afin que les immigrants se sentent mieux accueillis dans la société québécoise, je crois qu'il serait important que les citoyens s'ouvrent aux autres et qu'ils cessent de s'isoler en formant des « cliques ».

Khadija est une amie que j'ai eu la chance de côtoyer au secondaire. Elle est inspirante et remplie d'ambitions. C'est aussi une personne extrêmement généreuse qui a sauté à pieds joints dans le projet afin de faire taire les tabous reliés aux immigrants arabes. Nous sommes tous humains et la diversité est ce qui fait la beauté de notre société. Acceptons la différence pour avancer.



Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/chameau-kamelliebe-amour-tourisme-2465551>. Crédit : Digitalwunder

## Mohammed Oudghiri

ALEXANDRA LAPOINTE

### Un esprit libre

Marocain d'origine, monsieur Oudghiri est un homme authentique et passionné. Fils de parents entrepreneurs, Mohammed a baigné dans le domaine des affaires dès son jeune âge. C'est toutefois lorsqu'il décida d'amorcer des études supérieures qu'il décida de se consacrer à l'hôtellerie et au tourisme. Il effectua des études à l'Institut d'hôtellerie et de Tourisme du Maroc entre 1967 et 1970. Amoureux de son pays et de sa culture, mais curieux de nature, il désira parcourir le monde grâce à son métier. Voyageur et ouvert d'esprit, il s'envola pour la Guadeloupe quelques mois après la fin de ses études et décrocha un poste de maître d'hôtel. Après son arrivée, il se lia d'amitié avec deux cadres professionnels du même établissement hôtelier : un Français et un Autrichien. Par la suite, l'Autrichien invita monsieur Oudghiri à venir le rejoindre dans la Capitale-Nationale pour y travailler dans le domaine qui le passionnait. Drôle de coïncidence, Mohammed avait rencontré quelques semaines auparavant une jeune fille originaire de Québec, en vacances à Pointe-à-Pitre en Guadeloupe. Au même moment, Mohammed reçut une offre d'emploi très intéressante dans son pays natal, ce qui le plongea dans un dilemme. Il fallait choisir entre deux possibilités qui s'offraient à lui, l'amitié du Québec ou la nostalgie du Maroc.

## À la poursuite de ses rêves

Mohammed Oudghiri devait travailler pour le ministère du Tourisme au Maroc, car il avait signé un contrat d'une durée de dix ans. Cet engagement était préalable pour pouvoir compléter ses études à l'Institut du Tourisme de Tanger. Par contre, puisqu'il était finaliste parmi les trois premiers de l'Institut, la direction l'avait désigné pour un stage de management en Allemagne. Il réussit à brouiller les pistes des autorités marocaines et à prendre la direction de Londres au Royaume-Uni, afin de débiter une carrière internationale. De Londres à Biarritz, en France, et de Rotterdam, en Hollande, à Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe, il était avide de connaissances. Il voulait développer ses connaissances et ses compétences à l'aide de formations données à l'étranger. C'est ainsi qu'il repensa à l'invitation qu'on lui avait lancée de venir visiter le Québec et l'accepta.

## Les couleurs de l'automne

La Capitale-Nationale avait revêtu ses plus belles couleurs pour la saison automnale. C'était la toute première fois que Mohammed pouvait apprécier l'automne, avec toutes les couleurs et les pommes délicieuses à croquer. Pendant la durée de son séjour, il résidait chez son ami au Lac Delage, où il apprit à découvrir la ville de Québec. Une fois son séjour terminé, il retourna travailler en Guadeloupe où il a été promu à titre de directeur de restauration.

À la fin du mois d'octobre, il fit la rencontre d'une sympathique famille québécoise qui séjournait à l'hôtel où il travaillait. Il se lia d'amitié avec les membres de cette famille. À la fin de leurs vacances, Mohammed leur souhaita un bon retour en espérant les revoir à l'hiver prochain, lors de leur prochain séjour. La dame lui répondit alors : « Qui sait, peut-être est-ce toi qui viendras nous voir à Québec ». Deux semaines plus tard, il était de nouveau au Québec. Déambulant sur la rue du Trésor et admirant les tableaux et les portraits artistiques, il sentit une main se poser sur son épaule et une voix de femme qui s'exclamait « Monsieur Maho, vous êtes le bienvenu chez nous! ». Quel ne fut pas son étonnement! C'était la femme qui avait logé dans l'hôtel où il travaillait en Guadeloupe. Comme on dit, le hasard fait bien les choses.

Une fois bien installé à Québec, il trouva du travail au Château Frontenac pour la saison estivale. Par contre, une fois l'été terminé, il se retrouva sans emploi et cette situation dura toute une année. Il voyait ses économies s'amenuiser et il comprit qu'au Québec, l'emploi est d'abord réservé aux Québécois d'origine française et que les immigrants viennent après, peu importe leurs compétences. Il retourna donc malgré lui au Maroc pendant environ un an et demi pour préparer l'ouverture d'un nouvel hôtel.

Une fois cette année écoulée, il retourna au Québec pour vivre avec la jeune fille rencontrée quelques années auparavant en Guadeloupe. Ils vécurent ensemble une dizaine d'années. Pendant un bon moment, il vécut sa vie pleinement, en toute quiétude. Puis leurs convictions et valeurs changèrent et la vie à deux devint impossible.

Mohammed Oudghiri était le septième marocain à s'enraciner dans la Capitale-Nationale. Il sut se démarquer par son esprit entrepreneurial et son désir de réussir. Près des gens, sa volonté d'aider son prochain le poussa à repenser le concept de ses diverses entreprises pour venir en aide aux plus démunis. Aujourd'hui, monsieur Oudghiri est installé à Québec depuis plus de 45 ans. Marié à une Marocaine, ils ont quatre enfants élevés dans les deux cultures.

### Quand la nationalité prime sur la capacité

Comme c'est encore le cas aujourd'hui, les compétences des immigrants sont difficilement reconnues par le gouvernement québécois.

Quand on arrive avec des différences, culturelles ou linguistiques, il ne faut pas s'étonner que la majorité le remarque, s'en amuse affectueusement et soit curieuse, inquiète ou étonnée. Le Canada est le pays de différentes communautés alors que le Québec est aux Québécois. Pas question de multiculturalisme ici. Les immigrants, ou bien ils s'assimilent, ou bien ils vont voir ailleurs.

Toutefois, Mohammed reconnaît que le Québec encourage l'échange entre les cultures et le rapprochement entre les communautés.

C'est ce qui constitue la diversité. Comme immigrant et citoyen du Québec, mon devoir était d'intégrer la société québécoise et d'être prêt à respecter ces valeurs communes.

Par contre, « certains Québécois sont trop fermés au moindre contact pour n'importe quelle raison. On te demande immédiatement d'où tu viens, ça fait combien d'années que tu es ici, etc. », ajoute-t-il.

Trop souvent, on voit l'amalgame Arabe = musulman. Les amalgames sont souvent le prétexte à de nombreux conflits. Un Arabe n'est pas forcément un musulman. Oui, il y a du racisme caché et ça affecte nécessairement l'embauche, que ce soit par le nom de famille ou la couleur de la peau. Il faut pourtant savoir que la plupart des immigrants détiennent un diplôme, un bac, un DEC, une maîtrise ou un doctorat.

Il ressent ainsi une profonde injustice face à ces différents constats. Et pourtant, le Québec se diversifie. Une grande majorité des francophones, des anglophones et des autochtones cohabitent avec des gens d'origines et de cultures diverses, venus de partout dans le monde.

Ce qui a joué un rôle déterminant à son retour au Québec fut l'amour. Il voulait faire comprendre aux Québécois qu'il est un étranger qui est arrivé ici avec une mentalité différente de la leur et avec un mode de vie différent. Ce qui compte réellement pour lui, c'est le droit individuel et culturel. Il croit important de lutter contre les inégalités et la ségrégation. Son identité d'immigrant est tellement présente en lui qu'il se pose comme une condition à son intégration. Il résume le sens de cette lutte contre les inégalités par le travail, la diversité, l'inclusion, la compassion, l'égalité des chances et la justice sociale.



Mohammed Oudghiri

## Bouthaina X.

MARIE-CLARA ROUSSEAU

### Du Maroc à Québec

Bouthaina a 22 ans, elle est au Québec depuis 20 ans. Elle a quitté le Maroc avec son père, sa mère et sa sœur. L'adaptation au Québec se passa bien. Les parents de Bouthaina étaient venus à plusieurs reprises au Québec avant de prendre la décision d'y habiter. En fait, la mère de celle-ci avait deux frères déjà installés au Québec dans les années 90, pour les études. La famille avait donc choisi le Québec, car elle avait de la famille prête à l'accueillir et à faciliter son intégration. Les frères de sa mère avaient habité dans certaines villes comme Montréal auparavant, mais avaient finalement préféré Québec. Les parents de Bouthaina voyaient le Québec comme un rêve de jeunesse, une place où il faisait bon vivre, selon ce qui se racontait dans la famille. Ils ont attendu quelques années avant de faire le grand saut.

### L'arrivée et l'adaptation

À leur arrivée, ils furent accueillis par les proches parents, donc la transition se passa très bien. L'adaptation fut également une réussite au niveau de la langue, puisque la deuxième langue du Maroc est le français. De façon très naturelle, ils se firent rapidement des amis et les parents de

Bouthaina bâtirent un projet de vie pour leur famille. Aussi, il a été facile pour ses parents de se trouver un emploi. Le plus difficile fut de s'adapter au climat. Toute la famille avait toujours été jusque-là habituée à de chaudes températures et n'avait jamais vu de la neige en aussi grande quantité.

La famille remarqua dès son arrivée que les rapports humains et les rapports familiaux étaient extrêmement différents, de même que l'expression de l'hospitalité chez les gens. Au Maroc, il est normal de laisser entrer les gens facilement chez soi. C'est même considéré comme un honneur. Les gens vous accueillent au premier contact et vous traitent comme des rois. D'autre part, la famille est extrêmement importante. Elle l'est aussi dans plusieurs foyers québécois, mais elle est littéralement viscérale au Maroc. Le rapport avec l'argent est aussi très différent. Au Maroc, il est tabou de parler de prix ou de parler de ses biens. Bouthaina mentionne comme exemple que les Marocains ne diront jamais si quelque chose est dispendieux ou pas, comme les Québécois le font de façon naturelle. La sympathie des gens, l'accueil chaleureux et la courtoisie sont des valeurs québécoises qu'on retrouve également au Maroc. Cette similitude dans l'approche face à l'autre a également aidé l'adaptation de la famille.

### Le Québec : un choix éclairé

Au final, la perspective de plusieurs avantages offerts au Québec et la courtoisie de ses habitants amenèrent la famille à y rester : la simplicité et l'accessibilité des services publics, des services de santé et de sécurité, les gens en général, mais également ceux qui sont devenus de très bons amis, les conditions de travail (salaire, assurances, etc.), le système d'éducation, etc.

### Liens entre terre d'accueil et terre de naissance

Aujourd'hui, après 20 ans, le lien avec le Maroc demeure toujours aussi fort pour cette famille. Chaque année, la famille essaie d'y retourner afin de revoir des membres de la famille encore là-bas et de renouer avec leurs racines pour ne pas les oublier. D'emblée, Bouthaina affirme que le Québec, leur terre d'adoption, sera toujours leur maison. Les parents de Bouthaina adorent le Maroc, mais ils ont toujours besoin de revenir dans la Capitale-Nationale, dans leurs affaires, leur routine quotidienne, leur travail, les loisirs et les amis.

### La perception des Québécois face à la communauté arabe

Pour Bouthaina, la perception dépend de l'endroit où on se trouve au Québec. Elle croit que les Québécois de la ville de Québec créent beaucoup d'amalgames en lien avec les personnes arabes. Entre autres, ils sont moins ouverts d'esprit et mal informés, comparativement aux gens de Montréal,



par exemple. Évidemment, il y a une moins grande communauté arabomusulmane à Québec qu'à Montréal, si bien que les gens comprennent moins ou acceptent moins bien les différences. Elle désire avant tout que sa communauté soit reconnue comme étant une communauté à part entière, comme toutes les autres. Bouthaina désire que les Québécois acceptent la différence et la diversité.

### Comment faciliter l'accueil des immigrants?

Pour faciliter les expériences d'immigration, la jeune femme croit que les efforts sont à déployer des deux côtés. Autant le pays d'accueil que les immigrants doivent s'adapter et faire des efforts. Elle admet que certains immigrants oublient cette notion et que cela peut créer des conflits et développer des perceptions erronées. Toutefois, elle est persuadée qu'il s'agit d'une minorité. Aux Québécois qui s'inquiètent de l'arrivée des immigrants, elle demande de penser deux fois avant d'agir ou de juger.

Ouvrez votre cœur et prenez le temps d'écouter votre prochain, puisque vous réaliserez que la différence est un cadeau et une richesse en tant que personne, elle vous fera grandir et vous rendra certainement meilleur.

Chaque famille, chaque immigrant vit une histoire d'amour pour son pays d'accueil. Il est donc inconcevable que la haine puisse être développée envers cette communauté sans prendre connaissance de leur histoire à chacun. Ils ont tout quitté pour des lendemains meilleurs, ils ont tout abandonné pour réaliser leur rêve. Ils ont fait un choix difficile, celui de quitter leur pays. Cette histoire est l'histoire « oubliée » des immigrants dont l'adaptation se fait très bien. C'est celle dont on ne parle pas. C'est cette majorité qui paie pour une minorité.

En facilitant l'adaptation des immigrants, nous augmentons en même temps leur désir de s'adapter. Comme le disait très bien Bouthaina, l'adaptation est un travail réciproque.

Les Marocains sont un peuple extrêmement tissé serré, un peu comme les Québécois.



Plage de Taghazout dans le sud du Maroc

## Yassir X.

ALICE DEMANGE

Yassir vient du nord du Maroc. Il est d'origine berbère.

### Un départ réfléchi

Yassir est arrivé au Québec il y a maintenant six ans. Quitter son pays ne fut pas le résultat d'une décision hâtive, mais le fruit d'une réflexion longuement menée. Il pensa d'abord à rejoindre l'Europe. En effet, il connaissait déjà le continent pour y avoir effectué ses études, notamment en Belgique. Alors qu'il s'y trouvait, il fit une demande de CSQ (Certificat de Sélection du Québec) auprès du service d'immigration du Québec. Puis il revint au Maroc à la fin de ses études, car il a eu une opportunité de travail. Pendant ce temps, sa demande a été étudiée et on l'a convoqué pour une entrevue. Comme son emploi au Maroc était bon, il suspendit les démarches d'immigration. En parallèle, il se maria et eut une petite fille.

Avec le temps, Yassir commença à se lasser des conditions de vie du pays : appartenir à la classe moyenne était devenu un inconvénient pour son épanouissement. Yassir dénonçait les pratiques de « piston » qui gangrenaient le milieu du travail : il n'y avait aucune perspective d'évolution dans une entreprise car c'était toujours les « fils de » qui obtenaient les promotions. Aussi, même s'il avait réussi à s'insérer

professionnellement, c'était le parcours du combattant. Il n'était pas toujours évident de faire des choix, tracer son parcours académique et par la suite professionnel. Les systèmes éducatifs et de santé ne cessaient de se dégrader. Il y avait également d'autres raisons comme le souhait du gouvernement de faire fluctuer la monnaie, ce qui aurait comme conséquence une inflation galopante et donc une diminution du pouvoir d'achat. À long terme, cela lui aurait coûté cher d'envoyer ses enfants faire leurs études dans un autre pays. Ne voulant pas faire laisser ses enfants faire cette amère expérience un jour, Yassir décida de quitter le Maroc. Yassir aimait également découvrir et voyager. Il restait cependant un point important : il fallait convaincre sa femme de quitter le pays, ce qu'elle finit par accepter.

En 2009, après deux ans en emploi, il reprit les démarches d'immigration. Au total, ce processus a mis environ deux ans et demi.

### L'arrivée dans un nouveau pays, entre difficultés et découverte

Yassir arriva en février 2011, avec sa famille. Il a choisi le Canada, car c'est un pays d'immigration, « c'était à la mode de partir au Canada », avoua-t-il. Suite à des discussions avec ses amis, on lui avait conseillé d'aller dans d'autres provinces qui bougent plus, comme l'Alberta, car il y avait un taux de chômage assez élevé au Québec. Yassir décida d'aller en Alberta en passant par le Québec. Cependant, ses amis montréalais le persuadèrent de rester au Québec. À son arrivée à Montréal, ils furent accueillis par un ami, en attendant de trouver un logement. Ils profitèrent de ce temps pour acheter petit à petit le nécessaire, notamment des meubles. C'était l'hiver. Yassir et sa famille découvrirent la neige et achetèrent les équipements vestimentaires de circonstance.

Yassir fut frappé par le sourire des gens et par la qualité du service. « Dans la rue, les gens sont souriants, ce qui n'est pas le cas dans mon pays », dit-il.

Pour Yassir, les premiers mois et la découverte du pays furent très positifs. La langue d'abord fut un problème. Au téléphone pour les démarches administratives, il avait de la misère à comprendre ses interlocuteurs. Cependant, après quelques semaines, cela été réglé.

Le seul point négatif fut le troisième mois après leur arrivée, lorsque tout l'argent qu'il avait mis de côté fut utilisé. En prise avec des difficultés financières, il demanda de l'aide sociale en parallèle de sa recherche d'emploi. Au bout de six mois, il accepta un travail de manutention dans une compagnie de transport, tout en continuant de chercher un emploi dans son domaine, la finance. Des organismes d'aide à la recherche d'emploi le soutinrent dans ses démarches, mais cela n'aboutissait jamais. Yassir a donc abandonné son emploi et est revenu aux études en janvier 2013. Pour compléter ses compétences, il fit une AEC (Attestation d'Études Collégiales)

en programmation web. Après un an et demi de formation, il se remit à chercher du travail dans ce domaine, mais les débouchés étaient peu nombreux. Il commença donc à faire du bénévolat pour le CITIM (Clef pour intégration au travail d'immigrants), auquel il proposa une refonte du site Internet.

En août 2015, Yassir déménagea dans la ville de Québec car sa femme s'était inscrite au cégep. Il se mit directement à la recherche d'emploi.

Dès son arrivée au Québec, Yassir passa plusieurs concours pour intégrer la fonction publique. Yassir obtint finalement un contrat permanent.

### Des doutes qui s'installent

Yassir a connu un moment de doute quant à son avenir au Québec lorsque le Parti Québécois a gagné les élections et que Pauline Marois est devenue Première Ministre du Québec, en 2012. D'après lui, elle a voulu faire campagne « sur le dos des musulmans » à travers la Charte des valeurs québécoises. Les musulmans étaient alors devenus la cible des Québécois, des femmes voilées se faisaient agresser dans la rue. Comme plein d'autres musulmans, il a pensé à quitter le Québec car il ne supportait pas ces faits. Cependant, il a préféré rester et se mobiliser pour les élections suivantes afin que la situation soit meilleure. Ce fut le moment le plus difficile pour Yassir depuis qu'il est arrivé.

Yassir a surtout l'impression que la discrimination se fait à l'emploi. Il confie que « quand on voit ton nom, on met de côté ton CV, voire on le jette ».

Yassir a subi un cas de racisme une seule fois, depuis son arrivée. Il se trouvait dans le métro à Montréal avec un ami lorsqu'une personne leur a adressé des paroles désobligeantes du genre : « vous ne parlez même pas français, vous nous dérangez ». Yassir eut le sentiment leur présence le « dérangeait ». Il apprécia cependant que d'autres personnes les aient défendus.

### Une adaptation progressive

Lorsque Yassir est arrivé à Montréal, il n'a connu aucune difficulté concernant la religion. En effet, Montréal étant une ville multiculturelle et cosmopolite, il s'y trouve de nombreuses mosquées. Yassir, de confession musulmane, trouvait facilement de la viande halal et plus globalement de la nourriture maghrébine, tandis qu'à Québec, il est plus compliqué de se procurer ces aliments.

Il vivait également dans un quartier où il y avait beaucoup de Maghrébins, ce qui lui avait évité le dépaysement. Cependant, cette

population connaît un fort taux de chômage et en souffre. Cette négativité se transmettait et jouait énormément sur le moral de Yassir.

Les valeurs québécoises la plus appréciée par Yassir sont l'ouverture d'esprit, la joie de vivre et l'entraide institutionnelle qu'il peut y avoir, notamment à travers le bénévolat. « C'est quelque chose de très précieux » reconnaît-il. À l'opposé, dans certains cas, Yassir trouve que les Québécois peuvent être très individualistes, un trait typique de la culture occidentale. Par exemple, il est choqué de voir que beaucoup d'âinés sont abandonnés, livrés à eux-mêmes et que personne ne les aide.

Ses impressions ont également évolué quant à sa perception des Québécois. Lors des moments difficiles, il avait une mauvaise impression d'eux, « comme s'ils [les] empêchaient de s'intégrer ». À partir du moment où il a trouvé un emploi, son impression a changé. Ses collègues l'aidèrent à bien s'intégrer et l'appuyèrent au moment de l'attentat de Québec en janvier 2017. Il a souligné leur forte sympathie.

À ce jour, Yassir est content de son emploi, il entretient de bonnes relations avec ses collègues. Évidemment, il pense toujours à son pays d'origine, le Maroc. Il considère le Maroc comme sa mère, à qui il porte un amour inconditionnel, et le Canada comme sa femme, car il l'a choisi mais l'aime tout autant.

### Les Québécois face aux immigrants

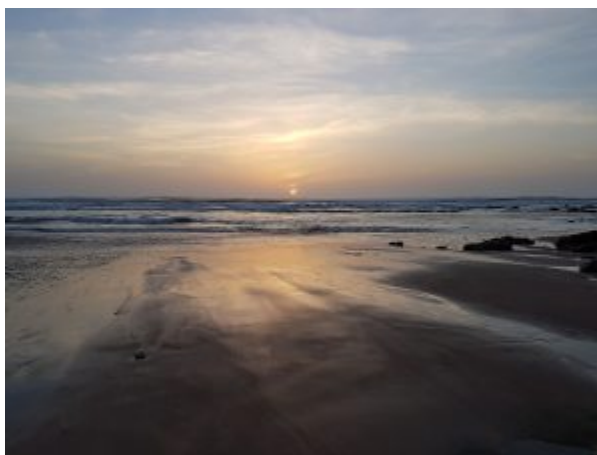
Avec ses collègues, Yassir parle parfois du Maroc. Il constate une méconnaissance de son pays par les Québécois, nombreux à être surpris d'apprendre qu'il y a de la neige et des stations de ski. Pour eux, le Maroc est un grand désert avec du sable et des dunes.

Pour Yassir, les Québécois ne sont pas racistes, mais ils se font manipuler par les médias qui « désinforment » et donnent parfois une image négative de la population arabe. Yassir relève cependant les remarques de ses collègues qui lui disent que l'image donnée des musulmans dans les médias ne lui ressemble pas. Yassir pense également que les politiciens ont un rôle dans le maintien de ces préjugés, car ils tentent de jouer sur la division de la société pour gagner les élections.

À tous ces Québécois qui s'inquiètent de l'arrivée d'immigrants, Yassir conseille de s'ouvrir aux gens et de demander l'information à la source lorsqu'ils ont des questions (par exemple sur le port du voile) et non pas d'écouter les médias. Yassir insiste également sur la nécessité d'éliminer les préjugés que les Québécois ont à propos des immigrants, comme le fait qu'ils viennent uniquement pour bénéficier de l'aide sociale.

Yassir a plusieurs conseils destinés aux immigrants qui souhaitent rejoindre le Canada. Ils ont intérêt à bien s'informer avant d'arriver,

notamment sur l'emploi, la culture et d'autres spécificités. Il existe par exemple des forums sur internet pour recueillir des informations. Il faut également être très bien préparé psychologiquement aux difficultés qu'il est possible de rencontrer. De plus, une fois arrivé, Yassir conseille de commencer à chercher un emploi très rapidement et de se tourner vers un organisme de recherche d'emploi pour être aidé dans ces démarches (entrevue fictive, adaptation du CV...). Pour finir, il faut « garder l'esprit positif et éviter les gens négatifs ».



Maroc. Source : <http://spixabay.com/fr/nature-plage-mer-maroc-2525306>. Crédit : machapuchre





## Abdessamad Bourja

AMÉLIE LAFRESNAYE-DROUIN

Abdessamad Bourja est originaire du Maroc, plus précisément de la capitale économique Casablanca. Il est âgé de 28 ans, de religion musulmane et a étudié en génie informatique. Avant son arrivée au Québec, il était responsable du département informatique d'une entreprise.

### Ses premiers mois au Québec

Abdessamad a quitté le Maroc pour s'établir au Québec le 2 mai 2016. Ce qui l'a poussé à quitter son pays d'origine est avant tout le désir de rejoindre sa femme qui était déjà à Québec pour poursuivre ses études.

Ma femme aussi est marocaine et, il y a quelques années, elle a décidé de venir étudier à l'Université Laval. On s'est marié et, par la suite, on a décidé de venir vivre à Québec ensemble, ou plutôt je suis venu la rejoindre pour que nous puissions acquérir tous les deux de l'expérience dans notre domaine de travail.

Ce sont sa femme et son beau-frère qui l'accueillirent à son arrivée. « J'étais vraiment content de voir ma femme », mentionne-t-il.

Les premiers mois furent surtout dédiés à la découverte de la ville, de la culture québécoise et aussi du climat canadien. Quelques semaines à peine après son arrivée, Abdessamad a été en mesure de décrocher son premier

emploi au service à la clientèle d'une entreprise où il a pu se faire ses premiers amis québécois. Par le fait même, il en a profité pour en apprendre sur la culture, ce qui lui permit de s'intégrer plus facilement.

Puisque le français (qu'il maîtrise très bien) est la deuxième langue officielle du Maroc, la communication n'a pas été un obstacle pour Abdessamad. Toutefois, le français parlé au Québec est très différent de celui que les gens parlent au Maroc, mais aussi de celui qui est parlé à travers le monde. La différence est perceptible au niveau de l'accent. Encore une fois, il n'a pas été difficile pour lui de s'y habituer. Ce qu'il a trouvé plus difficile est le climat du Québec, puisqu'il est très différent de celui du Maroc. « J'ai fini par m'habituer. Le pays est bien équipé pour affronter le froid, tout est chauffé », se rejouit-il.

### Sa vie aujourd'hui

Interrogé sur les valeurs québécoises qu'il apprécie, Abdessamad s'est attardé au bon côté des choses. Il a mentionné que les Québécois étaient un peuple très accueillant et respectueux. Il a aussi remarqué la joie de vivre chez ses nouveaux collègues et amis québécois.

Aujourd'hui, Abdessamad a changé d'emploi, il s'est trouvé un poste dans un domaine plus en lien avec les études qu'il a complétées au Maroc. Il est maintenant technicien en informatique.

Je mène une vie très normale, j'ai une famille, des amis maghrébins et français, et je me suis fait aussi pas mal d'amis québécois dans le cadre du travail et dans mon entourage.

### La différence de culture

Abdessamad ne pense pas que les habitants de Québec ont une opinion péjorative de l'Afrique, mais plutôt qu'ils sont mal informés et peu documentés.

La majorité des gens ne savent pas où se trouve le Maroc. D'autres pensent que c'est juste le désert, que c'est un pays pauvre qui n'est pas développé. Par contre, je connais des gens qui ont déjà visité le Maroc et ils ont beaucoup aimé. Ils veulent même y retourner.

De plus, Abdessamad a ajouté ne pas avoir été personnellement victime de racisme ou de commentaires désobligeants par rapport à ses pratiques religieuses. Toutefois, il a confirmé que le port du voile de sa femme ne faisait pas l'unanimité, surtout dans le cadre de son travail.

Le message qu'Abdessamad pour les Québécois qui s'inquiètent de l'arrivée d'immigrants est le suivant :

La majorité des immigrants maghrébins qui sont à Québec sont des gens diplômés et cultivés. Ils sont là pour participer au développement du pays. Ce sont des personnes qui travaillent dur pour s'intégrer, qui sont très honnêtes, qui veulent réussir leur vie et aussi qui aiment la culture québécoise.

### Les commentaires d'Amélie

Puisque je connaissais déjà l'histoire d'Abdessamad et que j'avais beaucoup appris sur la culture arabe grâce à mon premier contact avec lui l'an dernier, ce que j'ai le plus appris de cette rencontre, c'est le pouvoir de l'intérêt. J'ai constaté que les gens aiment raconter leur histoire et voir qu'on les comprend, qu'on s'intéresse à eux et qu'on parvient en quelque sorte à vivre avec eux les moments de leur vie qui font d'eux les personnes qu'elles sont. Je crois que si nous avions une plus grande ouverture d'esprit et que nous intéressions davantage aux habitudes de vie des personnes qui sont différentes de nous, le racisme et les préjugés seraient moins présents.



Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/maroc-oriental-marrakech-orient-2746495>. Crédit : Jonny\_Joka



## Zineb X.

JULIE ST-PIERRE

Zineb, 26 ans, est originaire de Casablanca au Maroc. Elle arriva à Québec le 3 janvier 2013, pour étudier un an à l'Université Laval. Zineb est venue dans une ville qu'elle ne connaissait pas du tout, avec un permis d'étude et l'envie de changer d'air. C'est une recherche sur Google qui l'a menée ici, puisqu'elle souhaitait suivre un programme spécialisé en relations publiques. Elle voulait par la suite poursuivre ses études en Europe, mais ce n'est pas ce qui s'est produit. Elle a fait la rencontre de son mari ici, lui aussi originaire du Maroc. Puis, Zineb obtint un permis de travail post-diplôme d'un an qu'elle renouvela pour trois ans en tant que conjoint de fait. Aujourd'hui, elle est résidente permanente du Canada.

### Arrivée au Québec

Son arrivée s'est bien déroulée. Les résidences de l'Université Laval sont un milieu idéal pour faire de nouvelles rencontres quand on est un étudiant étranger. Zineb s'est fait de nouveaux amis dès le lendemain de son arrivée, ce qui facilita grandement son intégration. Le programme d'accueil de l'Université Laval met en place une visite des lieux, plusieurs activités, permet de rencontrer des Québécois et d'améliorer le séjour des étrangers en général.

Zineb maîtrise à la fois très bien le français et l'arabe. Comme sa mère est d'origine française, elle a toujours parlé le français et elle a fréquenté les missions françaises au Maroc, ce qui a certainement contribué à son intégration à Québec.

Malgré son parcours brillant, elle a vécu quelques difficultés lorsqu'elle s'est lancée sur le marché du travail et décida de retourner au Maroc en 2015. Ce n'est qu'après son mariage qu'elle décida de revenir ici. Le domaine des communications à Québec est plus fermé, mais son mari n'eut pas de difficultés à trouver du travail en informatique.

Zineb a quelques fois été victime de discrimination, notamment à cause de son nom, lorsqu'elle était à la recherche d'un emploi. Elle a même déjà dû sortir d'une boutique, car elle ne s'y sentait pas en sécurité.

Lors de son premier hiver elle n'a pas été affectée par le froid, probablement à cause de l'excitation, mais les hivers suivants, et encore aujourd'hui, se sont avérés plus difficiles et moins réjouissants. Aussi, elle a réalisé que l'ouverture qu'elle appréciait des Québécois pouvait parfois s'avérer être de l'hypocrisie. Les Québécois sont curieux de nature, lui posent beaucoup de questions sur ses origines, sa culture et sa religion, mais certains s'en servent pour l'attaquer par la suite. Elle trouve par contre les Québécois très honnêtes dans leur façon d'être en général, comparativement à d'autres cultures.

Zineb trouve que les gens d'ici sont compliqués. Aussi, elle trouve que le fait que les étudiants puissent manger et bouger en classe est un peu étrange. Également, elle n'était pas habituée à être payée à l'heure : au Maroc, les travailleurs perçoivent une paie forfaitaire, peu importe le nombre d'heures réellement travaillées et sans prévoir les pauses et les repas. Aussi, au Maroc, il n'y a pas d'emplois étudiants, mais plutôt des stages. Les parents soutiennent financièrement leurs enfants jusqu'à ce qu'ils soient mariés. Les mariages sont d'ailleurs très religieux et occupent une plus grande place qu'ici. De plus, Zineb pratique le ramadan, ce qui ne dérange pas ses occupations ici, mais nécessite une plus grande adaptation, puisque tout le monde ne le fait pas ici. Autre curiosité, ce n'est qu'au bout de six mois que Zineb a pu s'adapter au fonctionnement des taxes ici, tout un casse-tête au début. Elle trouve encore le système de santé plutôt difficile, car ne pas avoir de médecin de famille ne facilite pas les choses lorsque vient le temps de consulter un médecin.

Ce qui lui manque du Maroc, c'est principalement sa famille bien sûr, même si la technologie aide pour garder contact. La bonne nourriture, les fruits et le soleil du Maroc lui manquent aussi beaucoup.

### Sortir de l'ignorance

Selon Zineb, plusieurs Québécois ne connaissent pas l'Afrique ou la connaissent très mal. Soit ils pensent que l'Afrique se trouve en Asie, qu'il s'agit d'un pays et non d'un continent ou que tous les Africains ont la peau noire, soit ils ne savent pas la situer géographiquement. Beaucoup pensent qu'elle a appris le français ici ou qu'elle est réfugiée.

Les gens qui s'inquiètent de l'arrivée des immigrants devraient savoir que le Canada sélectionne les candidats en tenant compte de plusieurs paramètres. Tous les dossiers sont révisés en entier et les immigrants sont sélectionnés selon leur niveau de scolarité, leur compte en banque et leur casier judiciaire.

Zineb a gardé contact avec quelques amis québécois rencontrés à l'Université ou dans le cadre de son travail, mais son cercle d'amis est composé majoritairement d'arabes. Il est donc parfois difficile de les regrouper puisqu'il existe encore quelques barrières culturelles. Pour les Québécois, il n'est pas très naturel d'aller chez les gens pour souligner les occasions spéciales, ce que Zineb a l'habitude de faire avec ses amis. De plus, comme ils parlent tous arabe et français, leurs conversations changent souvent de langue, ce qui peut être surprenant pour les non-arabophones.

### La suite?

Pour l'instant Zineb désire rester au Québec pour un bon moment. Nouvellement engagée dans une agence d'organisation d'événements en tant qu'agente aux communications, elle se voit y faire carrière, mais elle rêve tout de même d'une retraite sous le chaud soleil du Maroc.

Son conseil pour les nouveaux arrivants :

Quand on arrive dans un pays qui n'est pas le nôtre il faut savoir s'adapter, rester ouvert, ne pas imposer sa culture ou sa religion. Si tu choisis de découvrir un pays, ce n'est pas pour amener tout ton bagage culturel avec toi. Tu peux le garder chez toi et le faire découvrir aux gens qui le demandent, mais ne pas chercher à s'imposer. Il faut être ouvert d'esprit, être prêt à accepter les remarques des gens, puisque les gens ne savent pas forcément d'où tu viens.



Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/dsert-exotica-kasbah-amridil-maroc-2727805>. Crédit : pasja1000



## Hind Adil

MÉLANIE LABONTÉ

Hind Adil, 38 ans, réside au Québec depuis quelques années avec son mari. Elle attend prochainement le passage de la cigogne qui leur apportera une petite fille, leur premier enfant. Originaire du Maroc, précisément de Marrakech, Hind exerçait le métier d'enseignante de français et des techniques de communication à l'université avant de venir s'installer à Lévis.

### Départ du Maroc

Après avoir longuement réfléchi, Hind et son mari Hicham décidèrent de changer de continent par goût de l'aventure. Son mari, ayant longtemps vécu en Europe, voulait habiter et découvrir un nouvel endroit. C'est donc après plusieurs investigations et grâce à des amis habitant à Montréal qu'ils furent convaincus : Québec serait leur nouvelle destination. Ce qui les persuada fut la possibilité d'habiter un endroit où on parle français et l'opportunité pour eux de trouver du travail rapidement.

### Arrivée au Québec

Hind mit les pieds en sol québécois le 10 avril 2012 avec son mari. Ils arrivèrent à l'aéroport de Montréal où ils furent accueillis par leurs amis

qui habitaient au Québec. Ils côtoyèrent très peu de Québécois durant les premiers jours, car ils étaient avec leurs amis. Les premiers jours furent un peu difficiles du fait de l'éloignement de leur famille. Hicham s'était aussi blessée peu de temps avant leur départ, ce qui fit en sorte que leurs déplacements furent très limités.

Pour ce qui est du premier contact avec la culture québécoise, leurs amis leur conseillèrent de regarder le film *Monsieur Lazhar*. C'est à ce moment qu'ils entendirent pour la première fois l'accent québécois, accent qu'ils trouvèrent très charmant! Ils se promenèrent dans la ville de Montréal à quelques reprises pour connaître leur nouvel environnement. Lors de ses visites dans la ville, Hind remarqua très vite que l'architecture ne ressemblait pas du tout à ce qu'elle s'était imaginée du paysage québécois. Elle fut très surprise, car elle avait en tête des bâtiments ressemblant au style européen ou bien américain. Elle constata que l'architecture québécoise était très différente! De plus, c'est à cette période de l'année que la grève étudiante contre la hausse des frais de scolarité se déroulait. Hind et son mari furent témoins de cet évènement et ils eurent leur premier contact avec la politique du Québec.

Après 18 jours passés à Montréal, ils sont allés à Thetford Mines afin de rencontrer une intervenante de l'organisme Immigration-ICI pour les aider à trouver du travail, ce qui ne fut pas évident, car presque tous les postes en enseignement étaient comblés. Aussi, Hind ressentit pour la première fois un choc culturel. Elle sentait davantage le regard des autres, car elle et son mari étaient les seules personnes d'origine arabe présentes dans la ville. Après seulement 10 jours, ils décidèrent de déménager à Lévis, car ils voulaient habiter dans une ville plus grande que Thetford Mines, mais tout de même à échelle humaine. Aussi, un ami marocain résidait à Saint-Rédempteur depuis peu et sa présence fut appréciée pour visiter Québec. Ils trouvèrent un logement dont le propriétaire était d'origine marocaine également. Ils ont donc été très bien accueillis et le fait de bien parler français leur a été très utile. Puisqu'il y avait très peu de femmes voilées à ce moment à Lévis, Hind trouvait difficile de se faire dévisager partout où elle allait. Elle sentait le regard des autres sur elle et n'appréciait pas du tout cette situation. Ayant une très grande facilité d'adaptation, elle tenta de comprendre la réaction des gens. Aujourd'hui, elle explique qu'il y a de plus en plus de femmes musulmanes et elle ne s'en fait plus avec ce que les autres peuvent penser.

### Portrait du Québec

Depuis son arrivée au Québec, Hind a énormément appris sur la culture québécoise, qu'elle apprécie beaucoup. En effet, elle souligne le sens de la débrouillardise et des responsabilités des Québécois. Elle adore aussi leur humour! Elle fut également surprise de tout le temps qui était alloué au

travail à chaque semaine. L'horaire de travail de 40 heures par semaine fut une expérience unique pour elle, une rupture avec le Maroc. Elle fut surprise de voir que les Québécois pratiquent très peu la religion, alors que la religion occupe une place très importante dans sa vie. Finalement, une chose à laquelle elle dut s'adapter est le fameux hiver québécois! Pour elle et son mari, il s'agissait d'un énorme changement, mais ils surent très bien s'y adapter.

### Style de vie aujourd'hui

Aujourd'hui tout va très bien pour Hind! Elle a un nouveau travail qu'elle aime, elle a plein d'amis québécois, son mari a ouvert son restaurant et elle va bientôt devenir maman. Avant sa grossesse, elle avait débuté un doctorat en technologie éducative. Elle et son mari ont aussi maintenu leurs traditions religieuses, qu'ils pratiquent entre eux à la maison. Ils ne vivent pas vraiment les traditions du Québec, n'ayant jamais eu l'occasion de se joindre à des rassemblements de familles québécoises pour célébrer les grands événements de l'année.

De plus, elle contacte régulièrement sa famille au Maroc pour prendre de leurs nouvelles et elle va leur rendre visite aux deux ans. C'est en étant éloignée de son pays d'origine qu'elle a davantage prit conscience de ses propres valeurs et cela a fait en sorte qu'elle apprécie encore plus le Maroc. Aujourd'hui, elle le voit différemment et sous un œil plus touristique à chaque fois qu'elle y va. Elle et son mari suivent beaucoup l'actualité du Maroc, pour garder les liens leur pays d'origine. Aussi, le fait d'être éloignés de leurs proches a été très bénéfique pour elle et son mari. En effet, ils se sont beaucoup rapprochés tous les deux. Le fait d'habiter dans un nouveau pays a fait d'eux un couple plus soudé. En raison de toutes ces nouvelles expériences, elle en a énormément appris sur elle-même.

### Le message de Hind aux Québécois

Les Québécois ne devraient pas s'inquiéter de la venue d'immigrants. Avant d'arriver au Québec, Hind et son mari ont dû attendre plus de trois ans en raison de toutes les enquêtes à effectuer. Tout est filtré! Selon elle, l'apport des immigrants dans le processus de construction du pays est immense. Les immigrants, en plus d'être une ressource humaine considérable pour le pays, contribuent aussi à enrichir le paysage culturel grâce à leurs expériences, leurs connaissances et leurs différences. Comme elle le dit elle-même : « Les Québécois ne réalisent pas qu'ils ont besoin d'immigrants ». Aussi, elle recommande fortement que l'équivalence des diplômes soit reconnue pour permettre aux immigrants de mieux s'intégrer économiquement. Ceux qui arrivent au Canada sont sélectionnés, filtrés. Elle mentionne qu'il ne faut donc surtout pas être inquiet!



Hind Adil

## Faouzi X.

EMMANUELLE CÔTÉ

### Un départ précoce

Faouzi est jeune homme originaire du Maroc. Jusqu'à l'âge de 12 ans, il habitait à Tanger, une ville au nord du Maroc, avec sa mère, son père et son frère cadet, pendant que son frère et sa sœur aînés étudiaient aux États-Unis. Il a quelques souvenirs de son arrivée au Québec, même s'ils ne sont pas très clairs. Lorsqu'il repense à ses premiers moments au Québec, il se rappelle du vent froid sur son visage et de la neige. En effet, ils arrivèrent au mois de mars à l'aéroport de Québec.

Même si, pour lui, l'apprentissage de la langue française n'a pas été très difficile, discuter au quotidien avec les Québécois fut plus complexe. Faouzi avait déjà eu des cours de français au Maroc. Par contre, les cours de langue française n'avaient rien à voir avec le français que parlent les Québécois. Ses premiers mois furent très difficiles. Heureusement, l'école qu'il fréquentait était multiculturelle. Il croit d'ailleurs que ses professeurs ont joué un rôle très important dans son adaptation.

Je n'étais manifestement pas le seul jeune étranger, alors j'imagine que nos professeurs étaient réceptifs face à notre situation.

Faouzi trouva rassurant de ne pas être le seul immigrant de son école. Il se rappelle également qu'il n'aimait pas les programmes télévisés et avait la nostalgie des émissions radiodiffusées qu'il écoutait au Maroc.

Cela peut paraître banal, mais à 12 ou 13 ans, quand tu ne peux plus écouter tes émissions favorites, c'est dépayasant.

### Découvrir les Québécois

Faouzi affirme beaucoup aimer la liberté d'expression au Québec. Il trouve que les Québécois sont francs et n'ont pas la langue dans leur poche.

Lors des premiers mois, il trouva que communiquer avec les Québécois était une tâche complexe, puisque les Québécois ont un langage non verbal moins clair que celui des Marocains. Il fut également marqué par le fait que les Québécois sont moins chaleureux et plus distants les uns des autres, contrairement aux Marocains. Il affirme que les Québécois sont plus difficiles d'approche et moins généreux. Lorsqu'il se compare à ses amis québécois, il trouve qu'il est plus proche de sa famille, surtout de sa famille élargie qui habite toujours au Maroc. Ces impressions ont toutefois un peu changé avec le temps. Désormais, Faouzi ne perçoit plus de façon significative ces différences. Il pense qu'il s'agit de croyances qui avaient été renforcées par son père et sa mère, qui ont souvent souligné ces différences pendant son adolescence.

Ma culture d'origine, je la vis beaucoup à travers mes parents, parce que personnellement, je l'ai un peu perdu.

Aujourd'hui, il mène une vie normale « comme tous les Québécois », mentionne-t-il en souriant. Il étudie en gestion de commerce au Cégep Garneau et a un emploi à temps partiel dans une quincaillerie. Faouzi est très proche des amis qu'il a rencontrés au secondaire. Ses meilleurs amis sont tous des Québécois d'origine et cela n'a aucune importance pour lui. Il estime entretenir un lien normal avec les Québécois. D'ailleurs, il ne voit pas une grande différence entre les Québécois dits de souche et ce qu'il est lui-même devenu aujourd'hui.

### Les Québécois : entre amalgame et convivialité

Faouzi croit que les Québécois connaissent peu de choses sur les pays arabes. Ce n'est pas le cas de tout le monde, mais beaucoup ont une vision stéréotypée des arabes. À son avis, la plupart des Québécois perçoivent les pays arabes comme des pays qui sont totalement dévastés par la guerre.

Beaucoup de gens pensent que le Maroc est une ville en ruine, ce qui est

faux. La plupart des pays arabes sont civilisés et n'ont rien à voir avec ce qui est montré à la télévision.

Il croit fermement que les pays arabes sont riches culturellement et ont beaucoup à offrir. Ce qu'il lui plaît le plus, ce sont les couleurs vives dans les rues et la convivialité des habitants. Il croit fermement que les Québécois ne devraient pas craindre l'arrivée de nouveaux immigrants, puisque la plupart d'entre eux choisissent le Québec par ambition et par amour.

Les nouveaux arrivants veulent s'intégrer et sacrifient beaucoup pour s'installer ici.

Le jeune croit dur comme fer que la solidarité est la clé du succès et que tous devraient faire un effort d'ouverture à l'autre.

Il faut voir au-delà de nos différences. Lorsqu'on cesse d'étiqueter les gens, c'est là qu'on gagne.

### Un regard différent

Malgré un accueil chaleureux en général, Faouzi a tout de même senti qu'un regard différent était posé à son égard. À l'occasion, la discrimination n'est pas verbale ou concrète, mais elle se ressent. Encore aujourd'hui, après dix ans de vie au Québec, il sent qu'on le perçoit parfois comme un étranger. « Ça m'est déjà arrivé d'être dans un autobus bondé de gens. Tous les sièges sans exception étaient pris, sauf celui à ma droite, mais personne n'est venu s'asseoir à côté de moi », explique-t-il. Faouzi présume que certaines personnes ont peur, surtout en raison de son apparence et de son jeune âge. Toutefois, il n'a jamais été attaqué directement par rapport à son origine.

Il aime beaucoup voyager. Il voyage entre autres plusieurs fois par année aux États-Unis pour aller visiter son frère et sa sœur. Au printemps 2015, il est retourné au Maroc avec sa copine, et a pu visiter quelques pays d'Europe.

Curieusement, je me fais toujours fouiller à l'aéroport, mais on me répète constamment qu'il s'agit d'une sélection aléatoire. Au fond de moi, je sais très bien que c'est à cause de mon nom, de mon origine.

Pour lui, le plus blessant est de sentir que les Québécois le considèrent comme un étranger alors qu'il se perçoit lui-même comme un Québécois.

### Faire la différence

Faouzi affirme que tout le monde peut faire la différence dans la vie d'un nouvel arrivant. Un simple sourire, un bonjour, peut ensoleiller une

journée. Il invite les Québécois à ne pas avoir peur de la différence et de s'ouvrir à l'autre, peu importe leur pays d'origine.

Lorsqu'on se sent loin de chez soi, les liens humains, aussi petits soient-ils, peuvent aider à s'intégrer.

Il affirme également que le contact avec les Québécois et la rencontre avec la culture du pays d'accueil sont incontournables.

C'est facile de vouloir se regrouper avec des gens de notre culture, mais il faut aussi avancer et embrasser la culture québécoise.

Pour que cela soit possible, il faut également que les Québécois soient prêts à accepter et accueillir les immigrants. « C'est un travail qui se fait à deux », lance-t-il. Le jeune Marocain estime être très chanceux que la vie ait mis sur son chemin des gens accueillants qui ont accepté d'apprendre à le connaître et de voir plus loin que son accent ou la couleur de sa peau.

Je considère que j'ai eu un parcours « facile » et c'est en grande partie à cause des amis que j'ai rencontrés ici.



Le Jardin Majorelle au Maroc. Crédit : Faouzi



## Aniqa X.

MARIE-ÈVE CARON

Aniqa X. est une jeune femme de 20 ans originaire de Tanger, au Maroc. Elle a immigré au Québec avec ses parents et ses sœurs en 2009.

## Le départ du Maroc

Ses parents désiraient quitter le Maroc dans l'espoir d'offrir une meilleure scolarité et une meilleure vie en général à leurs enfants. « Au Maroc, il est très difficile de trouver un bon emploi, même lorsqu'on a fait des études », explique-t-elle. Ils n'abordèrent pas cette question avec leurs enfants au tout début, puisqu'ils n'étaient pas encore certains de pouvoir immigrer. Après l'obtention des visas, ils discutèrent avec Aniqa et ses sœurs, et leur réaction fut positive. Même si les jeunes filles étaient tristes et quelque peu apeurées de quitter leur famille, leurs amis et leur pays natal, elles étaient enthousiastes à l'idée de découvrir un nouveau monde.

Ses parents ont choisi le Canada, car ce pays leur semblait plus tranquille et sécuritaire que le Maroc. Le Québec était une destination de choix car on y parle le français. « Au Maroc, même si la langue couramment parlée est l'arabe, nous avons des cours de français et d'anglais à l'école », précise-t-elle. Ses parents croyaient que l'intégration serait facilitée sans cette barrière linguistique.

## La vie au Québec

À leur arrivée au Canada, ils furent accueillis par une amie de sa mère, qui avait immigré au pays quelque temps auparavant. Elle prit la famille sous son aile et l'hébergea dans son appartement, pour faciliter leur recherche d'appartement, d'emplois et d'écoles pour les enfants. « Cette femme a été incroyablement généreuse d'héberger une famille de cinq personnes pendant quelques mois, surtout qu'elle avait elle-même une grande famille », se rappelle-t-elle.

Pour Aniqqa, la plus grande difficulté qu'elle dut affronter pendant les premiers mois de sa vie à Québec fut la langue. Malgré ses cours de français au Maroc, elle trouvait que les expressions québécoises et l'accent du Québec rendaient la langue très difficile à comprendre pour les immigrants. La jeune femme trouva également très ardue l'intégration parmi les autres enfants. « Je n'ai pas eu d'amis au primaire ici. J'ai dû attendre au secondaire pour entretenir des affinités avec certaines personnes », précise-t-elle. Elle croit que les Québécois ont des préjugés envers les Arabes et qu'ils sont donc moins enclins à aller les aborder.

Aujourd'hui, Aniqqa et sa famille gardent contact avec leurs proches au Maroc et vont même les visiter sur une base régulière. La jeune femme est aux études au cégep et sa mère a pu continuer de travailler en comptabilité après l'immigration. Son père, par contre, a dû renoncer à sa carrière de médecin pour devenir chauffeur de taxi. Elle s'identifie comme étant une Arabe marocaine, mais elle s'est bien intégrée au Québec et à sa culture. Elle ne s'attend pas à ce que les Québécois qu'elle fréquente se conforment à sa culture, elle s'est plutôt adaptée à la leur sans toutefois délaisser la sienne.

## Les Québécois et le Maroc

Aniqqa trouve que les gens au Québec sont moins agressifs qu'au Maroc. « Dans mon pays, être témoin d'actes de violence arrive fréquemment, comme voir un garçon sortir un couteau à la suite d'une bagarre dans une cour d'école », mentionne-t-elle. Elle trouve toutefois que les gens au Québec sont plus hypocrites que dans son pays. Elle a été choquée de constater que les gens ne se saluent pas dans la rue, qu'ils ne se font parfois même pas un sourire et qu'il y a moins d'entraide en général entre voisins et amis, par exemple.

Elle croit toutefois que son immigration lui apporte une plus grande ouverture, en même temps qu'elle renforce sa culture générale. Elle est plus portée à découvrir le monde, elle est plus attentive aux cultures étrangères à la sienne et, surtout, elle réfléchit plus longuement avant de porter un jugement sur quelqu'un ou sur une situation.

Selon la jeune femme, les Québécois entretiennent beaucoup de préjugés envers le Maroc.

Les préjugés sont surtout orientés contre les femmes. Elles sont encore perçues comme étant voilées et soumises à leur mari, alors que ce n'est plus le cas.

En réalité, les femmes peuvent s'habiller comme elles le désirent, comme au Québec. Certaines limites éthiques doivent tout de même être respectées dans l'habillement, mais le voile n'est aucunement obligatoire. Anïqa croit fortement que la situation au Maroc a évolué, mais que les Québécois ne sont pas informés sur ce qui s'y passe présentement, alors leurs préjugés n'ont pas évolué.

#### Des messages à transmettre

Elle aimerait dire aux nouveaux immigrants qu'il n'est pas nécessaire de forcer les choses quand on voit que rien ne fonctionne. Il est parfois mieux de les laisser aller, puisque les problèmes s'arrangent souvent par eux-mêmes. Elle aimerait également que ces personnes sachent que connaître une personne, de près ou de loin, dans son pays d'accueil peut représenter un avantage considérable pour une intégration réussie.

Elle aimerait également dire aux Québécois qu'il vaut mieux s'informer avant de parler, pour ne pas propager de fausses idées à propos du monde arabe.



Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/maroc-forteresse-adobe-chateau-1188570>. Crédit : gavilla



## Youssef S.

CAMILLE TREMBLAY-ANTOINE

Youssef est un jeune marocain de 24 ans venu étudier au Québec afin d'obtenir un diplôme bien reconnu dans son pays d'origine, mais qui eut le coup de foudre pour cette région du Canada. Ayant obtenu son diplôme de MBA en affaires électroniques en décembre 2016, Youssef retourna au Maroc pour des vacances avant de revenir au Québec.

## Avant le départ

Natif de Fès, la plus ancienne ville du Maroc, Youssef vint étudier au Canada en raison de sa bonne réputation à l'international et de la valorisation des diplômes nord-américains dans son pays. Son choix s'est porté sur la ville de Québec, car son oncle y habite, ce qui a facilité les démarches pour l'entrée au pays.

Le jeune diplômé explique que les démarches pour obtenir les autorisations de séjour et d'étude pour le Québec furent longues, surtout en ce qui concerne la preuve des fonds nécessaires pour assumer les frais de vie et d'étude au Canada.

Pour Youssef, le séjour au Canada fut une expérience très positive.

Moi, je n'ai jamais trouvé de problème au Québec. C'est sûr que je ne ressemble pas à un arabe, mais j'ai vraiment beaucoup d'amis au Québec.

En effet, l'ancien étudiant s'est lié d'amitié avec plusieurs collègues de sa maîtrise, de la communauté étudiante étrangère, ainsi que dans son milieu de travail.

En tant qu'étudiant, il s'était d'ailleurs beaucoup impliqué dans la communauté universitaire, particulièrement en tant que vice-président d'*Ingénieurs Sans Frontières* et webmestre pour le magazine *Intercom* des étudiants en communication publique.

### Adaptation aux particularités québécoises

Le diplômé marocain s'était préparé psychologiquement aux températures hivernales du Québec, souvent présentées comme la plus grande appréhension des immigrants.

Je savais que je devais m'attendre à des  $-30^{\circ}$ , mais quand je suis arrivé et que j'ai ressenti ces températures, c'était moins pire que ce que je pensais.

Selon Youssef, les infrastructures sont très bien conçues pour le froid, avec des autobus et des bâtiments chauffés, ainsi que des tunnels entre les pavillons universitaires.

Youssef affirme que le choc culturel s'est plutôt produit au niveau des valeurs, notamment concernant l'importance, pour lui, des valeurs familiales par rapport à celles professionnelles ou encore concernant l'omniprésence de l'individualisme dans la société québécoise.

### Être immigrant au Québec

L'ancien étudiant en affaires électroniques mentionna la grande solidarité québécoise et l'ouverture quant à l'accueil des immigrants, comparativement aux pays d'Europe.

On peut parfois se sentir pas chez nous, mais vous, les Québécois, quand vous allez ailleurs au Canada, c'est la même chose. Vous allez vous sentir différents. On ne va jamais se sentir 100 % chez nous, c'est quelque chose de normal.

Après l'événement malheureux à la mosquée de Québec en janvier 2017 ou encore la menace à la bombe à l'Université Concordia, il croit que c'est au gouvernement de sensibiliser la population.

Maintenant de retour au Maroc pour des vacances, Youssef va revenir au Québec pour y acquérir quelques années d'expérience dans son domaine professionnel. Il précise qu'il « ne se voit pas vivre ailleurs, en tant

qu'immigrant, qu'au Canada ». Le jeune professionnel a d'ailleurs déjà obtenu son permis de travail au pays ainsi que son certificat de sélection du Québec.



Ancienne médina de Fès, la ville natale de Youssef. La construction de cette section de la ville date du VIII<sup>e</sup> siècle.





## Anouar Idkhiri

AUDREY MARINEAU

À l'âge de 18 ans, Anouar décida de quitter le Maroc pour continuer ses études au Québec. Ce désir de découvrir d'autres régions et même d'autres pays faisait partie intégrante de sa personnalité. Son arrivée fut remplie de péripéties, l'obligeant à passer 48 heures à l'aéroport de Montréal, pour ensuite se rendre à sa destination finale de Trois-Rivières. Au départ, Anouar était supposé vivre cette aventure à Moncton, mais peu de temps avant son départ, il pencha pour le Québec. C'est grâce à plusieurs échanges et conseils sur les forums en ligne qu'il put prendre cette décision. Beaucoup de gens lui recommandaient le Québec pour son dynamisme. On lui disait également qu'il y trouverait plusieurs ressortissants de son pays, mais son choix du Québec fut motivé plutôt par son désir de s'ouvrir aux autres et de découvrir de nouvelles choses.

## Trois-Rivières

Même si c'était à l'autre bout du monde, Anouar était excité à l'idée de partir dans une si grande aventure. Contrairement à plusieurs Marocains qui s'installaient plutôt en Europe, il se reconnaissait davantage dans un pays bilingue comme le Canada. Il eut le plaisir de se faire accueillir par l'agente de recrutement des étudiants internationaux de l'Université de Trois-

Rivières. Afin de faciliter son intégration, elle invita Anouar au restaurant en compagnie de son mari et de ses enfants. Le lendemain, ils allèrent voir une partie de baseball. Il se sentit alors en confiance en ayant le sentiment que tout se passerait bien. Installé à Trois-Rivières, il côtoya des Français et des Belges. À l'Université du Québec à Trois-Rivières, il entama des études en génie industriel. D'ailleurs, lorsqu'il était encore au Maroc, il avait étudié en génie aéronautique pendant un an. Ce fut un gros changement pour lui, un nouvel environnement, de nouveaux amis, bref, un nouveau mode de vie. Lors de cette première session, Anouar s'interrogeait : aimait-il réellement la vie au Québec? Mais son interrogation ne dura pas bien longtemps. En effet, il suffit de deux semaines dans son pays d'origine durant les vacances des fêtes pour réaliser qu'il avait pris une bonne décision en décidant de quitter le Maroc. Il ne souhaitait pas faire toutes ses études au Maroc, car il n'appréciait pas tellement le système d'éducation là-bas. Il aimait bien son pays, mais la mentalité des gens du Maroc ne le rejoignait pas sur tous les points.

### Arrivée à Québec

Anouar emménagea dans la ville de Québec et entama des études en programmation au collège CDI. Il trouva également un emploi à temps partiel à la boutique *Spring*. D'ailleurs, au grand plaisir de sa gérante, il apporta un atout intéressant à la boutique en pouvant communiquer facilement avec les clients ne parlant pas français. En effet, en plus de l'arabe et du français, Anouar avait appris l'anglais et le berbère et développa une base en espagnol. Il déménagea avec des Tunisiens dans un appartement. Habité par la volonté de s'ouvrir à autrui, Anouar tissa des liens avec beaucoup de personnes d'origines diverses. Il devint même ami avec un Colombien travaillant à Québec comme barbier. Il trouva toutefois une plus grande facilité à se lier d'amitié avec des filles, puisqu'il remarqua que plusieurs garçons québécois étaient moins ouverts, en ce sens qu'ils préféraient se côtoyer entre eux dans des groupes fermés. Cependant, cela n'empêcha pas Anouar d'apprécier le Québec en général, et le Canada en particulier. Il y trouva quelques similitudes avec son pays d'origine. De son point de vue, les deux pays sont chaleureux et accueillants.

### Désir de s'ouvrir au monde

Avant de venir au Canada, il eut la chance de visiter plusieurs pays. Il avait voyagé à travers la France, l'Italie, Dubaï et Hong Kong. Son père avait fondé sa propre compagnie lorsqu'il était assez jeune et put visiter plusieurs endroits à travers le monde avec son fils. Il voulait d'ailleurs qu'Anouar fasse des stages un peu partout dans le monde. Aujourd'hui, Anouar souhaite faire le tour du monde, non pas seulement comme touriste, mais aussi et surtout pour acquérir de l'expérience et sortir de son autarcie. Il vise des pays ayant

un grand potentiel culturel, des pays où « ça bouge ». Il pense à des places comme l'Europe, le Moyen-Orient, le Maghreb et l'Afrique. Il n'est donc pas surprenant de remarquer qu'il a beaucoup d'intérêt pour la politique et qu'il possède une bonne culture générale.

### Perspectives d'avenir

Contrairement à plusieurs, Anouar ne chercha pas à s'établir dans un environnement composé de ressortissants de son pays d'origine. En prenant la décision de partir à l'aventure, il savait qu'il devrait se débrouiller seul et être en contact avec une multitude de nouvelles personnes. C'était d'ailleurs ce qu'il cherchait, car l'inconnu ne lui faisait pas peur du tout. C'est en échangeant avec les gens du Québec et en s'ouvrant à eux qu'il eut la possibilité de mieux comprendre la langue française et l'accent québécois. Selon lui, les immigrants qui ont le plus tendance à critiquer leur expérience au Québec n'ont probablement pas tenté de s'intégrer et de s'ouvrir aux autres. De son côté, Anouar se fonda totalement dans son nouvel environnement et s'ouvrit à autrui. C'est de cette manière qu'il réalisa la chance qu'il avait de vivre des expériences hors de l'ordinaire au Québec. C'est avec confiance et fierté qu'il parla aux autres de son origine arabe. Sa religion musulmane le guidait dans son quotidien. Une citation fut très importante pour lui et il décida de l'inclure dans sa philosophie de vie et voir les événements qui se produisent de façon constructive :

Et il se peut que vous détestiez une chose alors qu'elle est bonne pour vous;  
et il se peut que vous aimiez une chose alors qu'elle est mauvaise pour vous.  
Allah sait, et vous, vous ne savez pas (Al-Baqarah : 216).

La religion est pour lui un signe de vie et cela lui tient énormément à cœur.

Sa famille compte beaucoup à ses yeux, c'est pourquoi il reste en contact avec ses parents et ses sœurs en communiquant avec eux toutes les semaines. Il se fit d'ailleurs tatouer en arabe la phrase « La famille ne se remplace jamais ». Une couronne est incluse dans son tatouage pour représenter la royauté. Pour lui, sa famille est comme un petit empire avec son roi et sa reine représentés par les parents, et leurs enfants.

Pour la suite des choses, Anouar reste encore indécis, puisqu'il souhaite explorer plusieurs parties du monde. Il pense peut-être étudier l'administration à l'université, pour suivre les traces de son père en lançant sa propre compagnie. Il ne se prend pas la tête avec de petits soucis de la vie quotidienne, il voit grand et est ouvert à plusieurs propositions en ce qui concerne son futur. Chose certaine, il n'a pas fini de découvrir le monde.



Anouar Idkhiri

## Jamel X.

GABRIELLE GERMAIN

Jamel, âgé de 46 ans, habite au Québec depuis maintenant 20 ans. Il a eu un très long parcours scolaire et professionnel, tant au Maroc qu'au Québec. Il est titulaire d'un diplôme d'études en ingénierie, d'un baccalauréat et de deux maîtrises. Avant d'obtenir un emploi loin de chez lui, il n'avait jamais envisagé déménager au Québec.

## L'arrivée au Québec

En 1996, il a vécu son déménagement vers le Québec. C'est à la suite de son embauche pour le groupe ONA (Omnium Nord Africain) qu'il a déménagé au Québec pour travailler sur une étude de faisabilité d'un gisement d'or au Maroc avec une université québécoise. C'est également dans ses quatre premières années au Québec qu'il a fait sa première maîtrise. Avec son bagage d'expérience, il avait pu obtenir une Bourse de la Francophonie, ce qui a grandement facilité son arrivée, puisque cette bourse s'ajoutait à son salaire. Jusque-là, il avait toujours en tête de retourner dans son pays d'origine. C'est pourquoi, lorsqu'il a déménagé, il avait une entente avec son employeur : une fois l'étude de faisabilité terminée, il serait transféré au Maroc.

Son arrivée au Québec a été plutôt difficile. Les mœurs et coutumes du

Québec différaient de ceux de son pays d'origine : l'alimentation, les valeurs et les traditions, pour ne nommer que cela. Jamel précise qu'au Maroc, les gens priorisaient les valeurs familiales, contrairement à ce qu'il a pu voir au Québec. « Même si on le voit, on ne le voit pas comme au Maroc », a-t-il confié en parlant des valeurs familiales au Québec.

Une des premières choses qui l'a frappé à son arrivée, c'était la différence entre les repas du Maroc et du Québec. Au Maroc, les soupers se font tous en famille. Quand il s'est installé à Québec, il ne savait pas cuisiner et n'avait pas d'entourage. Il a donc dû manger dans les restaurants, ce qui constitua une autre surprise pour lui. Au Maroc, les restaurants sont conviviaux et chaleureux. Au Québec, on retrouve beaucoup de restauration rapide, les repas sont souvent individuels plutôt que familiaux et les restaurants sont très chers. Il a dû faire preuve d'adaptation.

Jamel arriva en septembre 1996, peu après le début de la session d'automne. Dès son entrée dans le bureau du directeur, il put voir l'étonnement dans ses yeux, un étonnement qui semblait dire : « Mais qu'est-ce que cet homme fait ici, après le début des cours? ». Il compléta une demande tardive d'admission. À son arrivée, il n'avait pas de logement et dû dormir dans une chambre d'hôtel durant les trois premières nuits. Lorsque le directeur le sut, il lui fit réserver immédiatement une chambre dans les résidences. En effet, le directeur se montra extrêmement accueillant et accommodant : c'est lui qui le présenta à l'équipe complète de chercheurs, composée de 16 personnes. C'est encore lui qui lui proposa de faire une maîtrise tout en travaillant sur l'étude. Cette maîtrise le rendait éligible à une deuxième bourse de la francophonie, ce qui était très intéressant.

#### Le dilemme : retourner au Maroc ou rester au Québec?

Durant les trois années passées au Québec à travailler sur le projet de recherche, Jamel eut la possibilité de faire quelques visites dans son pays d'origine pour, entre autres, aller voir la mine sur laquelle il travaillait et visiter ses proches. En 2000, il termina sa première maîtrise. À ce moment, ses plans étaient toujours de retourner au Maroc. Après tout, dès le début, il était persuadé qu'il n'allait pas faire sa vie au Québec, que c'était une situation temporaire et que son retour au Maroc allait se faire dès que l'étude de faisabilité serait terminée et approuvée. Toute de même, un des chercheurs avec qui Jamel travaillait s'est gentiment occupé de faire tous les papiers d'immigration. Six mois plus tard, tout était dans l'ordre. Néanmoins, des complications dans les bureaux marocains rendaient les choses difficiles : des licenciements, l'arrivée d'une nouvelle administration, etc. Jamel perdit tous ses contacts marocains dans l'entreprise. Malgré tout, ses papiers d'immigration étaient complétés et la décision lui revenait quant à savoir s'il voulait ou non retourner au Maroc. Le dilemme était là : bien qu'il

ne tenait pas à rester au Québec, retourner travailler au Maroc ne semblait pas avantageux vu les circonstances. Au final, il décida de rester au Québec. Il termina sa deuxième maîtrise en 2002.

### La réorientation de carrière

Après toutes ces années, Jamel s'est rendu compte que les mines n'étaient pas son domaine. Il entreprit donc une réorientation de carrière, bien que son nouvel emploi fut dans une branche similaire. Avec son parcours impressionnant, il obtint rapidement un emploi au gouvernement, tout en continuant des études de soir. Toujours insatisfait de son emploi, il démarra une entreprise de formation en informatique, sans diplôme dans le domaine, parallèlement avec son emploi au gouvernement. Une fois son entreprise viable et fonctionnelle, il quitta son emploi pour se consacrer entièrement à son entreprise.

### La vie amoureuse

En 2010, Jamel rencontra celle qui deviendra sa femme alors qu'elle résidait toujours au Maroc. Leur mariage fut officialisé sur papier, au Maroc, en 2011. Les mariages, au Maroc, sont des événements pouvant être célébrés plusieurs mois après avoir signé l'acte officiel. Il s'agit de très grandes soirées axées sur la famille, ce qui était spécialement vrai dans la famille de sa femme.

Dans sa famille, c'est intense. Quand on se réunit, c'est tout le monde qui y va, même les enfants. Quand on dit qu'il y a un événement à célébrer, alors là, c'est pour tout le monde!

En 2014 naissait leur première fille. Contrairement à leur deuxième enfant, cette jeune demoiselle vit le jour au Maroc plutôt qu'au Québec, puisque sa femme n'est arrivée au Québec qu'en 2015.

### La crainte culturelle

Depuis que Jamel et sa femme se sont installés au Québec avec leurs deux enfants, une crainte reste et demeure. Le fait d'avoir plusieurs cultures dans sa vie peut mener vers une crise d'identité. Voir leurs enfants grandir au Québec, s'intégrer aisément à la société et intégrer à leurs valeurs le multiculturalisme leur fait craindre que cela devienne une menace pour leur équilibre. Bien que le Maroc soit leur pays natal, il commence à être oublié.

C'est de se réclamer de deux pays, mais sans identité. Le malheur des enfants qui naissent de parents immigrants, c'est l'histoire qui risque de se répéter. Comme en France – on en est à la quatrième génération – à un certain moment, mes enfants vont grandir, mais auront toujours à vivre avec un problème d'identité. En grandissant, elles vont voir le regard des autres enfants se

poser sur elles différemment. Elles finiront par se sentir comme si elles n'étaient pas québécoises, parce qu'elles seront différentes des autres.

Tout cela soulève la question de l'éducation. Jamel affirme qu'il croit très important que les autres enfants apprennent que malgré l'apparence différente de ses enfants, celles-ci sont tout aussi québécoises que tous les autres enfants. Au Maroc, il craint que ses filles soient jugées comme étrangères, puisque leur discours ne serait pas « du bon arabe ».

### Le mot de la fin

Dans l'ensemble, son expérience d'immigration fut tout de même positive. Il put avoir le soutien et l'aide dont il avait besoin. Malgré tout, les craintes reliées à la culture, surtout au sujet de ses enfants, restent pour lui et son épouse une préoccupation constante.



Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/maroc-essaouira-btiment-1602651>. Crédit : olafpictures



## Malika X.

JUSTINE BEAUPRÉ

Malika est née au Maroc et est âgée de 32 ans. Elle décida de venir rejoindre son mari, déjà installé au Québec, pour élever leur famille.

### Sa vie au Maroc

Malika vivait à Fès avec sa famille élargie. Elle fit des études en sciences expérimentales à l'université. En étudiant dans ce domaine, elle savait qu'elle s'ouvrait une foule de portes pour son avenir. Ce programme lui permit de continuer ses études à l'université en langue anglaise.

Ce fut pendant la dernière année de ses études, en 2010, qu'elle rencontra son futur mari établi au Québec. La rencontre fut facile, car ils avaient déjà des intermédiaires qui se connaissaient. Leur premier contact se fit via Skype, ils échangèrent et correspondirent pendant plusieurs mois avant de se rencontrer.

Ce fut tout juste après leur deuxième rencontre et le retour de son futur mari au Québec qu'elle reçut une visite des plus surprenantes. La famille de son futur époux cogna à la porte de ses parents et lui demanda si elle voulait l'épouser.

## Le mariage

Ils signèrent leur acte de mariage en 2011. Cet acte les rendit officiellement mari et femme. Les célébrations du mariage eurent lieu six mois plus tard.

Pendant les six mois qui séparèrent l'acte de la célébration, Malika et sa famille organisèrent le mariage. Son mari était retourné au Québec. La planification de ce mariage fut pour elle un moment de famille, heureux et motivant.

Après son mariage, la nouvelle mariée décida d'arrêter ses études afin de se concentrer sur sa vie de famille. Elle n'était pas obligée d'arrêter d'étudier, mais elle le fit par choix afin de s'occuper de sa famille. En effet, elle tomba rapidement enceinte de sa première fille.

## Les démarches d'immigration

Les démarches pour l'immigration de Malika furent très longues. En effet, quelques mois après la fin des célébrations maritales, elle et son mari entreprirent les démarches afin qu'elle puisse aller le rejoindre au Québec. Le phénomène des « mariages blancs »<sup>1</sup> avait jeté la méfiance dans les milieux consulaires et compliqua son processus d'immigration. Elle dut prouver aux autorités que son mariage était légitime. Le couple dut envoyer des copies de conversations *Skype* et passer une foule d'épreuves afin d'obtenir le feu vert pour son immigration. Il aura fallu plus de 24 mois pour réaliser toutes les procédures afin qu'elle puisse aller rejoindre son mari. Son mari venait la visiter deux fois par an, pour un ou deux mois afin qu'ils puissent se voir et passer du temps en famille.

## Son arrivée au Québec

C'est au printemps 2015 pour qu'elle mit les pieds pour la première fois au Québec. Enceinte de sept mois et accompagnée de son aînée âgée d'à peine un an, Malika trouva le voyage épuisant. En arrivant ici, elle se trouvait dans une situation plus avantageuse que beaucoup d'immigrants. Son mari avait déjà un appartement qui permit d'héberger la famille dès leur arrivée. De plus, elle n'arriva pas seule au Québec. En plus de sa fille, elle était accompagnée de son oncle et de sa tante. Cette arrivée au Québec tourna en grosse réunion familiale qui dura près d'une semaine.

En raison de ces facteurs, son adaptation fut plus douce que pour beaucoup d'autres personnes, comme son mari par exemple. Elle n'a pas trop

1. Mariage contracté occasionnellement avec pour unique objectif de faciliter l'immigration d'un.e partenaire fictif/fictive.

ressentit le manque de son pays et de sa famille étant donné que quelques membres de sa famille arrivèrent avec elle.

### Vie au Québec

Contrairement à certains immigrants qui détestent l'hiver, Malika adore la neige.

À un certain moment, elle voulut essayer de travailler afin de bien s'intégrer dans la société. En effet, « pour intégrer [la société], il faut contacter les gens ». Elle parlait le français en arrivant ici, mais celui-ci était loin d'être parfait. Avoir un travail lui permit d'apprendre les particularités québécoises de la langue et de mieux comprendre la nouvelle société dans laquelle elle se trouvait. Elle comprend maintenant très bien le français, elle a seulement parfois quelques difficultés à s'exprimer ou à comprendre l'accent et les expressions québécoises. À ce jour, Malika ne travaille plus, car elle a décidé de prendre du temps avec les enfants.

### La famille, une valeur importante

Dans sa vie, la famille s'est toujours avérée très importante et glorifiée. Chaque célébration, événement ou rencontre était transformé en grande réunion familiale où tout le monde était invité à participer. L'organisation de son mariage est une preuve de l'importance de la famille et de sa participation. Cette valeur, si chère à ses yeux, s'observe très peu au Québec, selon elle. La valeur de la famille est beaucoup plus présente au Maroc. Toutefois, elle décida d'intégrer cette valeur propre à sa culture marocaine à son mode de vie familial ici à Québec.

### Les enfants et l'identité

Ses enfants sont marocains et québécois. Elle explique que, chaque jour, ses enfants lui apprennent le québécois. Elle ne pourrait pas être plus heureuse de voir ses enfants intégrer le mode de vie et de comprendre la culture québécoise. Elle souhaitait voir ses enfants s'intégrer aux autres à la garderie, ce qui arriva. Malika se sentait chanceuse de les voir se sentir si bien parmi les autres enfants.

À la maison, elle parle arabe à ses enfants, mais ceux-ci lui répondent autant en français qu'en arabe, preuve de leur adaptation à leur nouveau pays. Elle est heureuse de voir ses enfants intégrer la culture québécoise, mais elle a aussi quelques craintes.

En effet, elle ne peut pas s'empêcher d'avoir peur que ses enfants se retrouvent sans identité et qu'ils sentent qu'ils n'ont pas leur place, ni ici ni au Maroc. Les enfants n'ont pas de souvenirs du Maroc, ils se sentent québécois.

Toutefois, les autres enfants québécois les perçoivent différemment en raison de leur apparence physique, ce qui est susceptible de créer un malaise chez les enfants. Aussi, lorsque ses filles retournent au Maroc, leur arabe n'est pas parfait comme celui des autres Marocains. Les enfants courent donc le risque de se sentir étrangères au Québec comme au Maroc.



Essaouira, Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/maroc-bateaux-port-maroc-essaouira-2137876>. Crédit : LWrobel

## Sophie X.

ROXANNE TREMBLAY

### Arrivée au Canada

Sophie a immigré à Québec il y a de cela 34 ans. « Ma mère était déjà ici », explique-t-elle. La mère de Sophie avait été parrainée par une famille de Québécois ayant vécu au Maroc pendant quelques temps et pour laquelle elle avait travaillé comme gouvernante, s'occupant des enfants et de tout ce qui avait trait au bon fonctionnement de la maison. Sophie raconte que lorsque cette famille revint au Canada, les enfants, très attachés à leur gouvernante, se révoltèrent contre leurs parents et refusèrent de retourner dans leur pays natal à moins que la mère de Sophie les accompagne. Elle fut donc parrainée par la famille, ce qui lui permit de s'installer à Québec. « Je l'ai rejointe un an plus tard avec mon grand frère », explique Sophie. Son frère et elle s'envolèrent du Maroc et firent une escale à New York avant de repartir pour Montréal. Sophie se souvient avec amusement de son escale à l'aéroport JFK : « Mon frère m'avait perdue, il ne savait plus où j'étais... On peut dire que la dame qui devait nous escorter nous a ensuite surveillés de près après qu'ils m'aient retrouvée! ».

Cependant, Sophie était malheureuse lors de son arrivée au Canada. Elle avait vécu plusieurs années en France avec son père avant de revenir au Maroc.

Je commençais à m'habituer au Maroc, donc quitter mes amis pour repartir et m'installer ici où je n'avais personne... C'était très difficile.

Sophie raconte le choc culturel qu'elle vécut alors, non seulement sur le plan de la langue, puisqu'elle s'était habituée au français de France, mais aussi sur le plan de la nourriture. Comme sa « relation avec le brocoli », lâche-t-elle en riant.

Au Maroc, ça n'existe pas, le brocoli. Les poivrons étaient toujours grillés, jamais on ne les mangeait crus. Même le céleri a un goût différent de celui du Québec; j'étais habituée à son goût plus prononcé.

Sophie fut particulièrement marquée par son arrivée dans la ville de Québec. Elle remarqua tout de suite que les rues étaient désertes : « C'était comme dans les films de cowboy, juste avant une bataille. Il n'y a personne... Seulement une botte de foin qui flotte au vent. ».

Elle ne put s'empêcher de comparer la haute-ville de Québec avec son pays natal et avec la France. En effet, le grand manque d'achalandage dans les rues la déstabilisa et la fit se sentir bien seule. Heureusement, l'été arrivait à grands pas et la période du Festival d'été de Québec permit à Sophie de sortir de chez elle et de découvrir la ville de manière plus positive cette fois. Entre temps, elle s'était fait quelques amis, notamment des voisins qu'elle côtoyait et qui comprenaient sa situation, eux qui étaient également immigrants.

Même si l'été prit une tournure plus agréable, la rentrée scolaire affecta beaucoup Sophie. Elle raconte qu'à l'époque, on pouvait compter sur les doigts d'une main le nombre d'élèves immigrants dans son école. Elle fut donc victime de la peur et de l'ignorance de ses camarades. Sophie ne cache pas avoir vécu de la discrimination : les différentes injustices qu'elle subissait eurent même un impact sur ses résultats académiques. C'est pourquoi elle décida de changer d'école. Sa vie prit alors un tournant différent : Sophie choisit de s'impliquer au sein de la vie étudiante. En plus de jouer au soccer, son implication lui permit de rencontrer des gens et de s'occuper, en plus de contribuer à la communauté étudiante. Un ami québécois marqua particulièrement Sophie. Leur relation était précieuse : étonnée par cette amitié authentique, par rapport aux rejets qu'elle avait subis dans le passé, Sophie lui demanda un jour pourquoi il était ami avec elle. Il lui répondit que son origine ne représentait pas un obstacle pour lui, car il l'appréciait pour ce qu'elle était.

### L'âge adulte

Après l'école secondaire, Sophie décida de laisser les études de côté pour travailler. En effet, ayant atteint l'âge de 16 ans, elle n'avait plus l'obligation d'aller à l'école et pouvait donc faire ce qu'elle désirait. C'est pourquoi elle déménagea à Montréal pour un an, avant de faire le grand saut vers

Toronto l'année suivante, afin d'apprendre l'anglais. À la suite de ces séjours, Sophie constata le manque d'ouverture des habitants de la ville de Québec en comparaison avec Montréal, par exemple. Elle avait l'impression qu'il était plus difficile de s'y intégrer. Plusieurs facteurs pouvaient en être la cause selon elle, notamment la population, mais aussi l'immigration. En effet, la métropole accueille aujourd'hui encore bien plus de nouveaux arrivants que Québec.

À Montréal, les gens ne s'en font pas avec tes origines, la couleur de ta peau ou la langue que tu parles.

Ce qui la fit revenir à Québec, c'est sa mère qui y demeurerait toujours.

À son retour, elle épousa un homme d'origine marocaine. Ce fut un mariage court à la suite duquel elle occupa plusieurs emplois. Son préféré fut un poste d'aide aux touristes et immigrants. En effet, celle qui adorait s'impliquer dans sa communauté avait trouvé un emploi qui lui plaisait vraiment et qui la passionnait. Aujourd'hui fonctionnaire fédérale, elle s'assure de mettre de l'avant ses valeurs à travers son activité professionnelle, d'abord en s'impliquant dans le syndicat, mais aussi avec la mise en place d'un comité qui permet aux employés de son département d'être en contact avec d'autres cultures. D'ailleurs, elle défend non seulement l'égalité entre les cultures, mais aussi l'égalité homme-femme. Selon Sophie, la discrimination, le racisme et les préjugés sont, la plupart du temps, des conséquences du manque d'éducation et de la peur qui en découle.

### Une femme forte

En tant qu'immigrante, elle trouve important d'affronter directement les discriminations, de ne pas se laisser faire. Sophie dit qu'elle aurait pu décider de ne pas de s'impliquer dans son milieu scolaire ou dans son milieu de travail, par facilité. « Mais les portes, je les ouvre », affirme-t-elle. Lorsqu'on lui demande ce qu'elle pense des gens qui sont plus fermés d'esprit par rapport à ses origines et à sa culture, Sophie s'oblige à ne pas leur donner raison. C'est ce qui la motive à travailler d'arrache-pied.

Elle croit fermement que c'est en allant vers les autres qu'on brise les idées préconçues. Ce n'est pas en alimentant une relation de haine et de crainte que les choses avanceront. Elle pense que cela fait partie de son devoir de citoyenne de contribuer à ouvrir les yeux des gens sur différents sujets. En fait, il s'agit selon elle du devoir de tout citoyen face aux injustices. Elle trouve que la société dans laquelle on vit est à blâmer lorsqu'il est question de racisme. « On a tendance à se déresponsabiliser de tout », affirme-t-elle. Elle mentionne que si un sans-abri titube et tombe dans la rue, la plupart des gens ne lui viendront pas en aide, simplement parce que c'est un itinérant. Cependant, pour Sophie, cet homme qui tombe est avant tout

un être humain qui a besoin d'aide. « On se met la tête dans le sable, on se mêle trop de nos affaires! », souligne-t-elle en faisant référence aux tendances individualistes de la société occidentale.

Les préjugés s'arrêtent là où l'éducation survient. Selon Sophie, il serait important de se questionner, en tant que société, sur l'éducation donnée tant aux Canadiens d'origine qu'aux immigrants. « Dans certains pays, explique-t-elle, le paiement d'une facture peut être remis à plus tard sans qu'il n'y ait de problème. » Par contre, au Canada, les délais de paiement sont très stricts. Sophie considère que ce genre de détails, qui pourraient sembler évidents pour des citoyens canadiens, ne le sont pas nécessairement pour les nouveaux arrivants. « À certains endroits, il est permis de frapper ses enfants, en guise de punition. Ici, c'est interdit, mais il ne suffit pas de dire que c'est interdit, les gens qui arrivent ici devraient se faire expliquer pourquoi certaines lois sont en vigueur », afin d'éviter de futurs problèmes qui nourrissent parfois les préjugés. Présenter les règles, sans explication, ne suffit pas à bâtir une société qui fonctionne.

Sophie considère qu'elle n'a pas eu un parcours facile. Cependant, il lui a permis de devenir la femme forte qu'elle est aujourd'hui et de travailler pour la communauté, afin de faire évoluer la société vers le bien-commun.



Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/maroc-ville-bleue-marocain-1713028>. Crédit : kollynlund



## Abdelkarim Karim

JEANNE CÔTÉ

Karim est un Berbère né en 1959 à Nador, une ville du nord du Maroc. Il immigra au Québec en 1982, après avoir étudié un an en Belgique. « Je cherchais une université francophone. Il y avait un bureau de l'Université Laval en Belgique, donc je me suis inscrit. J'ai rempli le dossier et j'ai été accepté ». Il partit donc seul étudier à l'Université Laval où il logeait dans les résidences étudiantes.

### Le choc de l'arrivée

Avant son arrivée, Karim n'avait pas une grande connaissance du Québec. L'information étant beaucoup plus difficile d'accès à l'époque, tout ce qu'il savait de la province était que la langue parlée était le français. Il fut donc surpris par quelques aspects de la culture auxquels il ne s'était pas préparé. Évidemment, l'accent québécois fut un léger obstacle au début. Un exemple cocasse dont il se souvient est sa difficulté à comprendre lorsque les gens de son entourage et même ses professeurs à l'Université utilisaient l'expression « ou bedon » ou encore « y fait frette dehors ». Pour s'intégrer rapidement et pour s'habituer à l'accent, il a parlé avec le plus de Québécois possible. « Dans les résidences, j'allais voir les personnes qui étaient responsables des casiers postaux et j'allais tout le temps jaser avec eux pour

vraiment apprendre ». En sortant de l'Université, comme il travaillait avec des jeunes du secondaire, il apprit aussi beaucoup de termes et d'expressions. Après quelques années, la langue québécoise n'eut plus de secrets pour lui.

Un aspect du Québec qu'il aime particulièrement est le climat si différent de celui du Maroc et même de la Belgique. « J'ai vécu l'hiver en Belgique, c'était humide et c'était un froid qui rentrait dans les os. Ici, j'ai trouvé ça super ». Il se souvient très bien de sa première neige au Québec : « La veille, tout était vert. Il a neigé durant la nuit. Je me suis réveillé le matin et tout était blanc. Je capotais. Je suis allé prendre des photos pour envoyer à ma famille. J'ai trouvé ça extraordinaire ».

### Des valeurs différentes

Du côté des valeurs, il trouve qu'il y a une grosse différence entre la mentalité des gens qui vivent dans les grands centres comparativement à ceux qui habitent en région plus éloignée. En effet, il trouve que les habitants des régions du Québec ressemblent davantage aux Marocains dans leur manière de vivre en communauté, d'éduquer leurs enfants et dans les rôles sociaux. « Je trouve que dans les campagnes, les familles sont plus attachées, ça me faisait penser au Maroc. Dans les villes, on dirait que c'est l'individualisme qui règne ». Un véritable choc qu'il dit avoir vécu fut l'acceptation et l'accueil des Québécois.

Les Québécois voulaient apprendre à me connaître, ils voulaient être amis avec moi. J'ai trouvé ça super. Jamais je n'ai senti de racisme ici.

### La discrimination

Karim avoue ne jamais avoir subi de discrimination dans les 35 dernières années. Il dit avoir uniquement vécu des situations d'exclusion lorsqu'il était en Europe.

La discrimination et le racisme, je les ai remarqués davantage en Belgique. J'ai vécu de la discrimination lorsque j'y étais étudiant, particulièrement par certains professeurs. J'étais considéré, avec mes compatriotes, comme une deuxième classe. Ça m'a frappé et c'est ce qui m'a poussé à partir.

Il a tout de même souligné que l'attitude générale des gens envers les Arabes et les musulmans a changé depuis l'attentat du 11 septembre 2001 à New York. Il avoue ne pas avoir senti de répercussion directe sur la vision que les gens avaient de lui en particulier, mais davantage sur les communautés arabe et musulmane en général.

Les gens généralisent aussi avec les médias, on associe les termes « arabe » et « musulman » avec « terroriste ». Pourtant, les gens qui sont allés au Maroc le

savent, les Marocains sont contre le terrorisme à 200 % parce que ça leur fait mal à eux aussi.

### Faire découvrir le Maroc aux Québécois

En 1999, alors qu'il avait un poste en enseignement, Karim eut l'idée d'organiser un voyage d'étudiants au Maroc avec des élèves de cinquième secondaire et des membres du personnel de son école. Il avait comme mission de partager sa culture avec des Québécois et de leur montrer le vrai visage du Maroc. À l'époque, il ne se doutait pas que ce voyage deviendrait une tradition et que plusieurs professeurs et membres du personnel de l'école voudraient eux aussi découvrir cette région avec un Marocain d'origine comme accompagnateur.

Depuis 1999, il organise donc un voyage de dix jours au Maroc tous les deux ans pour permettre à des Québécois de découvrir cette partie du monde et de changer leur vision souvent biaisée de ses habitants. Il admet qu'il pourrait se contenter de tout organiser sans nécessairement y aller avec les gens inscrits, mais il tient à les accompagner dans leur expérience.

J'y vais surtout pour les sécuriser. S'il y a quoi que ce soit, je peux aider puisque je parle arabe. C'est pour ça qu'ils viennent aussi, parce que je suis là. C'est une sécurité supplémentaire.

### Les plans qui changent

En immigrant au Québec en 1982, l'intention de départ de Karim était de faire son baccalauréat en mathématiques et de retourner au Maroc après sa graduation. Évidemment, il rencontra des imprévus durant son séjour au Québec. Premièrement, il décida de continuer son cheminement scolaire au baccalauréat en enseignement secondaire après avoir complété 60 crédits au baccalauréat en mathématiques, ce qui rallongea sa période d'études. Deuxièmement, non seulement tomba-t-il en amour avec le Québec, mais il s'éprit aussi d'une Québécoise qui étudiait à l'Université Laval. C'est alors qu'il prit la décision de rester au Québec et de s'y établir de manière permanente. La jeune femme dont il tomba amoureux durant ses études est aujourd'hui sa femme et la mère de ses deux enfants. Durant ses 35 ans années au Québec, jamais il ne regretta sa décision d'être resté pour fonder sa famille et entamer sa carrière.

### Un conseil pour les nouveaux immigrants

S'il pouvait parler aux nouveaux arrivants qui cherchent à bien s'intégrer au Québec, il leur expliquerait l'importance de vivre et laisser vivre.

Quand les immigrants arrivent, ils ne doivent pas imposer leur culture aux autres. Il faut respecter la majorité. C'est en imposant notre culture aux autres qu'on attise la haine. S'ils respectent la majorité, la majorité aussi va les respecter.

Cette manière de penser est probablement l'une des raisons pour lesquelles il n'a jamais vécu de discrimination au Québec et pourquoi il s'est si facilement intégré dans la société. Il ajouta que le secret de l'intégration est la tolérance.

Ce n'est pas qu'aux Québécois de nous tolérer, nous aussi on doit les tolérer. Il faut accepter le Québec comme il est si on veut être aimé, respecté et bien reçu.

### Le Québec comme nouvelle identité

Karim dit retourner au Maroc presque chaque été pour visiter sa famille et ses amis, mais n'y retournerait pas pour y vivre de manière permanente. « Ma famille, je l'ai fondée ici. Ma vie est ici. Je suis content quand je vais au Maroc, mais j'ai vite hâte de retourner dans mes affaires ». Bien qu'il ait encore des amis dans son pays natal, il trouve que ces amitiés ont changé avec le temps. « Je ne sais pas si c'est eux qui ont changé ou si c'est moi, mais la mentalité est différente. En fait, je pense que c'est moi qui ai changé, parce que je me suis intégré ici. J'ai la mentalité d'un Québécois et il y a des choses au Maroc qui ne me rejoignent plus ». Après avoir vécu la majorité de sa vie ici, Karim dit être plus attaché au Québec qu'au Maroc, sans toutefois renier ses origines.

Je suis immigrant, mais je ne me considère pas comme un immigrant. Je me considère davantage comme un Québécois, puisque j'ai passé ma vie ici.



Abdelkarim Karim





## Zakia Zoukri

MARYLIE LABERGE SÉVIGNY

Zakia Zoukri, originaire du Maroc, a immigré au Canada en 2006. Depuis maintenant 11 ans, elle habite dans la province de Québec avec son mari et ses deux garçons. Même si le Maroc est son pays d'origine et qu'elle y retourne chaque année, le Canada est maintenant son pays.

### Quitter une belle vie pour une vie meilleure

Si Zakia et son mari ont pris la décision d'immigrer au Canada, ce n'est pas parce qu'ils menaient une vie difficile au Maroc, au contraire. Zakia détenait un diplôme universitaire en géologie et était propriétaire d'une populaire école de couture. Son mari, quant à lui, était enseignant à l'université. Entourés de leurs amis et familles, ils filaient le parfait bonheur. C'est par amour et souci pour l'avenir leurs deux garçons que Zakia et son mari choisirent d'immigrer au Canada, laissant derrière eux l'ensemble de leurs amis et leurs familles. Par ce choix, ils espèrent épargner à leurs enfants les problèmes auxquels le pays fait face actuellement, dont le chômage.

Là-bas, c'est un grave problème, le chômage. Surtout pour les gens instruits qui risquent fortement de ne jamais travailler. C'est simple, les gens plus instruits ont une plus grande tendance à remettre les choses en doute et à poser

des questions. Ça, c'est tannant pour les dirigeants, qui vont marginaliser les gens avec des diplômes universitaires pour ne pas les avoir dans les pattes.

Pendant la première année, puisque son mari avait déjà un bon emploi avec un bon salaire au Maroc, Zakia a dû immigrer seule avec ses deux fils. Lorsqu'elle a décidé de venir s'établir au Canada en tant qu'immigrante, elle savait dans quel processus laborieux elle se lançait.

### Pourquoi le Canada?

Elle a expliqué les raisons du choix du Canada et plus particulièrement de la province de Québec. La langue y a été pour beaucoup, car le Québec est francophone et qu'elle parlait le français. Elle savait que son intégration serait ainsi facilitée. Aussi, au Québec, il y a une grande communauté maghrébine, ce qui a beaucoup facilité son arrivée. Par contre, ce n'est pas quelque chose de simple que d'immigrer au Canada. Contrairement à ce que certains peuvent croire, il y a plusieurs critères à respecter, conditions à satisfaire et documents à fournir. Entre autres, il faut être détenteur d'un diplôme universitaire, avoir un travail et prouver qu'on a des ressources financières suffisantes. Il faut également parler le français ou l'anglais, dépendamment de la région où on veut s'établir. Avoir une famille ou des enfants résidant déjà au Canada peut augmenter les chances d'être admis.

### Le début d'une nouvelle vie

C'est avec un ton très positif, des yeux brillants et une touche d'humour qu'elle raconte ses premiers mois au Canada. Zakia, qui s'établit d'abord à Montréal, eut beaucoup de chance dès son arrivée. Elle avait un immense désir de travailler et, dès la première semaine, elle alla porter son curriculum vitae chez Emploi Québec. Après seulement une semaine d'attente, une dame lui proposa un emploi au sein de son entreprise familiale. Il s'agissait d'une entreprise de couture au sein de laquelle elle travaillait avec sa fille. Zakia travailla pour cette petite entreprise pendant les cinq années où elle vécut à Montréal. Ce n'était pas un travail en lien avec son domaine d'études, puisque Zakia avait fait des études en géologie, mais dont le diplôme n'avait pas été reconnu ici. Par contre, comme elle est très talentueuse et travaillait déjà comme couturière au Maroc, elle a simplement poursuivi sa carrière de couturière au Canada.

La dame qui employait Zakia est rapidement devenue une très bonne amie et aida Zakia pendant la première année où elle était seule avec ses enfants, avant que son mari puisse venir les rejoindre. Cette dame l'aida à remplir des formulaires, à traduire des documents importants ainsi qu'à faire le lien entre Zakia et les professeurs de ses fils. Zakia trouva son arrivée au Québec relativement facile et s'acclimata très rapidement au Canada. Bien



que ses fils furent parfois turbulents à l'école et s'attirèrent à l'occasion les foudres des professeurs, elle ajoute en riant que « c'était quand même difficile pour les professeurs d'être en colère contre eux, ils étaient premiers de leurs classes. Tannants, mais premiers de leurs classe quand même! ».

Finalement, son mari obtint un emploi comme enseignant à l'Université de Montréal et vint les rejoindre. Puis en 2011, il décrocha un emploi dans un laboratoire de recherche à la faculté de médecine de l'Université Laval et ils déménagèrent à Québec. Zakia travaille à son compte depuis 2011. En effet, dès son arrivée à Québec, elle loua un local dans lequel est situé son atelier de couture. Elle considère son travail comme une passion, comme un plaisir.

### Différences culturelles

Zakia a timidement avoué qu'il y a une chose à laquelle elle ne s'habitue pas et ne s'habitue probablement jamais : la vie familiale québécoise. En effet, elle s'ennuie de la place importante que prend la vie familiale au Maroc. Là-bas, la vie familiale est fondamentale, occupe une place centrale.

Ce que je trouve plus difficile, c'est lorsque je passe devant de grandes maisons dans lesquelles vivent seulement un couple ou même une seule personne. Lorsque je passe devant des foyers de personnes âgées aussi, c'est inconcevable pour moi d'imaginer que des gens abandonnent leurs parents!

Même si les choses ont grandement changé, le vendredi demeure une journée sacrée pour elle. Au Maroc, le vendredi, les gens ne travaillent pas, ils sont en congé et prennent ce temps pour la famille. Au Canada, ce n'est pas comme ça, mais Zakia prend toujours congé le vendredi, c'est d'ailleurs la seule journée de congé qu'elle s'accorde. Elle prend le temps d'appeler sa famille, de faire un repas familial et consacre du temps pour ses amis qui ont besoin d'aide. C'est aussi une journée spirituelle pour elle. Elle est également très près de la communauté musulmane établie à Québec qui lui sert un peu de deuxième famille.

Elle trouve par ailleurs que les valeurs québécoises et marocaines sont semblables à plusieurs égards. Par exemple, le partage est une valeur très présente au Canada. De manière générale, les Canadiens sont très ouverts et peu méfiants envers les autres citoyens. Paradoxalement, même si les gens sont moins près de leur famille, ils sont très près des inconnus. « Ici les gens saluent les inconnus. Au dépanneur, par exemple, on peut parler avec les autres, même si on ne les connaît pas. On ne se contente pas de saluer les inconnus, on leur parle ». Elle attribue cette ouverture à l'efficacité de la sécurité qui règne au Canada.

L'intervention des policiers ou de la sécurité en général est remarquable ici. Probablement que les gens se sentent en sécurité, donc ils se méfient moins

des autres. Ils n'ont pas peur d'autrui et ils s'ouvrent spontanément à eux. C'est beau à voir.

### Peu de racisme, mais esprit fermé

Depuis son arrivée au Canada, même si son intégration fut facile, Zakia a eu à faire face à quelques événements blessants. Le manque de connaissances et la peur de l'inconnu créent des doutes, sèment la crainte et favorisent certains comportements méchants face à la différence.

Certains me demandent parfois si je porte le voile à la maison et si je suis obligée par mon mari de le porter. Non seulement je porte le voile uniquement pour sortir et en présence d'étrangers, mais mon mari aimerait mieux que je ne le porte pas.

Lorsque des gens sont méchants envers elle, elle ne se laisse pas marcher sur les pieds. Zakia n'a pas de barrière avec les gens et si quelqu'un l'insulte, elle répond de façon intelligente, en utilisant l'humour. Selon elle, c'est la meilleure façon pour désamorcer les mauvaises intentions des gens.

Je suis toujours très gentille et respectueuse, mais il ne faut pas tolérer les gestes mal intentionnés si on veut que ça cesse, alors il importe de répondre. La communication est importante, il faut parler aux gens qui font des commentaires méchants pour les aider à comprendre d'où ça provient et pourquoi c'est faux.

Zakia fustige le racisme.

Je crois simplement qu'il existe des gens fermés d'esprit. C'est quelque chose d'universel, les gens fermés d'esprit chialent sur tout, ils vont trouver différentes raisons pour chialer. Si ce n'est pas sur mon voile, ce sera sur ma couleur de cheveux.

Zakia ne comprend pas que la différence culturelle puisse être un argument pour poser des gestes méchants. Sur les réseaux sociaux, par exemple, des gens portent des chandails avec des slogans haineux.

Moi, je veux dénoncer ces gestes, je veux combattre la haine par l'amour.

D'ailleurs, elle fait de l'impression sur des t-shirts, pour essayer de créer une vague de sensibilisation.

### Un conseil aux immigrants

Au regard de son optimisme remarquable et de sa détermination hors du commun, j'ai demandé à Zakia quel conseil elle aimerait donner aux immigrants pour les aider à avoir une intégration aussi réussie que la sienne.

Il faut être ouvert et patient. Il faut rester le plus positif possible. Parfois,

les gens trouvent qu'il fait trop froid ou trop chaud, par exemple, mais moi je ne sens pas cette variation, parce que je m'arrange pour trouver le positif, je me concentre dessus. Aussi, ma famille biologique est loin, mais je me dis que dans la vie, on crée sa famille. Je n'ai pas toute ma famille ici avec moi, mais j'ai des amis québécois, j'ai bâti une famille ici. Vous voyez, je suis positive et je ne souffre jamais. Chaque saison à son charme, chaque problème a sa solution et chaque moment est merveilleux.



Zakia désire répondre à la haine par l'amour. Pour ce faire, elle confectionne des chandails sur lesquels on peut retrouver des phrases qui visent la sensibilisation. (Crédit photo : Zakia Zoukri)



## Marocaine du Canada

ANDRÉANNE FLEURANT

Où il y a l'amour, il y a la paix.

Marocaine du Canada, 22 ans, est née à Rabat, la capitale du Maroc. Elle vit depuis cinq ans à Québec et elle complète actuellement son baccalauréat en actuariat à l'Université Laval.

### Son arrivée au Québec

Marocaine du Canada décida de quitter son pays à 17 ans après avoir terminé ses études secondaires. Comme sa sœur et des cousins résidaient déjà à Québec, le choix de sa ville d'adoption fut évident. De plus, elle voulait étudier en actuariat et le cheminement était plus simple au Québec. En effet, si elle devait continuer au Maroc, il lui aurait fallu faire une licence en mathématiques et, ensuite, une maîtrise en actuariat. En Europe, les exigences auraient été les mêmes qu'au Maroc alors qu'ici, elle avait la possibilité de faire immédiatement un baccalauréat en actuariat.

Elle arriva en été, son cousin de Québec l'accueillit. Elle habita chez lui pendant quelques jours avant de prendre sa chambre en résidence. Comme elle avait sa sœur et ses cousins déjà établis ici, son arrivée fut plus facile. Son intégration à l'Université se passa bien puisqu'elle habitait aux résidences

et qu'elle y rencontra beaucoup de gens. Par contre, ses premières journées furent plus difficiles à cause de la langue. Elle ne comprenait pas toujours ce que les professeurs disaient.

À son arrivée, elle trouva le climat convenable, mais par la suite, elle ne s'attendait pas à des températures aussi froides.

J'étais déjà venue ici en vacances en novembre et je trouvais qu'il faisait vraiment froid. Quand l'hiver est arrivé, c'était quelque chose de rude. C'était vraiment froid, pas comme au Maroc.

En outre, elle n'a pas été victime d'actes de racisme ni de discrimination : « Il y a certaines choses qui sont arrivées, mais je ne dirais pas que c'était du racisme ou de la discrimination. ». Certaines personnes pensaient qu'elle était québécoise, car au début, elle avait un accent très français. De plus, lorsqu'elle ne parlait pas, ils ne savaient pas d'où elle venait, donc elle se le faisait souvent demander.

### Ses premières impressions des Québécois

Marocaine du Canada aime le côté chaleureux des Québécois. Lorsqu'elle commença à travailler ici, elle sentit le côté généreux et chaleureux des gens. Cependant, elle ne sentit pas la même chose à l'Université, car elle trouvait les autres étudiants renfermés sur eux-mêmes : « Je suis ouverte aux autres cultures, mais lorsque je suis arrivée ici, j'ai trouvé qu'ils étaient vraiment renfermés. Ils fonctionnaient entre eux, en petit groupe. ». Par contre, en voyageant à Montréal, elle perçut la différence avec Québec. Elle trouve encore qu'à Montréal, les gens sont beaucoup plus ouverts d'esprit pour accepter la différence.

### Sa vie aujourd'hui

Marocaine du Canada se sent bien intégrée actuellement. Elle occupait un emploi chez Desjardins Sécurité Financière jusqu'à tout récemment. Elle a des amis québécois, mais garde toujours un lien avec son pays d'origine.

La grande majorité de ma famille est encore au Maroc et des amis aussi, donc je n'ai jamais coupé le lien. J'ai aussi des amis ici qui viennent du Maroc et on se rencontre, donc j'ai toujours le lien. Je ne dirai jamais que j'ai coupé ma relation avec ma culture.

### Regards croisés des Québécois

Au fil des années, elle rencontra beaucoup de personnes qui lui demandèrent d'où elle venait et qui commençaient à lui parler du Maroc. Elle était surprise d'apprendre que beaucoup des gens qui l'approchaient

avaient déjà visité le Maroc et qu'ils aimaient la culture. Marocaine du Canada trouvait cela génial, elle aimait en parler avec eux. À l'inverse, elle rencontra également des gens qui ne savaient pas où le Maroc se situait, mais c'était une faible majorité.

Les Québécois n'ont pas tous la même perception des immigrants arabes et elle est en est bien consciente. Selon elle, les gens se fient trop à ce qu'ils voient, écoutent ou lisent dans les médias.

Il faut lire pour s'informer et non croire tout ce qu'on peut voir et entendre dans les médias. Il ne faut pas avoir de fausses idées et des stéréotypes dès le début parce qu'on ne va jamais avancer comme ça. Les attentats qu'on peut voir, ce sont des choses faites par des extrémistes et nous, la majorité des musulmans, nous sommes contre ça.

### Le voile, une question de choix

Au travail, Marocaine du Canada ne porte pas le voile. Pour elle, chaque personne a le choix de mettre le voile ou de ne pas le mettre. D'ailleurs, sa mère et sa grand-mère ne le portent pas, mais sa tante le porte. « C'est faux de dire qu'au Maroc tout le monde porte un voile. C'est un stéréotype », dit-elle. De plus, si une personne décide de le porter, elle doit le porter partout.

Si elle porte le voile au Maroc, elle doit le porter au Canada, par exemple.

Par ailleurs, selon elle, la religion n'oblige pas les femmes à porter le voile, mais elle leur donne le choix.

Il n'y a rien qui dit que celle qui ne porte pas le voile n'est pas musulmane. Par contre, il y a peut-être des gens, s'appuyant sur le Coran, qui vous diront que tout le monde doit porter le voile. Il y a des extrémistes et des personnes qui sont plus ouvertes. La religion n'est pas stricte. Elle donne le choix aux gens. Le port du voile est personnel à chacun et ça va avec la personnalité de la personne.

En outre, le stéréotype du père ou du conjoint qui oblige ses filles ou sa femme à porter le voile est faux au Maroc, mais il peut être vrai ailleurs. La mentalité des pays situés au nord de l'Afrique (Maroc, Tunisie et Algérie) semble plus ouverte qu'en Arabie Saoudite, par exemple, où le père peut obliger sa fille et sa femme à porter un voile.

### Sa recommandation pour les futurs immigrants

En tant qu'étudiante, Marocaine du Canada conseille aux futurs étudiants d'habiter en résidence avant d'habiter en appartement, car il est plus facile de s'intégrer ainsi. Cela lui a permis de rencontrer beaucoup de monde et de s'intégrer beaucoup plus rapidement.

Il faut parler aux gens. Je dirais que l'intégration commence par soi-même. Il faut que tu décides de ne pas rester seul, de parler aux gens, de faire des activités et de vivre des expériences pour rencontrer des gens.

### Déboulonne les mythes

Marocaine du Canada a tenu à lever les équivoques sur certaines questions qui alimentent encore les préjugés des Québécois.

Par exemple, le niqab et la burka sont des habits musulmans, mais ils sont rarement portés au Maroc et le Coran ne l'oblige pas. Le port de ces habits est un choix personnel. Aussi, au contraire, les femmes qui visitent le Maroc doivent s'adapter à certaines choses, mais elles n'ont pas à porter le voile.

Le Maroc n'est pas seulement le désert du Sahara et les Marocains ne font pas que se promener à dos de chameau. Ils vivent en ville, ils ont des écoles, etc.

Ce n'est pas vrai que l'homme peut se marier avec sept femmes. Le Coran dit qu'ils peuvent se marier avec quatre femmes, mais que la première femme doit accepter. D'ailleurs, personne dans sa famille n'est marié à plus d'une femme. En Tunisie, il y a même une loi qui interdit la polygamie.

En résumé, les gens devraient s'informer sur les autres cultures et arrêter d'avoir des préjugés envers les Arabes.



Photo du Maroc



## Sophia X.

KIM TRÉPANIÉ

Sophia grandit dans la ville de Fès, au Maroc. Une grande ville au climat agréable et serein qu'elle compare au Vieux-Québec, entre autres à cause de l'architecture des bâtiments et de son charme. Elle décrit sa ville comme étant paisible et agréable à vivre, sans guerre ni corruption. Une ville où les touristes sont bien accueillis et bien traités.

### L'arrivée au Québec

Sophia raconte son arrivée au Canada comme étant une très belle expérience, mais qui fût très longue dû aux déplacements longs et parfois compliqués. « Mon mari m'attendait à avec des fleurs, j'ai été très bien accueillie et très contente d'être arrivée. Ce fut un stress de venir m'installer ici, mais un bon stress. »

La raison pour laquelle Sophia décida de venir à Québec fut le regroupement familial. En effet, son mari vivait déjà au Canada depuis quelques années et occupait un emploi dans le domaine de l'informatique. Elle eut beaucoup de plaisir à découvrir la ville de Québec avec l'aide de son mari.

À mon arrivée, mon mari m'a fait découvrir la ville. Nous avons eu beaucoup de plaisir, c'était la fête!

### Son adaptation et sa vie au Québec

Il était inévitable de parler de l'accent québécois lors de l'entrevue, un accent qui définit la culture québécoise.

J'adore l'accent québécois, je trouve ça très beau. Même si au début j'avais de la difficulté à comprendre, j'ai appris à bien l'interpréter.

Je suis allée chercher ma carte d'assurance maladie avec mon mari et je n'arrivais pas à comprendre ce que la dame au comptoir me disait. Mon mari, habitué à l'accent québécois, riait de moi sans méchanceté, il était amusé. Ce fut très drôle comme expérience. Je peux dire que c'était la première expérience avec l'accent québécois où j'ai eu de la difficulté à comprendre, mais avec le temps je m'y suis habituée. Il y a cependant des termes et expressions que je n'arrive pas à comprendre. Je demande leur signification et j'apprends.

Sophia trouva rapidement du travail chez Target. Elle se sentait appartenir à une famille au sein de l'entreprise, mais elle arrêta d'y travailler pour mettre au monde sa petite fille. Sophia pratique encore sa religion ici et n'a aucun problème avec la nourriture. Elle continue à préparer des mets propres à son pays et a trouvé des aliments marocain dans des épiceries spécialisées.

### La famille

À son arrivée, les seules personnes qu'elle connaissait étaient son mari et les deux sœurs de celui-ci. Sophia parle de la culture familiale avec enthousiasme. Elle souligne l'importance de la famille et le fait qu'ils habitent tous ensemble. La cohésion familiale se renforce autour des repas qui se prennent toujours en famille. Dans sa culture, il est important de rester soudé avec ses proches. D'ailleurs, même après son mariage, elle passait encore beaucoup de temps dans sa maison familiale. Aussi, lorsqu'ils doivent voyager ou se rendre à un endroit, ils y vont tous ensemble.

### Ouverture d'esprit

Aujourd'hui, Sophia travaille pour les magasins Le Château. Elle garde un lien très fort avec sa famille et ses proches avec qui elle communique chaque jour. Elle considère avoir un très bon lien avec la culture québécoise, avec les gens et la ville de Québec. Sophia sent qu'elle est bien acceptée ici, qu'il y a une ouverture d'esprit qui est présente et elle se sent chez elle. Elle y croit encore, malgré l'attentat du 29 janvier 2017 perpétré par un Québécois contre les musulmans du Centre culturel islamique de Québec. Sophia garde toutefois en mémoire un acte de discrimination dont elle fut victime.

Je marchais dans la rue et une femme s'est arrêtée pour me crier des bêtises. Elle me cria de retourner dans mon pays et que je n'étais pas la bienvenue ici. Ce fut un moment très douloureux, j'étais en larme.

Pour elle, ce fût difficile, puisqu'elle venait tout juste d'arriver au Canada. Elle croit sincèrement que l'acceptation des immigrants est importante, qu'il incombe aux Québécoises et Québécois de s'ouvrir aux autres cultures et d'être assez matures pour propager l'amour et non la haine. De s'ouvrir aux nouveaux arrivants, de s'intéresser à leur culture, à leur pays et à leur bagage personnel.

À son tour, Sophia m'a posé une question : « À qui la Terre appartient-elle? » J'ai eu le réflexe de dire : « À tout le monde ». Elle rétorqua : « Non. En fait, la Terre n'appartient à personne, nous sommes des visiteurs et nous repartons pour laisser la place à d'autres personnes. »

### Les médias

Sophia s'attriste de la fausse représentation que véhiculent parfois les médias sur le monde arabe et de ses conséquences sur les immigrants. En effet, il est difficile pour les immigrants, particulièrement ceux d'origine arabe, d'être acceptés lorsque les médias projettent une image aussi négative et stéréotypée de leur culture et de leur religion. Elle aimerait faire entendre aux Québécois que c'est seulement une minorité qui entretient des discours haineux, que les immigrants arabes cherchent à faire partie de la culture québécoise et qu'ils ont besoin d'être acceptés, puisque le Québec est désormais leur nouvelle maison. Elle considère que nous formons une communauté, malgré nos différences. En limitant la propagation des stéréotypes, les gens pourraient modifier leur regard sur les immigrants arabes se faire leur propre opinion.



Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/maroc-at-ben-haddou-dsert-ville-2349647>. Crédit : Walkerssk



## Loubna Ghaouti

MAGALIE LAMPRON

Loubna Ghaouti, 41 ans, est originaire du Maroc, un pays situé en Afrique du Nord dans la région du Maghreb. Elle y grandit avec son frère et ses sœurs et y réalisa un baccalauréat avant de décider, en 1999, d'entreprendre sa maîtrise au Québec. En effet, au Maroc il était alors réputé d'acquérir une ou deux années d'expérience de travail à l'étranger, ce qui influença la décision de Loubna. De plus, elle savait que, par la suite, trouver un bon emploi bien rémunéré lui serait plus aisé.

### Arrivée difficile

Néanmoins, l'arrivée de Loubna à Québec ne fut pas telle qu'espérée : elle et son mari ne se sentirent pas accueillis. N'ayant aucune ressource pour les aider à intégrer leur nouveau milieu universitaire, ils durent s'organiser eux-mêmes pour s'installer et se préparer à la rentrée, d'autant plus qu'à la mi-août, le campus désert ne leur fut d'aucun secours. Toutefois, Loubna eut une agréable surprise en découvrant la bibliothèque de l'Université : « l'ambiance » et « l'accueil » lui furent d'un grand réconfort et elle comprit qu'elle désirait travailler dans un milieu comme celui-là. Ce fut aussi à cet endroit qu'elle fit sa première rencontre québécoise, avec monsieur G., bibliothécaire en administration des affaires. Toutefois, après deux semaines

plutôt décevantes, son mari et elle en eurent assez de la ville. « On ne se sentait pas chez nous », explique-t-elle. De plus, ayant trois cours à distance, Loubna ne parvenait pas à entrer en contact avec de nouveaux étudiants. Elle discutait chaque jour au téléphone avec ses parents, leur expliquant la situation, mais ceux-ci refusaient qu'ils rentrent au Maroc. Ils réussirent finalement à se faire transférer à l'Université de Montréal, où Loubna put entreprendre une maîtrise en bibliothéconomie et sciences de l'information (gestion de l'information électronique).

### Une intégration pleine de surprises

Après les premières semaines plus difficiles en raison de la séparation d'avec les parents, Loubna s'intégra facilement au Québec. Durant la première année, elle eut l'impression d'être « comme une éponge ». Son mari et elle découvrirent l'hiver québécois, affrontant cette année-là l'un des hivers les plus froids répertoriés. De retour du Maroc après le temps des fêtes, il faisait à Montréal dans les  $-30^{\circ}\text{C}$ . Loubna refusa de sortir pendant près de trois semaines, recevant ses notes de cours et ses exercices à son appartement.

Je ne pouvais pas croire que les gens se promenaient sous cette température. Je trouvais cela inhumain!

La relation entre les professeurs et les étudiants fut également une découverte surprenante pour elle. Tutoyer les professeurs, les appeler par leur prénom, manger en classe, ainsi que rentrer et sortir librement durant les cours étaient des comportements inexistantes au Maroc : ils témoignaient d'un rapport souple avec l'autorité, insoupçonné aux yeux de Loubna. Hormis quelques différences à l'égard de l'alimentation qui devinrent rapidement secondaires, elle et son mari durent surtout s'adapter aux spécificités de l'accent québécois. En effet, certains mots ne possédaient pas la même connotation pour eux que pour les Québécois. Par exemple, à leur arrivée à l'aéroport de Montréal, le « bienvenue » donné en réponse au « merci » provoqua de la confusion.

Nous pensions que les gens nous souhaitaient bienvenue dans leur ville!

Lors de sa dernière journée à l'Université, elle vit un poste disponible à la bibliothèque de l'Université Laval sur le projet *Érudit*. En lisant les exigences, Loubna remarqua qu'il convenait parfaitement à son mari. Il s'agissait d'un contrat d'un an à l'Université Laval. Sans lui en parler, elle envoya sa candidature pour lui. Une semaine plus tard, à la veille du départ au Maroc, son époux reçut un appel pour passer une entrevue. Il décida de l'effectuer, tout en mentionnant qu'il quitterait bientôt le pays.

De retour au Maroc, le mari de Loubna reçut un courriel annonçant qu'il était retenu pour le poste. Loubna et lui décidèrent alors de convaincre

leurs parents qu'ils retourneraient au Québec pour seulement un an ou deux, afin d'acquérir plus d'expérience avant de revenir au Maroc pour de bon. Loubna dut aussi négocier avec le bureau d'immigration pour pouvoir partir en même temps que son mari et obtenir un visa de travail, assurant qu'elle se trouverait un emploi. En effet, de retour au Québec, c'est en moins de quatre mois que Loubna obtint un poste à la bibliothèque de l'Université Laval.

### Nouvelle vie, nouvelle culture

Ils restèrent finalement quatre ans au Québec, avant d'annoncer à leur famille qu'ils y resteraient de manière permanente. « En fait, nous avons pris cette décision dès notre départ du Maroc », précise Loubna. Étant issus d'un milieu assez aisé, leur décision ne reposait pas sur des raisons financières. Il s'agissait plutôt pour eux de choisir une société dans laquelle ils se voyaient vivre, éduquer leurs enfants et éprouver leur liberté.

Pour Loubna, les valeurs du Québec ne sont pas si différentes des siennes, du moins dans sa famille marocaine. Elles sont tout simplement perçues et comprises différemment, selon elle. Par exemple, malgré l'importance de la pratique religieuse, ils pouvaient s'habiller comme ils voulaient et Loubna ne portait pas le voile. « Il n'y avait pas de barrière à la maison », explique-elle. Depuis qu'elle vit à Québec, sa pratique de l'islam ne s'est pas modifiée. Pour elle, il s'agit d'une question personnelle et de ses convictions. Elle pratique pour elle-même et pour ses enfants. Jamais elle n'imposerait sa religion aux gens qu'elle côtoie : elle la maintient dans un contexte privé.

Loubna dit n'avoir jamais été victime de racisme, tant au plan personnel que professionnel. Selon elle, c'est grâce à la rapidité de son intégration professionnelle et sociale. Elle affirme ne pas avoir perdu ses « valeurs marocaines », mais elle a certainement « trouvé un équilibre » à travers le changement de culture. Ainsi, pour elle, l'intégration n'est pas un processus négatif. Il s'agit avant tout de trouver le juste équilibre entre ses racines et les valeurs du pays d'accueil.

Son mari et elle sont installés à Québec depuis 18 ans. Ses parents viennent les visiter chaque année, sa mère pour trois mois et son père pour un seul. Loubna retourne aussi régulièrement au Maroc, car la famille est très importante pour elle. « Mon choix d'habiter à Québec n'affectera jamais ma relation avec ma famille », affirme-t-elle. Elle est aujourd'hui mère de deux enfants qui fréquentent le système scolaire public et se considèrent québécois. Loubna sent qu'elle a réussi à trouver son équilibre sans se brimer et ne pourrait être plus comblée.

Avant de venir au Québec, Loubna craignait que les Québécois ne soient pas chaleureux et valorisent uniquement la famille nucléaire. Elle appréhendait l'hiver et pensait également y vivre du racisme. Mais dès

sa première session, en 1999, ces préjugés furent écartés de son esprit. Néanmoins, elle dit avoir ressenti une véritable coupure entre « l'avant » du 11 septembre 2001 et « l'après ». Loubna affirme que, comme partout, il se peut que certains Québécois aient une compréhension caricaturale de certains courants religieux, qu'ils amalgament souvent Islam et terrorisme, une peur de l'inconnu qui est tout à fait légitime. Malgré tout, elle est très heureuse d'habiter Québec avec sa petite famille et se sent aujourd'hui chez elle autant que lorsqu'elle est au Maroc.



Loubna et Magalie. Crédit : Magalie Lampron.



## H.G. X.

CHLOÉ LALIBERTÉ

Né à Merzouga, au Maroc, H.G. habite au Québec depuis près de neuf ans maintenant. Il est père d'une fille de deux ans et divorcé par deux fois, d'une Algérienne et d'une Québécoise. Arrivé en 2007, son intégration n'a pas été facile. Cependant, c'est un homme très impliqué, qui est constamment à la recherche de nouveaux défis. Évidemment, il a dû apprendre à vivre différemment que dans son pays d'origine. Ce qui lui manque le plus sont les valeurs d'accueil et de vivre ensemble en société.

**Un peu d'histoire : sa vie avant le grand départ**

H.G. vient d'une ville du désert connue mondialement par les touristes et même par les grandes vedettes hollywoodiennes pour ses incroyables couchers et levers de soleil, ainsi que ses gigantesques dunes de sable. En plus d'être réputée pour sa sérénité, cette ville est aussi reconnue pour ses habitants très accueillants. Là-bas, les immeubles et les maisons n'ont pas de porte : c'est une manière de dire aux autres qu'ils sont les bienvenus. La population travaille ensemble, et ce, pour le bien et le bonheur de tous.

Au Maroc, il était guide touristique international pour les francophones. Une de ses tâches était d'accompagner des groupes d'une cinquantaine de touristes provenant d'un peu partout : France, Belgique,

Suisse... C'est seulement en 2005 que les Québécois commencèrent à venir visiter le Maroc. Il partit donc à la recherche de touristes québécois sur Internet, via les sites de voyages et les sites de rencontres. Évidemment, la peur de se faire aborder par un inconnu d'un autre pays était présente.

### Son arrivée au Québec

À la recherche d'une nouvelle aventure, il se lança un défi personnel et décida d'aller travailler à l'étranger et d'y faire sa vie. C'est en septembre 2007 qu'il arriva au Québec, et ce, le dernier jour valide de son visa. C'était un départ sans retour. Heureusement, il put loger près d'un mois chez un bon ami habitant à Montréal et finaliser les derniers détails de son arrivée. Venu au Québec pour travailler et non pour « niaiser », il lui aura fallu quelque temps afin de recevoir les dernières informations lui permettant de travailler, comme son numéro d'assurance sociale par exemple.

### Son premier emploi : apprendre à devenir manuel

C'est dans une usine de portes et fenêtres, que H.G. eut son premier emploi. Étant payé 12 \$/h, il n'avait malheureusement pas les moyens de se déplacer en voiture et là où il vivait, les autobus n'étaient malheureusement pas disponibles. Sans budget, il dut acheter un vélo pour se déplacer.

J'ai adoré mon expérience parce que c'était un défi. Un défi parce que je suis venu ici pour vivre, pas pour être touriste. C'est-à-dire que je viens pour vivre même si je sais que je ne vais pas avoir d'argent au début, parce que si j'ai de l'argent dès le début, je ne vais pas aimer la vie.

Il commença sur une chaîne de montage où sa tâche consistait à visser des portes. Premier problème. « Tout est drillé ici », déclara-t-il, « je n'ai jamais fait ça! ». Il a donc dû apprendre comment tenir les outils, comment ils fonctionnaient. Au Maroc, travaillant dans le tourisme, s'il devait faire des travaux à la maison, il payait quelqu'un ou négociait des services. Au Québec, il a dû apprendre à devenir manuel. Il constata rapidement que les Québécois doivent savoir tout faire, car au Québec, la vie coûte cher.

Au Maroc, avec un dollar canadien, tu peux acheter un demi-kilo de clémentines, un demi-litre de lait et une baguette de pain.

### La discrimination professionnelle

Une fois la technique acquise, les patrons lui firent faire de la peinture. Toutefois, il rencontra certaines difficultés lorsqu'il dut travailler dans l'entrepôt pour déplacer les portes et les fenêtres. N'étant pas très costaud et ayant maintenant une tâche physiquement exigeante, le problème de la

transpiration arriva. Avec la transpiration viennent les mauvaises odeurs! Ses collègues de travail se sont dès lors plaints à leur patron : « L'arabe pue! ». C'est à ce moment qu'il vécut sa première forme de discrimination.

Il quitta son emploi en 2008 pour aller travailler en tant que concierge, un emploi où il était bien payé et bien traité. Puis, en 2009, il commença un cours d'agent immobilier. Il remarqua rapidement que c'était très difficile, presque impossible pour les multiethniques et les immigrants de percer dans ce domaine.

À Québec, les gens ont peur : il est plus facile de faire confiance à un Québécois pur sang qu'à un homme avec un drôle de nom de famille.

H.G. a cependant réussi à percer, à se faire connaître grâce au réseautage qu'il considérait, et considère toujours, primordial à sa réussite. En 2012, il rencontra sa femme et déménagea à Montréal, là où elle habitait, pour y poursuivre sa carrière d'agent immobilier.

Ils se séparèrent quatre ans plus tard. Il recommença à neuf. Il décida donc de quitter son emploi en 2016 pour venir travailler dans la ville de Québec. Il dénicha, sur un site d'offres d'emploi, une usine œuvrant dans l'abattage, la transformation et la commercialisation de poulet. Il passa une entrevue et il fut finalement engagé. Il entreprit les démarches pour déménager près de l'usine et demanda un congé de trois jours afin de pouvoir s'installer de Montréal à Québec convenablement. Congé refusé, on lui offrit une journée seulement.

Il commença à travailler et, en parlant avec ses collègues, il remarqua une chose : à l'administration se trouvaient les blancs qui travaillaient de jour; à l'étage le plus bas se retrouvaient les noirs qui travaillaient de nuit à ramasser les excréments. Les seuls blancs travaillant la nuit étaient les chefs d'équipes. C'est en constatant cette injustice qu'il alla en discuter avec les membres de l'administration. À sa grande surprise, les patrons, n'ayant pas aimé son intervention, le congédièrent immédiatement.

### Ce qu'il aime du Québec

En plus d'aimer principalement l'histoire du Québec, il apprécie énormément qu'il n'y ait pas de sous-métiers. Ici, en général, on aime la personne pour ce qu'elle est : il n'est pas nécessaire d'avoir un métier prestigieux pour se faire accepter. Au contraire, dans les pays maghrébins, on aime la personne pour ce qu'elle possède. Les femmes cherchent la sécurité, elles s'occupent de la maison et de l'éducation des enfants, et les hommes ont la pression de ramener l'argent : « Les hommes, faut qu'ils se démerdent », déclare-t-il. H.G. explique toutefois qu'au Maroc, les hommes et les femmes se complètent, ce qui forme la clé du succès d'un couple. Ici, les hommes

et les femmes peuvent vivre seuls et vivre très bien : c'est une des raisons pourquoi les couples durent moins longtemps, selon lui.

### Un Québec changeant

Même si les médias ne consacrent que 60 secondes à l'actualité internationale, H.G. insiste sur le fait que le Québec commence à changer petit à petit. Internet offre maintenant au monde une opportunité énorme pour s'ouvrir davantage sur les différentes cultures, les différents pays. De plus, avec les récents événements qui se sont déroulés à la mosquée de Sainte-Foy en janvier dernier, il pense que c'est un nouveau départ pour la province. Cet incident a chamboulé le Québec entier. De là partiront de nouveaux mouvements, de nouveaux organismes.

C'est bien de réveiller les Québécois.

Il explique aussi que les jeunes sont maintenant plongés dans le multiculturalisme malgré eux. C'est le cas, entre autres, des classes de cours où les groupes sont désormais formés d'étudiants québécois et d'étudiants provenant de divers pays. Ils sont confrontés à la diversité ethnique et religieuse chaque jour. Cela leur permet donc d'ouvrir tranquillement leur esprit et de réaliser que, finalement, ces personnes-là sont comme tout le monde.

Je crois au Québec qui est en train de changer. Je crois aux Québécois, car ils sont en train de changer de mentalité. C'est très difficile quand le monde ne voit pas ce qui se passe ailleurs.

### Un homme impliqué pour sa culture

H.G. s'implique énormément dans la vie quotidienne afin d'expliquer et faire connaître la culture marocaine à la population québécoise. C'est sa mission. Lorsqu'il habitait Montréal, il commença à s'impliquer par le biais de la radio Internet. La radio étant la seule fenêtre pour parler aux Maghrébins, il eut près de 6 000 auditeurs de partout et à travers le monde chaque jour. C'était une station où ses coanimateurs provenaient de nombreux autres pays : en prenant chacun le relais, cela permettait de faire connaître le mode de vie de l'Orient jusqu'en Occident.

Aujourd'hui, à Québec, il a maintenant sa propre station de radio où il anime hebdomadairement. Son but est d'encourager les musulmans et les Maghrébins à venir habiter dans la région. En plus d'être beaucoup moins dispendieux, habiter en région permet une diversité plus grande, ce qui facilite le vivre ensemble entre les citoyens. Il travaille cependant sur le projet d'une radio multilingue qui serait en onde 24 h/24, pour démystifier les cultures et permettre une meilleure ouverture.

Il organise aussi beaucoup de soirées et de conférences dans la région de Québec. Il remarque toutefois que ce sont les individus les plus impliqués qui y assistent et il souhaiterait que les jeunes s'y présentent davantage.

### Québec et le vivre ensemble

H.G. a rapidement remarqué, dès son arrivée, que les Québécois ne savaient pas ce qu'est le vivre ensemble. Pour lui, il est anormal que les locataires d'un même immeuble ne se disent pas bonjour et ne connaissent pas le nom de leurs voisins.

Le vivre ensemble, ça commence par un bonjour.

Il explique qu'au Maroc, le vivre ensemble est une habitude de vie, c'est inné.

Pour ajouter à son implication, et à la suite des événements de janvier 2017, il travaille présentement sur un Festival du vivre ensemble. On y présentera la culture du Maghreb sous tous ses angles : poètes, écrivains, artistes, cinéma, conférences, spectacles et plus encore.

### Un message pour les jeunes

C'est bien de changer les choses dès maintenant. Entrez dans des partis politiques! Changez les choses! C'est ça que je demande à la jeunesse québécoise. Vous autres, c'est l'avenir.

Ne laissez pas les jeunes à l'écart de la société, intégrez-les dans les vrais débats. Les jeunes ne sont pas intéressés à la politique. Mais si les jeunes ne sont pas intéressés à la politique, qui va gérer? Il faut s'impliquer pour pouvoir changer l'histoire.



## Issam X.

JOLYANE TRUDEL

Issam grandit à Casablanca, au Maroc, entouré de ses parents et de ses deux frères. La principale raison qui le poussa à quitter le nid familial fut la poursuite de ses études supérieures. Issam recherchait une qualité d'éducation que la France ou bien le Québec possède. Le choix naturel aurait été pour lui de choisir la France, mais ça ne l'intéressait pas : « En France c'est beaucoup plus cher, le système est très élitiste et il y a beaucoup de racisme là-bas ». De plus, son frère habitait déjà Montréal depuis 1998. Il quitta donc Casablanca pour Montréal le 3 août 2003, il avait 18 ans.

## Arrivée et adaptation à la vie québécoise

Issam habitant avec son frère, son intégration au quotidien québécois en fut facilitée. Il put développer des relations sociales assez rapidement avec les amis de son frère. Ces derniers étaient autant des Québécois que des individus d'autres nationalités. Son arrivée s'est donc plutôt bien déroulée. C'est lorsque l'hiver arriva que les choses se gâtèrent. Issam avait déjà vu de la neige au Maroc, mais il n'avait jamais vécu dans un environnement hivernal comme celui du Québec. Ce fut un choc pour lui de voir autant de neige et c'est entre autres pour cette raison qu'il décida au dernier moment de retourner au Maroc pour les fêtes. Il se posait beaucoup de questions : «

Pourquoi suis-je venu ici? Pourquoi pas en France? J'avais beaucoup d'amis qui étaient partis étudier en France ». Tous ces questionnements minèrent son moral. Même s'il était près de son frère, vivre loin de sa famille était difficile.

Issam parlait déjà le français avant d'arriver au Québec, puisqu'il avait fréquenté un lycée francophone à Casablanca. Même si, au Maroc, il n'y a pas nécessairement un rapport à la culture comme ici, le fait d'avoir eu la chance de grandir dans un environnement avec une grande ouverture d'esprit aida beaucoup. Il fut aussi très influencé par le cinéma, son père étant cinéphile. Son accès à la culture venait donc en grande partie du cinéma. Il regardait autant des films japonais que des films nord-américains et tout ça contribua vraiment à enrichir sa culture des autres pays. Plus jeune, il avait voyagé en Europe avec ses parents et il était déjà venu à Montréal en 1999 dans le cadre d'un voyage scolaire. En venant ici, il avait donc déjà une petite idée de ce qu'était la culture québécoise. Ce n'était donc pas une barrière pour lui en arrivant au Québec. La difficulté rencontrée par rapport à la culture fut plutôt en lien avec la compréhension du dialecte québécois. Au début, il ne comprenait pas toutes les expressions. Le fait d'être curieux de nature et sa facilité à effectuer des recherches sur Internet facilitèrent son intégration.

Issam commença son baccalauréat en marketing aux HEC de Montréal assez rapidement, ce qui simplifia son adaptation. En effet, les différentes activités organisées par l'université et l'encadrement offert aux nouveaux étudiants lui permirent de s'intégrer sans trop de difficultés. Par contre, les étudiants étrangers du HEC devaient d'abord faire une année préparatoire avant d'intégrer le cursus régulier afin d'avoir l'âge minimum requis et acquérir certaines connaissances que les étudiants québécois voient au Cégep. Issam avait donc peu de contact avec les étudiants québécois parce qu'il côtoyait principalement des étudiants étrangers dans le cadre de cette année de mise à niveau. Il y avait des gens de partout, c'était très multiculturel, mais en même temps il n'avait pas accès à la culture québécoise. C'est vraiment après avoir intégré les cours réguliers qu'il côtoya plus de Québécois. « Avec du recul, je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise chose, mais ça permet de vraiment prendre le temps de s'intégrer tranquillement à la culture québécoise ».

Lorsqu'il arriva sur le marché du travail, il se rendit compte de ce qu'était vraiment la culture québécoise.

Au travail, c'est une autre dynamique. La concentration d'étranger est encore plus réduite qu'à l'université et où je travaillais au début, j'étais le seul étranger.

Tout ça fit en sorte qu'Issam dut véritablement s'immerger dans notre culture. Quand, sur l'heure du lunch, tout le monde parlait de hockey et que



lui ne connaissait pas vraiment ça, il se sentait mal. Il raconte aussi qu'une fois, le directeur de création à l'agence dans laquelle il travaillait à l'époque lui avait demandé de dessiner le logo du Canadien de Montréal. Issam avait une petite idée, mais après l'avoir dessiné, il était vraiment de travers et ce n'était pas vraiment clair. Le directeur de création n'en revenait vraiment pas qu'Issam n'ait pas été capable de le dessiner! Ce moment fut un genre de *wake-up call* pour lui dans le sens où il se rendit compte qu'il devait vraiment faire des efforts pour connaître les trésors de la culture québécoise. C'était le cas pour le hockey, mais aussi pour les artistes, la littérature, le cinéma québécois, etc. Il savait que ça existait, mais il n'avait jamais eu de motivation intrinsèque à aller vers ces choses-là.

Ça m'a permis de découvrir un paquet d'affaires.

### Faire sa vie au Québec

Au départ, il pensait faire ses études ici et retourner au Maroc par la suite. Mais aujourd'hui, il ne retourne au Maroc que pour les vacances, il ne retournerait pas habiter là-bas. Il ne pensait pas faire sa vie ici, mais dès qu'il commença à travailler et à avoir un salaire, son quotidien changea et, en cours de route, il s'habitua au rythme de vie d'ici. De plus, ses expériences de travail furent très positives. Aujourd'hui, Issam a la double nationalité. Il avait sa résidence permanente qui lui garantissait les mêmes droits qu'un Canadien, sauf pour le vote et le passeport canadien. C'est lorsqu'il demanda sa citoyenneté canadienne et lorsqu'il se prépara pour le questionnaire de citoyenneté qu'il réalisa à quel point le système politique du Maroc était différent du Canada, à tous les niveaux. Au Maroc, le concept de démocratie avait toujours été pour lui très lié à la corruption. Lorsqu'il arriva au Canada, il réalisa que ce pays était une vraie démocratie et que voter apportait un certain pouvoir aux citoyens. De plus, Issam étudie présentement à l'UQÀM en communication et jeux vidéo. Son passage des HEC à l'UQÀM, une université qui est très active politiquement, lui fit comprendre qu'il y avait des alternatives au capitalisme sauvage. Qu'il pouvait réellement faire des changements en ouvrant les yeux. Le passeport canadien lui permet de voyager plus facilement que le passeport marocain.

### Les valeurs québécoises appréciées

Issam trouve que les Québécois sont « accessibles ». Contrairement à la France, où c'est plus individualiste qu'au Québec, il peut rencontrer des gens plus facilement, par exemple, lors des soirées organisées après les cours universitaires, les 5 à 7 après la journée de travail.

Le modèle du Maroc est un peu calqué sur celui de la France. Le boulot, c'est le boulot et tes amis, c'est tes amis.

Aussi, ce qui le frappa fut la notion de la famille.

Au Québec, c'est difficile pour un inconnu d'intégrer la famille. Elle est importante, mais pas aussi importante qu'au Maroc où la notion d'intégration est très présente.

Par exemple, dans sa famille, les amis de chacun sont les amis de tous.

### La religion comme héritage

La religion n'avait pas une grande place dans la vie d'Issam. Ses amis n'étaient pas vraiment religieux et ses parents ne sont pas pratiquants. Il n'eut donc jamais à gérer de questions quant à sa religion lorsqu'il arriva ici. Par exemple, lorsqu'il y eut le débat sur les accommodements raisonnables, il ne savait pas trop quoi en penser, il ne se sentait pas concerné.

Une partie de moi me rappelle d'où je viens. Oui, je bois de l'alcool et je fais des trucs *funky*, mais aussi, dans mes valeurs profondes, dans mes ancêtres et ma famille, ce n'est pas du tout ça. Parfois, ça me fait réfléchir. Est-ce que cet héritage et ces valeurs seront transmis?

### Message pour les Québécois qui s'inquiètent de l'arrivée des immigrants

Relativisez. La population musulmane au Québec représente seulement 3 %.

Selon lui, à force de diaboliser la religion, ça aliène davantage de musulmans qui voient dans l'extrémisme une manière de se comprendre.

À un moment, ces gens-là se demandent : est-ce que j'ai fait quelque chose de pas correct? T'es tout seul dans ton coin à faire ta prière à la mosquée, tu lis le Coran, et là, du jour au lendemain, c'est comme si ce n'était plus correct de faire ça.

C'est donc important de relativiser. Il aime l'histoire de Batman<sup>1</sup>, cet homme masqué qui a aidé les gens pris dans la neige après la tempête survenue au mois de mars 2017. C'était un Marocain.

C'est ça, montrer l'image de l'immigration. C'est des histoires comme ça qu'il faut montrer. Pas des gens qui prient et qui se mettent des ceintures pour se faire exploser.

Les médias ont un rôle dans cette représentation des musulmans. Il devient donc important de diversifier ses sources d'informations. Il insiste sur

1. Agence QMI. 2017. « Un super-héros aide les gens à pelleter à Montréal ». Journal de Montréal. En ligne. 17 mars. <http://www.journaldemontreal.com/2017/03/17/video-un-super-heros-aide-les-gens-a-pelleter-a-montreal>. Consulté le 27 mars.

le fait que c'est beaucoup mieux de lire trois journaux différents que d'en lire un seul.

Les Québécois ne devraient pas avoir peur des immigrants, au contraire! Ils apportent une nouvelle source d'innovation et de créativité. (...) Il ne peut pas y avoir de prospérité économique sans immigration.

Il ajoute aussi que c'est le rôle des immigrants aussi de faire des efforts, ça va dans les deux sens.

### Recommandations pour les nouveaux immigrants

Ce qui aida le plus Issam lorsqu'il immigra au Québec fut de parler la langue française. Il considère que c'est majeur pour venir ici et que si ce n'est pas le cas, il conseille aux gens de prendre des cours le plus rapidement possible.

Apprendre la langue, surtout que tu peux le faire de manière gratuite au Québec.

Après, c'est de s'intéresser à l'actualité. Il considère que c'est la meilleure façon de comprendre les différentes valeurs, les normes, la culture locale, pour ainsi s'intégrer plus facilement. Lorsqu'on arrive dans un nouvel environnement, notre premier réflexe est souvent d'aller vers les gens qui font partie de la communauté qui nous ressemble. Mais Issam suggère de résister à cet appel qui nous pousse à rester proche de notre communauté culturelle immédiate et de faire l'effort de s'intégrer, de rencontrer d'autres personnes, de se joindre à des organismes ou faire du bénévolat. Il dit aussi d'utiliser aussi les technologies de l'information pour s'ouvrir à d'autres.



Vue sur Casablanca prise par Issam.

## Najia X.

PRISCILLA TREMBLAY

Au premier abord, Najia me semblait plutôt réservée. Puis, petit à petit, elle prit la conversation en main, enchaînant avec entrain. Par ailleurs, son langage non-verbal indiquait qu'elle était enchantée de raconter son histoire. Il ne faut pas toujours s'empêcher de poser des questions sur le passé de ceux qui nous entourent, de peur de les agacer. Et si, au contraire, ça leur faisait plaisir?

## Décision de partir

Najia grandit dans la capitale du Maroc : Rabat. Âgée d'une soixantaine d'années, elle y vécut la majeure partie de sa vie et y habite encore épisodiquement. Effectivement, il est important de mentionner que cette femme d'origine marocaine ne détient pas la citoyenneté canadienne, mais possède plutôt un visa canadien pour « résidents temporaires », qu'elle renouvelle à chaque année. Ainsi, chaque six mois, elle doit quitter le Québec afin de retourner au Maroc, et inversement.

Mais pourquoi faire tous ces va-et-vient au lieu de s'établir pour de bon à l'une ou l'autre place? Tout simplement parce que Najia veut passer du temps de qualité avec ses filles qui habitent à Québec depuis maintenant une vingtaine d'années, sans renoncer à son pays. En effet, ses enfants sont venus

habiter à Québec dans le cadre de leurs études universitaires. À l'époque, en 1995, cette décision de partir avait été fortement influencée par Najia elle-même, car elle voulait que ses filles puissent bénéficier d'études supérieures d'une excellente qualité. Effectivement, le système scolaire québécois était bien reconnu au Maroc. Par ailleurs, comme son frère habitait déjà à Québec, il était plus facile de valider le fondement de ces propos : c'était rassurant. À partir de 1995, Najia adopta un nouveau mode de vie pour assurer un avenir prometteur à ses filles.

### Arrivée et adaptation à la vie québécoise

Lors de son arrivée, Najia ne fut pas déçue par la propreté de la ville de Québec, sans compter le sentiment de sécurité qui y était rattaché. Les rumeurs étaient bel et bien fondées : il semblait bon vivre dans cette ville.

Tout au long de sa vie, Najia enseigna le français à de jeunes élèves du primaire. Ainsi, Najia ne croyait pas que la langue serait une embûche à son adaptation, mais elle eut quelques difficultés avec l'accent québécois.

Même s'ils parlaient français, par moment j'avais l'impression qu'il s'agissait d'une tout autre langue. Que ce soit parce qu'ils parlaient trop vite, parce qu'ils utilisaient des expressions que je ne connaissais pas ou bien parce qu'ils raccourcissaient les mots, je n'y comprenais presque rien!

Dans le même ordre d'idées, elle trouva qu'il y avait de nombreuses différences entre les cultures québécoise et marocaine. Pouvant sembler anodines, ces distinctions étaient flagrantes aux yeux de cette nouvelle venue et pouvaient parfois même être choquantes. Notamment, la façon d'être des Québécois était beaucoup plus froide que celle des Marocains.

Je marchais tranquillement dans la rue et j'ai croisé une inconnue qui marchait dans le sens contraire. Par habitude, je l'ai saluée. Eh bien, croyez-le ou non, elle m'a totalement ignorée! J'étais tellement offensée, qu'une fois à la maison, j'en ai parlé à ma fille! Je n'en revenais pas, quel manque de savoir-vivre! C'est là que ma fille m'a expliquée qu'au Québec les gens n'ont pas l'habitude de saluer les gens qu'ils ne connaissent pas, et surtout pas d'entamer une conversation avec eux. C'est plutôt l'inverse qui est considéré comme bizarre.

À Rabat, Najia avait l'habitude de saluer les inconnus et, par le fait même, de s'informer de leur santé, en plus de leur demander comment allaient leurs proches. Il faut préciser que Najia n'était pas l'exception à la règle. Au contraire, c'est coutume pour quiconque du Maroc d'agir de la sorte, c'est une forme de politesse.

Dans le but de lui faire vivre « le moment Québec » de fond en comble, à son arrivée, la première chose que ses enfants lui ont fait goûter

fut la poutine de chez Ashton. Elle s'en souvient comme si c'était hier. Non pas parce que son repas était savoureux, mais bien parce que c'était simple et plutôt décevant! Selon elle, les plats représentant une population se doivent d'en projeter une image positive, ce qui n'était pas le cas des frites molles avec une sauce brune et du fromage. La cuisine épicée et colorée des Marocains répond mieux à ses critères, avec ses plats généralement très goûteux.

Parallèlement, toujours en lien avec les habitudes de vie, voici une autre découverte de Najia : l'heure du souper. À Québec, la norme est de souper aux alentours de 18 h. Donc, en majorité, les Québécois ne souper pas à 21 h comme au Maroc. Il a donc fallu qu'elle s'adapte à ce mode de vie, car il n'était pas question qu'elle soupe toute seule à 21 h!

### La religion comme héritage

Najia se considérait comme une personne modérément pratiquante. En effet, elle n'allait que rarement à la mosquée et portait peu le voile. Cela dit, elle ne mangeait pas de porc et ne buvait pas d'alcool. Encore aujourd'hui, elle garde ces mêmes habitudes. Cela peut sembler anodin; pourtant, aux yeux de quelques Québécois, c'est loin d'être le cas. Certains Québécois ont peur de l'Islam et confondent cette religion avec l'État Islamique (organisation terroriste extrémiste, militaire et politique), ce qui est déplorable.

Najia clarifie le fait qu'elle n'est en aucun cas obligée de porter le voile, contrairement à ce que plusieurs Québécois croient. Elle précise que ce vêtement est symbolique d'un point de vue religieux et qu'il ne s'agit pas d'une quelconque forme de soumission. Évidemment, dans un pays extrémiste tel que l'Irak, ce n'est pas pareil.

Tant qu'à moi, la mode des jeunes québécois qui portent une tuque l'été est beaucoup plus ridicule qu'une femme qui couvre ses cheveux pour ses croyances!

### Faire sa vie à Québec

Najia parle couramment le « québécois ». À première vue, cet apprentissage semblait être un énorme défi, mais comme la majorité des immigrants, elle y est arrivée avec le temps et la pratique.

Elle apprécie toujours les moments qu'elle passe à Québec, surtout depuis le décès de son mari. En effet, comme celui-ci est décédé il y a une dizaine d'années, être à Québec lui permet d'être entourée de sa famille mi-marocaine mi-québécoise, plutôt que d'être laissée seule à elle-même. À vrai dire, elle est émotive lorsqu'elle pense au fait qu'elle a souvent la

chance, ici, de cuisiner et de manger en compagnie des gens qu'elle aime, comparativement au Maroc, où elle soupe seule.

La seule raison pour laquelle je ne vie pas à Québec en permanence, c'est parce qu'il fait beaucoup trop froid l'hiver! Et je n'aime pas porter un équipement de pingouin pour sortir dehors : porter une tuque me décoiffe et je déteste ça, parce que j'adore avoir des beaux cheveux.



Vue à l'arrière de la maison de Najja, à Rabat, par l'un de ses petits-fils.



## Mohammed S. Lamhamedi

SABRINA MARTIN

Mohammed S. Lamhamedi naquit dans la banlieue de la ville de Boujad, située dans la région de Béni-Mellal-Khénifra au Maroc. Sa famille ne croulant pas sous l'or, il savait que son éducation ne reposait que sur lui-même et que seules sa persévérance et ses notes lui permettraient d'avancer dans son parcours académique vers son objectif professionnel.

Il termina ses études secondaires à Nouaceur, une ville proche de Casablanca, où les membres de sa famille et lui déménagèrent. Par la suite, il se rendit à Casablanca pour le lycée et à Rabat pour débiter ses études universitaires. C'est dans cette ville qu'il commença son premier travail, à titre d'enseignant chercheur, et qu'il eut également son premier appartement.

### Entrée dans l'âge adulte

Mohammed nous expliqua lors de l'entrevue qu'au Maroc l'éducation est gratuite. C'est pourquoi il eut toujours conscience qu'il devait avoir les meilleures notes pour s'inscrire aux programmes contingentés, ce qui est le cas de la plupart des programmes dédiés à la formation des ingénieurs au Maroc. Lorsqu'il fut admis à l'année préparatoire en agronomie à l'Institut agronomique et vétérinaire Hassan II (IAV Hassan II), ils étaient 10 000

candidats : sur ces 10 000, seulement 600 furent choisis sur la base des notes et des résultats au concours d'entrée et, dès la fin de la première année, 200 furent retranchés. Parmi les 400 restants, 120 personnes seulement étaient certaines de se rendre à la maîtrise.

Les gens du Québec ne sont pas conscients de la chance qu'ils ont d'avoir accès à l'éducation aussi facilement, à n'importe quel âge et à n'importe quel moment. L'université leur est accessible et, malheureusement, ils ne le voient pas.

Dès qu'il atteignit la maîtrise, Mohammed choisit de se spécialiser en foresterie. Il obtint, grâce à ses bonnes notes, une bourse qui lui permit d'être logé et nourri par le gouvernement. En échange, il devait maintenir sa moyenne, il n'avait « pas droit à l'erreur, parce que le système pouvait le mettre dehors à n'importe quel moment ». Durant ses études, Mohammed fit partie d'une équipe de soccer universitaire et d'une équipe de soccer au niveau national. Le sport est une valeur très importante pour lui, une valeur qu'il a transmise à ses deux fils dont il est fier. D'ailleurs, son fils aîné fut le premier champion olympique et médaillé d'or en ski alpin (Super G) des premiers Jeux olympiques d'hiver de la jeunesse (Innsbruck, Autriche, 2012).

Lorsqu'il termina ses études à l'IAV Hassan II, cet Institut le recruta comme futur professeur parmi les meilleurs étudiants à la maîtrise et l'envoya se former au niveau doctoral à l'extérieur du pays. Plusieurs choix de pays s'offrirent à Mohammed pour faire ses études doctorales : la Belgique, l'Angleterre, les États-Unis et le Canada. Le Québec n'était pas son premier choix, car le programme d'échange entre l'Université Laval et l'Institut agronomique et vétérinaire Hassan II impliquait un retour au Maroc lors de la 3<sup>e</sup> année. Un de ses amis du moment influença toutefois son choix vers les pays principalement forestiers, donc vers le Québec.

### Premier contact avec le Québec

C'est donc le 1<sup>er</sup> septembre 1987, à l'âge de 27 ans, que Mohammed Lamhamedi mit les pieds au Québec pour la première fois dans le but de faire un doctorat en sciences forestières. Il débarqua de l'avion vers 1 h du matin, se dirigea dans un *bed and breakfast* avec les deux amis qui participaient au même périple que lui. Il fit ses deux premières années d'études au Québec, retourna au Maroc faire la troisième année, comme convenu dans l'entente bilatérale, puis revint au Québec terminer sa quatrième année de doctorat.

Dès qu'il eut fini son doctorat, Mohammed est retourné au Maroc pour y remplir ses obligations de professeur. Par la suite, son ancien directeur de recherche lui offrit de travailler avec lui à titre de chercheur postdoctoral à l'Institut de recherche en biologie végétale de l'Université de Montréal, où il resta un an. Il travailla ensuite pour le Service canadien des forêts

au Centre de foresterie des Laurentides comme chercheur-visiteur dans un laboratoire du gouvernement canadien. Après deux ans et demi, son contrat étant terminé, il se tourna donc vers la Tunisie où il adora le travail qu'il effectua en tant que directeur scientifique dans le cadre d'un projet de la Banque mondiale sur l'intégration de l'expertise québécoise en matière de modernisation des pépinières forestières. Il remarqua un réel changement et une grande innovation pour la filière des pépinières et des plantations en Tunisie. Son travail devint un exemple pour les projets futurs de pépinières et de reforestation financés dans le cadre des projets de développement de la Banque mondiale.

À la fin de son contrat en Tunisie, il dut choisir entre le Québec et le Maroc, car l'IAV Hassan II lui donna un ultimatum. Il devait soit revenir au Maroc et y rester à titre de professeur, soit quitter pour de bon. Mohammed prit finalement la décision de venir vivre au Québec avec sa petite famille. Une décision qu'il prit principalement pour ses enfants et pour leur avenir à eux. La décision ne fut toutefois pas facile, ce fut déchirant de quitter son pays et sa famille qui, tout de même, l'appuya entièrement et le soutint dans ses démarches.

### Retour et adaptation

En 1997, Mohammed revient officiellement au Québec, cette fois pour y demeurer. L'adaptation fut somme toute assez facile, car ce n'était pas sa première visite au Québec. Mohammed affirme que l'intégration des immigrants avec un diplôme du Québec se passait très bien en 2000. Malgré quelques difficultés, Mohammed réussit à obtenir sa citoyenneté canadienne assez facilement dans le cadre de la catégorie d'immigration économique à titre de travailleur autonome.

### Recommandations

Pour chaque immigrant, la clé est selon lui l'ouverture d'esprit. En tant qu'immigrant, il sait que lorsqu'on choisit un pays, il faut premièrement que les citoyens acceptent l'immigrant, mais que l'immigrant fasse les efforts nécessaires à son intégration.

Mohammed a appris à prendre ce qui est bien dans les cultures québécoise et marocaine, ainsi que dans les religions catholique et islamique pour en faire un tout à son image. Il tient à redonner aux autres, que ce soit en faisant du bénévolat scientifique, en étant entraîneur de soccer, mais également en bravant les froids hivernaux pour être juge dans certaines compétitions de ski alpin de la Fédération internationale de ski auxquelles ses fils participent.

Chaque culture et chaque société à son code de culture qu'il faut décoder.

Non pas dans le sens négatif, mais bien dans le sens positif, où l'apprentissage de la culture dans laquelle l'étranger s'intègre est de mise. Ce n'est pas pour être accepté, mais c'est bien pour vivre dans un cadre respectueux. Si un immigrant réussit à décoder ce code et qu'il fait l'effort de s'intégrer et d'aller vers les autres, il risque davantage de réussir son intégration.

### Aujourd'hui

La décision qu'il prit de venir étudier au Québec puis de revenir s'y établir fut l'une des décisions les plus importantes de sa vie. Il est extrêmement fier de sa double citoyenneté. Il est devenu chercheur émérite au ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs du Québec, un professeur associé dévoué à l'Université Laval, un père fier, un mari aimant, un ami présent et un membre de sa communauté impliqué. Finalement, Mohammed a exprimé sa reconnaissance envers toutes les personnes qui l'ont aidé à trouver sa place au Québec et au Canada, notamment sa femme, ses enfants et toute sa grande famille québécoise.



Mohammed S. Lamhamedi et sa famille.

## Famille F. X.

ANNIE-JADE SAMSON

La famille s'est installée au Québec en 2001.

## Quitter le Maroc

Monsieur et madame F. X. sont natifs du Maroc, plus précisément de la ville de Casablanca. Ils prirent la décision de quitter leur pays pour s'installer au Québec afin de terminer leurs études post-secondaires. Les opportunités d'emploi au Québec leur semblaient très intéressantes. Avant de faire ce choix, ils prirent le temps de discuter avec un couple d'amis qui avait fait le grand saut il y a quelques années et qui les rassura, leur expliquant que l'immigration est une expérience riche et positive. Lorsque la décision fut « officielle », ils entamèrent les démarches auprès des différents organismes afin de déposer leur demande d'immigration. Heureusement pour eux, leurs amis étaient passés par les mêmes étapes et ont donc pu les accompagner dans ces démarches, notamment pour l'aspect logistique. Par exemple, ils leur donnèrent un coup de main pour la réservation des vols. Ce couple d'amis leur proposa de faire le voyage à un autre moment que l'hiver et les aida à trouver un logement. Ces personnes contribuèrent au bon déroulement du processus d'immigration, mais aussi de la période de transition vers le Québec.

## Arrivée au Québec

I. X. arriva donc au Québec à l'âge de trois ans avec son frère âgé de huit ans et ses parents. Ils arrivèrent à Montréal au printemps 2001. Les premiers mois ne furent pas faciles, notamment à cause du choc culturel. Madame F. X. précise que lorsque tu t'installes dans un nouveau pays, il faut établir de nouvelles habitudes, trouver une épicerie et d'autres boutiques pour effectuer les achats courants. Heureusement, la langue ne constitua pas une barrière puisque toute la famille parlait le français. Bien sûr, il y eut une période d'adaptation parce que les Québécois utilisent plusieurs expressions qui ne sont pas toujours compréhensibles pour ceux qui parlent un français plus « international ».

## Intégration

Malgré une période plus difficile au début, l'intégration se passa somme toute très bien. L'accueil des habitants du quartier fut très chaleureux. Le réseau de contacts de monsieur et madame F. X. fut rapidement créé. Le fait que leurs enfants fréquentaient la garderie et l'école primaire du quartier facilita ce processus. Les parents s'intégrèrent rapidement pour comprendre le fonctionnement de ces établissements. Par ailleurs, l'intégration s'est plutôt faite au sein d'une communauté multiculturelle plutôt qu'une communauté composée uniquement de Québécois. Ce facteur est sans doute facilitant dans le processus d'intégration. Ainsi, ils n'ont pas relevé de situations précises où ils furent victime de racisme. Il est intéressant d'avoir la vision de I. X. qui, tout au long de sa jeunesse, ne fut jamais victime de discrimination. En effet, elle n'eut jamais l'impression que les autres portaient un regard différent envers elle ou bien qu'elle n'avait pas sa place au sein d'un groupe.

## Aujourd'hui

I. X. a maintenant 20 ans et réside dans la ville de Québec pour poursuivre des études à l'Université Laval. Ce choix a été motivé par le fait que son frère demeurait à Québec depuis quelques années. Leurs parents demeurent toujours à Montréal. Aujourd'hui, la question de l'intégration ne se pose plus. Monsieur et madame F. X. considèrent qu'ils ont une double nationalité : marocaine et québécoise. Ils partagent donc les valeurs québécoises tout en gardant une place à leurs origines arabes. Cela démontre que les immigrants peuvent s'approprier une culture s'ils se sentent comme chez eux et inclus dans la société. I.X a choisi la valeur de l'ouverture d'esprit comme étant celle qui l'interpelle le plus. Elle trouve que le mélange des cultures est riche et que cette ouverture définit bien le Québec.

### Recommandations aux immigrants

Pour la famille, le Québec est en quelque sorte leur deuxième maison. Ayants vécu des moments plus difficiles lors de leur arrivée, ils peuvent faire des suggestions aux nouveaux arrivants pour faciliter leur accueil. Par exemple, ils recommandent d'essayer de comprendre ce qui se passe autour d'eux avec la « mentalité québécoise ». En effet, la culture fait en sorte que les façons de penser sont différentes et cela peut constituer un obstacle à une bonne intégration. Ils sont toutefois conscients que ce n'est pas nécessairement une chose facile à faire, surtout lorsqu'on ne connaît pas bien la culture du Québec. Madame F. X. a également précisé qu'il faut être capable de se détacher de la culture arabe, sans pour autant l'oublier, pour bien comprendre son nouvel environnement. Elle suggère aux jeunes immigrants, surtout à ceux qui sont étudiants, de se concentrer sur leurs études. Le fait d'avoir une bonne éducation et de réussir à obtenir un diplôme leur permettra de bien fonctionner au sein de la société québécoise, en plus d'avoir plus de chances de se trouver un bon emploi.

### Message aux Québécois craintifs

Dans le quartier où ils vivent, les membres de la famille X. ne sont pas confrontés à ce genre d'attitude puisque les personnes ont des nationalités diverses. Cependant, ils savent que ce n'est pas l'ensemble des Québécois qui sont en faveur de l'accueil d'immigrants. Monsieur F. X. précise qu'il ne faut pas mettre tous les immigrants dans le même sac et leur apposer des étiquettes. Il est facile de généraliser, surtout avec l'image projetée par les médias au sujet des personnes d'origine arabe. Souvent, on pointe du doigt les personnes mal intentionnées, alors qu'on ne montre pas nécessairement les bons coups de la communauté arabe. Il mentionne que les immigrants peuvent aussi avoir des inquiétudes par rapport à l'arrivée de leurs compatriotes d'origine. Même s'ils proviennent du même endroit, ils ne pensent pas tous de la même manière et peuvent même parfois être en désaccord avec certains gestes. Il ajoute que la majorité des immigrants provenant de pays arabes n'ont pas de mauvaises intentions et désirent seulement s'intégrer au sein de la communauté québécoise.



Source : <http://www.linternaute.com/voyage/escapades-au-maroc/place-de-casablanca.shtml>



## Bahir X.

AMÉLIE FRÉCHETTE

Bahir est né à Casablanca au Maroc. Au Québec depuis trois ans pour ses études, il se sent très bien intégré et considère la ville de Québec comme son deuxième chez-soi.

### Sa vie au Maroc

Bahir a vécu à Marrakech à partir de l'âge de 17 ans. Toute sa vie, il a étudié dans des écoles arabes alors que ses frères étaient admis dans des écoles francophones. Il a donc appris le français grâce à ses frères. Il vient d'une grande famille qui possède plusieurs hôtels dans plusieurs pays. Étudiant en hôtellerie à Marrakech, sa famille lui demanda de partir au Canada pour découvrir la culture et les possibilités d'étendre les activités de l'entreprise au Canada.

### Son arrivée au Québec

À 19 ans, il est arrivé à Montréal. Il est d'abord tombé amoureux de la ville, jusqu'à la première tempête de neige!

Le premier obstacle auquel il fait toujours face est la langue. Bien qu'il parle couramment le français, il avait beaucoup de difficulté au départ

à comprendre ses professeurs, mais les autres étudiants l'ont aidé et les professeurs ont été très compréhensifs.

Bahir a travaillé dans plusieurs bars de Montréal. Son cercle social à Montréal était composé, en majorité, de personnes des pays arabes. Selon lui, les gens des communautés ont tendance à se regrouper, davantage qu'à Québec. Après avoir travaillé dans les bars et fait la fête à Montréal, il a pris la décision de quitter la métropole pour changer son entourage et son mode de vie. Il est ainsi déménagé à Québec, tout seul, en n'y connaissant personne.

### Sa vie à Québec

En arrivant à Québec, le choc a été très important pour lui. À Montréal, il habitait directement au centre-ville et avait une vie sociale remplie. En arrivant à Québec, il ne connaissait absolument personne et il avait même coupé contact avec ses amis de Montréal. Son arrivée a donc été très difficile pendant les premiers mois. Puisqu'il était venu à Québec pour changer d'entourage, il ne voulait pas nécessairement se diriger vers les communautés arabes. Ainsi, il s'est plutôt construit un cercle social autour de ses collègues de travail et d'école. Il dit même qu'aujourd'hui il n'a aucun ami arabe dans la ville. Bahir étudie en hôtellerie et travaille dans un restaurant.

### Sa vision du Québec

Ce que Bahir aime beaucoup du Québec est qu'ici, tout le monde fait ce qu'il veut alors qu'au Maroc, tu es ce que tu portes. Ici, tu portes quelque chose à 3 000 \$ et tout le monde s'en moque. Il y a beaucoup plus de liberté au Québec. Également la liberté de voyager est différente ici. C'est en habitant au Québec qu'il a découvert le voyage « backpack » et il en est maintenant passionné. Bien qu'il éprouve chaque fois des problèmes aux douanes dû à son passeport vert, il veut sans aucun doute continuer à voyager : sa prochaine destination sera la Thaïlande.

D'un autre côté, il a eu du mal à s'adapter au comportement des femmes envers les hommes ici. Selon lui, les femmes québécoises considèrent les hommes comme un chocolat qu'on goûte et qu'on peut jeter. Au Maroc, les hommes doivent être galants envers les femmes, alors qu'ici, ce type de comportement est vu comme une stratégie de séduction.

Selon lui, les Québécois de Montréal sont très ouverts sur les différentes cultures, tandis qu'à Québec, il sent que les gens sont moins ouverts sur sa culture. Par exemple, à Montréal, il n'a jamais eu de problème à obtenir un bail pour un appartement, alors qu'à Québec, on lui demandait trois mois de dépôt. Toutefois, il s'agit du seul type de discrimination auquel il a fait face. En effet, après trois ans ici, Bahir ne considère pas la société québécoise comme raciste, n'a jamais senti de racisme à son égard mise à

part de petites blagues inoffensives qu'il trouve très drôles. Il se considère toutefois très chanceux de s'être intégré si facilement à notre communauté et l'attribue à son ouverture d'esprit et son côté très social. Il est conscient que pour quelqu'un de plus introverti, arriver ici sans connaître personne peut être un grand défi. Selon lui, il n'y a pas de formule magique pour faciliter l'intégration des nouveaux arrivants, il faut seulement qu'ils n'aient pas peur d'aller vers les gens.

### Son avenir au Québec

Bahir pense rester au Québec encore quelques années. Il y a quelques mois, il espérait retourner travailler au Maroc, mais sa vision a changé. Il a découvert que le commerce ici était beaucoup plus facile à développer que dans son pays d'origine. Il veut donc développer l'entreprise familiale ici au Canada et aux États-Unis. Selon lui, les Québécois sont très ouverts aux nouvelles marques et les gens sont très faciles d'approche.



Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/koutoubia-marrakech-maroc-2814714>. Crédit : wislamos



## Salwa Chraïbi

ALEXE DUPONT

## Du Maroc au Québec

C'est en février 2006 que Salwa Chraïbi a décidé de venir rejoindre son mari au Québec. Ils se sont connus grâce à son frère qui était le meilleur ami de celui qui allait devenir son mari. Ce dernier avait immigré au Québec cinq ans avant Salwa, laissant son métier de gérant en textile pour celui de journalier. De fil en aiguille, de formation en formation, il devint opérateur numérique pour une entreprise. Pour son mari, choisir le Canada était comme choisir le paradis sur Terre. Le Canada évoquait pour lui la richesse et le bonheur. Pour Salwa, choisir le Canada était une adaptation à vivre et un compromis afin de rejoindre son bien-aimé.

Malgré le fait que leur langue première soit l'arabe, la langue française n'était pas un obstacle pour eux puisqu'ils avaient déjà eu des leçons à l'école, au Maroc. Quand le jour J arriva, le jour où elle allait quitter son pays natal pour une nouvelle aventure, ce sont les bras de son mari qui l'accueillirent à l'aéroport. Ce fut une grande étape pour elle puisqu'elle n'avait jamais vraiment voyagé. Le plus grand sacrifice était de quitter sa famille, car la valeur de la famille est très importante au Maroc. Les gens sont toujours rassemblés, plus unis. Ils vivent en communauté. C'est d'ailleurs ce qui lui manque le plus de son pays, car au Québec, elle trouve que les gens sont

plus individualistes : les gens vivent « chacun pour soi ». Salwa communique régulièrement avec sa mère : « Si ma mère était au Québec, je la verrais tous les jours ». Un autre élément du Québec diffère énormément du Maroc aux yeux de Salwa et il s'agit de l'aide sociale. Au Maroc, elle et sa famille étaient considérées comme faisant partie de la classe moyenne.

Dans mon pays, si tu ne travaillais pas, tu n'avais pas d'argent.

L'aide sociale et l'organisation du gouvernement sont donc des éléments du Québec qui ont énormément surpris Salwa. Elle est impressionnée que le gouvernement vienne en aide aux plus démunis puisque cela ne fait pas du tout partie de la réalité de son pays natal. Par contre, pour elle, l'aide sociale n'était pas une option à son arrivée. Étant considérée comme faisant partie d'une classe plus pauvre au Québec, elle s'est tout de suite mise à la recherche d'un petit emploi avant de commencer ses études. C'est comme couturière dans une petite entreprise que son intégration a débuté.

### Une intégration quelque peu difficile

Le départ pour le Canada a été en quelque sorte une déchirure pour Salwa. Après six mois au Canada, elle est même retournée retrouver les siens pour un moment. Lorsqu'elle est revenue, elle se sentait cette fois-ci plus prête. Bien sûr, elle devait tout recommencer à zéro, mais étant une femme travaillante, Salwa a entrepris un diplôme d'études professionnel afin de devenir infirmière auxiliaire. Emploi Québec l'a beaucoup aidée dans ses démarches de retour aux études et à trouver un emploi pour qu'elle puisse subvenir aux besoins de sa famille, ce dont elle est très reconnaissante. Par contre, son intégration n'a pas été de tout repos lors de sa formation professionnelle. Portant le voile, Salwa a senti dès le départ une fermeture envers sa religion de la part de ses camarades. Ce sentiment de jugement était présent dans le regard que les autres portaient sur elle.

Les gens ne te connaissent pas, ils te jugent, ils te provoquent, mais ils n'ont pas de raison.

La femme s'est même déjà fait refuser des formations au travail, seulement parce qu'elle portait le voile. Salwa croit que ce sentiment de peur des Québécois peut être alimenté par les croyances transmises par l'entourage, mais surtout par les stéréotypes qu'entretiennent les médias. Si cette intégration difficile l'a presque menée vers la dépression, c'est qu'elle perdait beaucoup d'énergie à toujours vouloir se justifier. Elle ressentait toujours le besoin de devoir s'expliquer aux autres. Heureusement, des gens positifs l'ont aidée à trouver la paix intérieure.

### Apprendre à vivre malgré le jugement des autres

Si Salwa est heureuse aujourd'hui, c'est qu'elle a appris à ne plus s'en faire avec ce que les autres pensaient d'elle. Elle voit une évolution entre le sentiment qu'elle vit présentement et comment elle se sentait à son arrivée. Salwa et son mari ont même donné naissance à trois adorables enfants : « Je crois qu'il est plus facile de s'intégrer ici quand tu y nais que quand tu arrives », m'a-t-elle confié. Pour ses enfants, il n'y a aucun problème à l'école. Puisqu'ils sont nés au Québec, ils parlent couramment le français et n'ont pas de problème d'intégration avec leurs camarades. Lorsque j'ai demandé à Salwa ce qu'elle dirait à ses enfants s'ils subissaient des questionnements ou de mauvais commentaires sur le voile de leur mère, elle m'a dit qu'elle leur expliquerait qu'il n'y a aucun malaise ni aucune gêne à aborder le sujet, car il s'agit seulement d'une religion. À ce propos, j'ai également demandé à Salwa si les mauvaises croyances envers les musulmans provenaient des générations plus âgées. Pour elle, cela dépend énormément du milieu où tu es né et surtout de l'influence de l'entourage et des parents sur leur enfant.

### Aujourd'hui

Aujourd'hui âgée de 33 ans, elle poursuit toujours ses études pour l'obtention d'un diplôme collégial en soins infirmiers. Salwa doit conjuguer une vie bien chargée, avec le travail, les études et l'éducation de ses trois enfants. Salwa a également créé un réseau de connaissances et de collègues grâce à son implication au travail et à l'école. Par contre, la majeure partie de son temps est consacrée à sa famille puisque cela est ancré dans ses valeurs. Les Québécois de son école sont plus enclins à sortir et à aller prendre un verre, mais ce n'est pas du tout dans ses valeurs.

### Les attentats de la mosquée de Québec

Les attentats de janvier dernier ont atteint Salwa et sa famille. En fait, ils ne s'attendaient pas à ce que de tels événements arrivent dans un pays aussi accueillant que le Canada, où la diversité culturelle est très présente. La tragédie de la mosquée de Québec a eu des répercussions sur les enfants de Salwa. Ils lui ont dit qu'ils voulaient quitter le pays, car ce n'était pas le leur et qu'il pourrait leur arriver la même chose. Pour Salwa, c'était très difficile d'entendre de telles choses de la bouche d'enfants nés ici.

### Des conseils pour les futurs immigrés

Si elle avait à donner un conseil à une personne qui souhaite faire le grand saut tout comme elle, elle lui dirait « de pas prendre les choses à cœur, d'arrêter de se justifier. Et de vivre. Si quelqu'un ne t'aime pas, il ne va pas

t'aimer. Alors, fais ce que tu as à faire. Accepte comment tu es ». Vivre ici a complètement changé sa propre perception de la vie et elle affirme même être devenue une autre personne.





## Leila X.

GENEVIÈVE DUFOUR

L'après-midi montrait ses rayons alors que je pénétrai dans l'endroit le plus canadien au monde : un restaurant Tim Horton. Leila était assise au fond de la pièce, manifestement en avance. Elle m'expliqua plus tard que les Marocains n'ont pas une notion du temps aussi rigide que la nôtre, ils sont rarement stressés et beaucoup moins structurés que nous.

Ici je fais exprès d'arriver en avance, parce que sinon je sais que j'arriverais en retard. Arriver à l'heure, c'est impossible! Si tu donnes un rendez-vous au Maroc à 14 heures, attends-toi à rencontrer la personne vers 16 heures.

Elle riait presque aux larmes, elle était belle à voir. Malgré la neige qui tombait dehors, il était difficile de ne pas sentir la chaleur du soleil marocain à la vue de cette femme si resplendissante de beauté et d'authenticité. Elle s'exprimait avec des mots typiquement québécois, elle disait « j'capote », « une piastre », « un chum » et le verbe « pogner », tout en arborant un accent nord-africain charmant. Un café et quelques anecdotes plus tard, j'en avais beaucoup appris sur une personne pleine de vie, de positif, de belles valeurs et au bonheur facile.

## Son parcours

Leila naquit et vécut à Rabat, la capitale marocaine, durant 18 belles années qui restent pour elle un bon souvenir. Elle passa ses années d'études à s'instruire et à apprendre l'arabe, le français, l'anglais et l'espagnol au lycée français privé de sa ville, entourée de sa famille dans une maison près de la plage. Son père était un avant-gardiste, un homme très instruit qui voulait transmettre à ses enfants le visage du Maroc moderne. Elle rencontra son futur mari au Maroc, sortit avec lui et partit poursuivre ses études en France à l'âge de 18 ans. Elle en avait 21 lorsque son école française proposa à quatre de ses étudiants d'aller étudier en Amérique. Leila décida alors sur un coup de tête de poser sa candidature pour aller au Québec, endroit qu'elle savait francophone et accueillant. C'est ainsi qu'elle atterrit sur le campus de l'Université Laval en 1995 pour y faire son MBA et, plus tard, son doctorat.

Quand j'suis arrivée ici j'étais sur le party tout le temps, le troisième jour où j'étais ici j'étais au bar le Cactus, après je me retrouvais au Paladium, je me disais ça y est, j'suis au paradis!

Ses premiers mois à Québec se passèrent à merveille, son intégration se fit grâce aux nombreuses fêtes organisées par ses collègues universitaires et grâce à plusieurs soirées bien arrosées. Elle put donc facilement se créer un réseau d'amis et apprivoiser sa nouvelle vie de fil en aiguille. Elle se trouva facilement un premier emploi après ses études et décida de rester au Québec définitivement, accompagnée de son mari. Ce dernier, contrairement à sa femme, trouva l'immigration plus difficile, comme s'il ne s'était jamais réellement installé ici, comme si son esprit vagabondait toujours un peu au Maroc, même encore aujourd'hui après 22 ans de vie canadienne. Leila pense que l'intégration au Québec est beaucoup plus facile pour les femmes arabes que pour les hommes.

Quelques années après leur installation définitive à Québec naissaient leurs deux enfants, aujourd'hui adolescents, qui se considèrent purement Québécois malgré leurs origines arabes.

## Sa vision du Québec

Leila dit aimer les Québécois parce qu'ils sont sympathiques, toujours gentils, respectueux et qu'ils ont de bonnes valeurs. En arrivant ici, elle a beaucoup aimé le fait que chaque personne, qu'elle soit homme ou femme, part avec les mêmes chances dans la vie, surtout au niveau professionnel, car au Maroc les hommes partent souvent avec une longueur d'avance. Elle adore notre vision capitaliste de l'effort menant au succès, qu'elle considère juste, et apprécie du même coup notre rigueur à l'ouvrage et à la

performance, deux concepts qui n'ont pas du tout la même importance chez elle et qui pourtant la stimulent beaucoup.

Malgré qu'elle se sente totalement chez elle au Québec, il lui arrive de s'ennuyer de l'aspect communautaire typiquement marocain qu'elle ne retrouve pas ici. D'ailleurs, elle dit écouter de la musique arabe par pure nostalgie alors qu'elle ne l'écoutait même pas au Maroc. Elle décrit haut et fort son pays comme un endroit coloré où tout le monde s'entraide, se parle toujours, se partage tout, bref un endroit où l'individualisme n'existe tout simplement pas. Ce qui compte pour les Marocains, c'est l'ambiance, *la vibe*. Tout au long de notre rencontre, Leila me raconta avec passion les accolades avec les amis, la famille et les voisins, les ingrédients partagés entre les maisons et même les repas avec de purs inconnus rencontrés dans la rue. Cette tendance à toucher les gens est typiquement méditerranéenne et est très dure à gérer à Québec, car on entre dans la *bulle* des gens.

Je pense que tous les Maghrébins trouvent ça dur l'idée du « chacun pour soi », parce qu'ici tu ne peux pas toujours compter sur quelqu'un. Au Maroc, tout le monde se mêle de la vie de tout le monde et on aime ça.

Selon elle, un autre aspect plus difficile de la vie au Québec est définitivement la température hivernale.

Ici, c'est comme un frigo! On ouvre la porte de la maison, on dit hein! On dirait la porte du frigo!

Heureusement, même si elle dit ne pas arriver à s'habituer au froid intense, la femme prend le tout à la légère et en profite pour rire, comme toujours.

### Ses opinions

Quand vint le temps de parler de religion, Leila n'hésita pas à m'expliquer sa vision des choses, elle qui se dit musulmane non-pratiquante.

Moi je ne prends que les bonnes choses, ce qui m'intéresse je le prends, ce qui ne m'intéresse pas je ne le prends pas.

Ça vaut aussi pour la religion. Elle dit adhérer à l'islam dans ses valeurs profondes, par exemple l'amour et le partage, et se sent très connectée spirituellement à son Dieu, mais n'ira pas jusqu'à faire les prières quotidiennes, ne s'empêchera pas de boire de l'alcool ni de manger de la viande de porc. Elle résume sa pensée en deux phrases qui décrivent bien sa mentalité.

Il faut enlever les barrières. J'ai décidé de prendre une autre formule, la formule *enjoy it!*.

De plus, la femme se dit heureuse de ne jamais avoir vécu ni de racisme, ni de commentaires déplacés, ni même de regards désobligeants à Québec. Au contraire, les gens sont souvent tout simplement curieux de savoir d'où elle vient et lui posent des questions sur ses origines.

Sur le même sujet, elle croit que le port du voile au Québec n'a pas sa place, peu importe sa forme, car elle le perçoit comme une diminution du statut de la femme et comme un frein visuel à l'intégration à la société canadienne et au marché du travail. Selon elle, toutes les convictions peuvent être repositionnées dans la vie, rien n'est coulé dans le béton et l'éducation peut mener à cette révolution religieuse, car elle permet un recul que les gens moins éduqués ont peut-être moins : « Quand on aime les gens, d'où qu'ils soient, on s'intègre avec eux dans l'harmonie ».

À ce propos, elle croit que la meilleure façon pour les nouveaux arrivants de s'intégrer au peuple québécois est d'enlever leurs signes ostentatoires, de sortir de chez eux, de ne pas se ghettoïser dans les communautés ethniques déjà établies, donc de ne pas s'isoler. La pire chose à faire selon elle est également de toujours rester nostalgique de son pays, car il nous retient constamment dans le passé. Surtout, elle ne veut pas que les gens craignent de s'intégrer à leur pays d'accueil par peur de perdre leur identité, même si elle comprend bien que cela puisse être un grand dilemme intérieur. Lorsque je lui demandai quelle était son identité personnelle, elle me répondit qu'elle se considérait tout simplement comme une Marocaine vivant au Québec et élevant des enfants québécois même si nés de père et de mère marocains. Par contre, elle sait que si elle posait la même question à ses enfants, ils répondraient qu'ils sont Québécois d'origine marocaine, point final. Cela crée un sujet sensible chez eux puisque leurs traits arabes les font passer pour des étrangers et qu'ils se font demander d'où ils viennent, même s'ils n'ont jamais vécu au Maroc. Dans certaines situations, Leila doit les aider à se positionner par rapport à leur identité, mais cela se fait bien tranquillement.

Après plus d'une heure de discussion, il fallait déjà nous séparer. J'avais été transportée dans l'univers éclaté de Leila et je ne voulais plus en sortir. Bien entendu, elle m'invita à visiter le Maroc et me dit que sa famille était prête à m'accueillir n'importe quand. Je quittai, le sourire aux lèvres et la tête pleine de nouvelles réflexions.

QUÉBEC ARABE



Plage de Rabat, photos fournies par Leila.



## Rida Kettani

ANTOINE LECLERC-LOISELLE

C'est à 35 ans et avec la tête pleine d'espoir que Rida Kettani, accompagné de son épouse et de leur fille aînée alors âgée de deux ans, s'envola du Maroc en direction de Québec. C'était en 1997.

Ne pressons pas les choses et revenons un peu en arrière. Tel que mentionné plus haut, Rida est originaire du Maroc, plus précisément de Fès, considérée comme la capitale spirituelle du pays. Il compléta son baccalauréat en informatique dans son pays d'origine pour ensuite faire une maîtrise à distance à la *Pacific Coast University* aux États Unis. N'ayant d'autres choix que de se rendre une semaine aux États-Unis à la fin de ses études de deuxième cycle afin de faire les examens et de présenter son projet de maîtrise, Rida profita de l'occasion pour visiter un peu le pays. Ce fut donc ce qu'il appelle son « premier contact avec la culture nord-américaine ».

## Le choix de venir à Québec

Détentrice d'un doctorat, l'épouse de Rida n'était pas en mesure de dénicher un emploi dans son champ d'expertise au Maroc. Pour Rida, l'idée d'aller voir ailleurs se fit donc sentir et l'orienta vers Québec où les deux frères de son épouse étaient déjà établis. L'un était étudiant à l'Université Laval et l'autre professeur dans le même établissement. Cette situation,

jumelée à la maîtrise de la langue locale, les amena donc à mettre le cap vers la vieille capitale. Son épouse fut entretemps acceptée pour des études postdoctorales à l'Université Laval où Rida avait également l'intention de poursuivre des études.

Un des objectifs quand on est venu ici, c'était de permettre à nos enfants d'avoir un enseignement intéressant et de baigner dans une culture intéressante. Maintenant, elles vont commencer l'université et le cégep et nous sommes contents de cet accomplissement.

En juillet 1997, le temps était donc venu de dire au revoir aux membres de leur famille.

### Les premiers moments à Québec

La famille atterrit à l'aéroport de Mirabel dans un environnement « légèrement plus frais », dit-il. Ils prirent donc la route vers la Ville de Québec. Ils avaient donc un peu moins de deux mois pour se préparer à la session universitaire et pour trouver une garderie à leur fille. Rida ajouta que le fait d'avoir déjà de la famille sur place a facilité le processus d'arrivée, notamment pour le logement.

Avec trois bouches à nourrir, Rida décida finalement de ne pas poursuivre ses études pour plutôt entamer immédiatement sa carrière en tant que consultant en information stratégique. Il œuvre ainsi depuis plus de 20 ans dans ce domaine en accumulant les mandats tant dans le secteur privé que dans le secteur public dans lequel il réalisa des projets d'envergure. Si ses deux diplômes universitaires furent reconnus par l'Université Laval, ce ne fut toutefois pas le cas pour sa maîtrise et son expertise en T.I. Pour se donner de meilleures chances, il fit plusieurs certifications professionnelles de haut niveau pour se doter d'une reconnaissance sur le marché du travail.

Rida se souvient tout particulièrement de son premier hiver, non pas en raison de sa première expérience de froid intense, mais plutôt car il coïncida avec la crise de verglas à Montréal. Bien que la Ville de Québec n'ait pas été touchée, il s'agissait d'un premier contact assez particulier avec ce que pouvait offrir la province comme conditions météo. Histoire de passer confortablement au travers du premier hiver en sol québécois, la famille s'équipa du nécessaire et se fit également donner quelques effets pour compléter la garde-robe hivernale. Même si après 20 ans ils sont tout à fait acclimatés au froid, ils prennent grand plaisir à retourner au Maroc tous les deux ans afin de voir la famille et recharger les batteries sous le soleil méditerranéen.

Si Rida trouve aujourd'hui les gens de la Ville de Québec accueillants, il n'était pas vraiment en mesure de le dire dans les premières semaines, car il restait en famille et n'avait pas beaucoup d'interactions avec les Québécois.



Lorsqu'il commença à sortir plus régulièrement, sa première déception au sujet de sa ville d'accueil fut le café. « Le premier café que j'ai siroté ici au Québec a été une très grosse déception parce que le café, au Maroc, c'est comme en Europe. Le café est très bon et très fort alors qu'ici j'appelle ça de l'eau de serpillère, tout simplement ».

C'est en 2002, soit deux ans après la naissance de sa plus jeune fille, qu'il obtint la nationalité canadienne avec beaucoup de fierté. Pour Rida, ce n'était que le début.

### Une culture se transforme

La religion est très importante dans la vie de Rida. Il mentionne que « ce n'est pas quelque chose dont je vais me détacher, parce que c'est mon identité ». À ce sujet, il estime qu'en terme d'ouverture, on trouve de tout à Québec. Si certains sont ouverts ou plutôt neutres, il reste une minorité plus à l'écart.

Le respect du temps dans la culture nord-américaine est quelque chose que Rida apprécie beaucoup. Il tenait toutefois à préciser la différence qu'il perçoit avec son pays d'origine.

Ici on vit le moment présent pleinement, alors que de l'autre côté, on va savourer le moment présent. Ce sont deux choses différentes.

Il trouve dommage que beaucoup de gens ici ne profitent pas du temps à la table en famille. Il mentionne qu'il a dû s'adapter au rythme d'ici, mais il essaie d'instaurer un juste milieu. Au sujet de la nourriture justement, Rida estime que même si ce qu'on retrouve ici est très différent du Maroc, il n'a pas perdu de ses habitudes. Il se plaît toutefois à déguster la nourriture d'ici, dont la tourtière qu'il aime bien.

Tout ce qui est autour d'Halloween ou des fêtes du Nouvel An, on goûte à ça et on apprécie bien, mais on garde une certaine authenticité.

Il n'hésite pas longtemps pour dire que les gens d'ici sont stressés lorsqu'il compare avec son pays d'origine. Il constate toutefois une certaine prise de conscience et se réjouit de voir un peu plus de cafés et de gens sur les terrasses qu'avant.

Au Maroc, on voit un café entre deux cafés et une terrasse entre deux terrasses.

Il estime qu'ici les gens ne veulent pas perdre leur temps à ne rien dire, alors qu'ils peuvent l'investir à d'autres choses plus intéressantes.

Lorsque nous avons abordé le sujet de la discrimination, Rida se souvient d'une situation en particulier dans un contexte professionnel. Il

mentionne toutefois que la personne a rapidement pris conscience de sa faute et s'est excusée. Même s'il a vécu quelques situations du genre, il a appris à vivre avec cela et il oublie rapidement. Il ajoute que dans la fonction publique québécoise, même si on retrouve déjà un certain pourcentage d'immigrants, il faudrait leur ouvrir encore davantage la porte.

Ce serait bien de construire avec ces personnes, car ils ont dans leur bagage intellectuel quelque chose à dire, quelque chose à compter et à partager avec l'ensemble de la société ici. Si on fait abstraction de ces gens, on va tout simplement rater le train de la civilisation.

### Aujourd'hui

Rida apprécie beaucoup les amitiés qu'il a forgées ici. Si certains amis se sont ajoutés au fil des ans, d'autres le sont depuis les premières semaines de son arrivée il y a 20 ans. « On voyage ensemble. On a des enfants qui ont à peu près les mêmes âges, les mêmes affinités et il y a beaucoup de choses communes ».

Les deux frères de son épouse ayant maintenant fait le trajet de retour vers le Maroc, l'intention de retourner au pays un jour, bien qu'elle ne fasse que germer, est bien réelle. Lorsque leurs filles seront bien installées à l'université, ils ne ferment pas la porte.

Vivons ensemble. Les gens sont venus ici pour avoir une certaine dignité. La moindre des choses c'est donc d'accepter que ces gens vivent de façon libre. Ils sont venus pour contribuer, pas pour profiter d'un système.



Maroc. Source : <https://pixabay.com/fr/tajine-poterie-color-maroc-1623127>. Crédit : DanielWanke

Liban



## Najate Abdul-Hadi

SARAH RENAUD

Najate est étudiante de deuxième cycle en architecture à l'Université Laval. Native du Canada et de descendance libanaise, cette jeune femme partage ces deux cultures dans sa vie de tous les jours.

### Famille

Le père de Najate est le premier de sa famille proche à avoir immigré au Canada. Il s'est d'abord rendu à Québec pour y travailler temporairement. Habitant au sud du Liban, la famille de Najate a été touchée par la guerre qui opposa le pays des cèdres à l'armée israélienne. Fuyant le conflit, ils se sont exilés à Beyrouth, mais la guerre civile ne tarda pas à éclater. La demande d'asile comme réfugiés au Canada a été la seule issue pour les membres de cette famille qui recherchaient un climat de sécurité. Aujourd'hui, sa mère et son père vivent au Québec depuis plus de 40 ans.

### Famille au Liban

Najate n'est allée que deux fois au Liban. Lorsqu'elle avait 15 ans, elle a rencontré pour la première fois sa famille habitant au Moyen-Orient. Elle avait souhaité les rencontrer plus tôt, mais ses parents ne voulaient pas

prendre le risque d'amener leurs jeunes enfants au pays en pleine guerre civile. Sa rencontre avec sa famille au Liban fut mémorable, comme s'ils s'étaient toujours connus. Et Najate de souligner l'importance de la famille au Liban : « L'enfant de ta sœur, c'est comme ta fille ».

### Contrastes entre les deux cultures

La relation parents-enfants est différente entre le Liban et le Québec selon Najate. Elle remarque qu'au Québec, ses amis jouissent d'une grande liberté accordée par leurs parents. Un exemple frappant est le départ hâtif de la maison familiale. Si le jeune Québécois est prêt à partir en appartement, ses parents vont l'épauler et l'aider à voler de ses propres ailes. Tandis que dans la culture libanaise, ce n'est pas concevable de déménager simplement pour être indépendant et libre. En fait, c'est considéré comme un manque de respect envers les parents parce que cela est perçu comme une volonté chez l'enfant de s'éloigner de sa famille. Les parents de Najate ont toujours été très protecteurs, sentiment renforcé par le fait d'avoir vécu la guerre. Najate se sent de son côté très bien dans cette situation!

### Langue

Quand elle était jeune, Najate utilisait principalement le dialecte libanais pour communiquer. Par la suite, en allant à l'école, elle parlait plus fréquemment français et a donc perdu sa langue maternelle. Depuis son voyage au Liban, la jeune femme partage le meilleur des deux mondes : elle a renoué avec l'arabe qu'elle parle avec sa famille et utilise le français avec son entourage.

### Éducation

J'aime qu'on se remette en question et que les choses ne soient pas toujours perçues comme évidentes en soi.

Elle observe que les Québécois ont une réflexion critique très développée. Dans le domaine de l'éducation, ils cherchent à toujours en apprendre plus, à s'améliorer, à bousculer leurs réflexions personnelles, à tout remettre en question. Selon Najate, les Libanais ont une pensée plus neutre sur certains sujets, mais dans la vie de tous les jours, ils sont très traditionnels.

### Religion

Najate est musulmane pratiquante. Elle porte le hijab, fait la prière et participe au ramadan. La Charte des valeurs est un sujet qui l'a particulièrement indignée. Elle a senti que cette charte indexait directement les femmes musulmanes voilées : « La Charte réclamait que les femmes

musulmanes soient libres en leur empêchant de porter ce qu'elles veulent. Cette contradiction-là, je ne l'ai jamais comprise ni acceptée. » La religion fait peur aux Québécois. Ils sont fermés sur le sujet. Autant ils possèdent une pensée scientifique critique, autant la religion reste un sujet tabou.

La jeune femme a déjà fait face à la discrimination religieuse sur les médias sociaux. La publication islamophobe était choquante, mais les commentaires étaient d'autant plus décourageants. Ces messages lui donnaient l'impression qu'elle n'était pas acceptée par les Québécois et qu'ils ne voulaient pas d'elle dans la province.

Pourtant, je suis née ici, je fais mes études ici. Cette publication m'a donnée envie de partir.

### Emplois

« Pour moi, les emplois, c'est super difficile à trouver », dit Najate. La consonance arabe de son nom sur son *curriculum vitae* ne l'aide pas à se trouver un emploi. Lorsqu'elle se rend à une entrevue, souvent les employeurs montrent une réticence au fait qu'elle soit voilée. D'ailleurs, Najate s'est déjà fait engager dans une épicerie où elle avait passé une entrevue avec son hijab. Lors de sa première journée de service, on lui demanda d'enlever son voile. Son employeur avait prétendu qu'elle ne le garderait pas pour travailler. Najate a quitté l'emploi après seulement trente minutes en poste. Par la suite, le long délai d'embauche dans certains emplois qu'elle a occupés lui laisse un mauvais souvenir. C'est comme si elle faisait partie des derniers choix de son employeur. Du fait de son identité religieuse, la jeune étudiante a également déjà vécu une forme de discrimination dans son milieu de travail.

### « Retourne dans ton pays » : lequel?

« Retourne dans ton pays »! Une phrase que Najate entend depuis qu'elle est jeune. Comme l'a dit l'étudiante en architecture : « la Terre, c'est la même pour tous. » Quand les gens la regardent, la façon avec laquelle ils le font laisse croire à Najate qu'ils la jugent. La jeune femme remarque cette réalité depuis qu'elle porte le voile. Lorsqu'elle doit prendre l'autobus, Najate sent les regards tournés vers elle. Ce ne sont pas des regards distraits, ce sont des regards qui sont soutenus : « J'ai déjà été fixée par un monsieur pendant un bon moment et je lui ai demandé « est-ce que ça va? Il y a un problème? » ». L'homme a par la suite hoché la tête et a détourné le regard. Elle est irritée d'être regardée ainsi.

## D'où viens-tu?

Lorsqu'on lui demande quel est son pays d'origine, elle répond qu'elle vient du Liban, même si elle est Canadienne : « Je dis mon pays en parlant du Liban parce que je ne me sens pas complètement acceptée ici ». Auparavant, Najate faisait part aux gens de sa nationalité canadienne, mais souvent on lui reposait la même question en voulant savoir de quel pays sont originaires ses parents. Elle a l'impression que sa souche libanaise est plus importante que sa vraie nationalité aux yeux des Québécois. Maintenant, elle répond simplement qu'elle vient du Liban, parce que c'est moins compliqué et aussi parce que malgré le fait qu'elle soit née au Canada, les gens la considèrent simplement comme « enfant d'immigrants » plutôt que citoyenne canadienne.

## Le port du hijab

Les parents de Najate ne l'ont jamais obligée à porter le voile. Pourtant, certaines personnes pensent le contraire : « Pourquoi portes-tu le hijab? Est-ce que c'est ton père ou ton mari qui t'y oblige? ». Ce sont des questions qui reviennent souvent. Najate aime bien y répondre pour éliminer les idées préconçues. Elle pense qu'il est préférable pour les Québécois de ne pas garder pas leurs préjugés en dedans d'eux-mêmes. Enlever son hijab, elle y a déjà pensé. La jeune femme se dit que parfois, ce serait plus facile pour contrer la discrimination. Néanmoins, elle reste fidèle à elle-même et continue de le porter, car il fait partie de son identité. Najate mentionne que si elle sort de chez elle sans son voile, il lui manque quelque chose.

Ce n'est pas vrai que je vais changer et l'enlever pour que les gens m'acceptent. Ils sont censés m'accepter comme je suis, comme moi je les accepte comme ils sont.

## L'avenir de Najate

Najate prévoit déménager d'ici les prochaines années. Lorsqu'elle aura terminé sa maîtrise en architecture, elle aimerait habiter à un endroit où il y aura une plus grande ouverture d'esprit. La jeune femme souhaite de tout cœur que cette ouverture soit plus forte que la haine et elle croit en une nouvelle génération déjà plus consciente et curieuse.





Sarah Renaud et Najate Abdul-Hadi, Édifice  
du Vieux-Séminaire de Québec



## Nadia Tawbi

MÉLANIE DION

## Enfant de la guerre

Dans les années 1970, une jeune fille aux cheveux et yeux de couleur marron vivait dans une famille de huit enfants au Liban. Sa vie a été complètement chamboulée lorsque la guerre civile a éclaté. Le conflit a rapidement changé le rythme de vie des habitants du pays. Les bruits des bombardements constituaient désormais la trame de fond de leur quotidien. La guerre teintait ainsi graduellement la vie de chacun.

Pour les jeunes étudiants, certaines précautions devaient être prises. « On étudiait pendant les trêves et on se cachait chez nous quand il y avait des bombardements », raconte Nadia Tawbi. C'est dans ces circonstances qu'elle termina ses années d'étude du cycle secondaire. À l'âge de 17 ans, elle commença à travailler à temps plein. À cette époque, sa vie se résumait à travailler le jour et étudier le soir.

Je suis rentrée à l'université à 17 ans avec la lumière de la chandelle et les bombes en musique de fond. C'est ça, la représentation de mes études.

Elle avait le désir de poursuivre ses études. Cependant, son pays n'offrait pas la possibilité de faire un doctorat à l'époque. Nadia s'est ainsi mise

à redoubler d'efforts. « Il fallait que j'obtienne une bourse pour pouvoir compléter mes études. Je m'étais donc mise à travailler très fort. Je ne faisais rien en dehors de manger, dormir, travailler et étudier. »

### Le départ pour la France

En 1983, Nadia obtint une bourse du gouvernement français. Elle prit alors la décision de quitter le Liban pour aller poursuivre ses études en France. Cependant, il lui était impossible de faire le voyage en avion puisque l'aéroport était fermé en raison de la guerre. Elle a dû prendre le bateau jusqu'à Chypre pour être en mesure de continuer vers la France.

Malgré la guerre qui faisait rage dans son pays d'origine, Nadia n'avait pas l'intention de quitter définitivement.

J'ai quitté le pays dans l'espoir de revenir. Je voulais devenir professeure à l'université là-bas, je voulais y travailler.

C'est donc avec plein d'espoir que Nadia quitta le Liban dans le but de compléter son diplôme d'ingénieure en France.

Au même moment, elle commença à travailler à temps complet pour le centre de recherche de Bull SA en France. Au fil du temps, l'idée de revenir au Liban commençait à s'estomper.

Petit à petit, je ne voulais plus rentrer dans un pays en guerre où, pour trouver un emploi, je devais connaître telle ou telle autre personne. Le pays ne fonctionnait pas bien à cause de la guerre, donc, je ne suis pas rentrée.

### Vers un Québec enneigé et froid

Après l'obtention de son doctorat, elle souhaitait revenir à l'enseignement. « Durant mes études doctorales, j'ai fait un peu de charges d'enseignement et j'aimais ça. J'ai donc commencé à postuler partout. J'ai postulé au poste de maître de conférences partout en France, en Australie, puis au Québec et on m'a convoquée pour une entrevue à l'Université Laval », expliqua-t-elle.

C'est donc après treize années à Paris qu'elle décida de traverser l'océan afin de venir s'installer à Québec. « Je suis arrivée ici au mois de février. J'ai eu froid. Je ne sortais pas, je restais à l'intérieur et je commandais des pizzas. J'avais si froid, je voyais la neige dans les rues et je me mettais à trembler », raconta-t-elle avec un air amusé.

### L'ouverture des Québécois

Malgré l'obtention de son poste à Québec, elle n'avait pas

nécessairement l'idée de résider sur le territoire québécois bien longtemps. « Au début, j'avais juste une envie, c'était de revenir en France. J'avais tous mes amis, une partie de ma jeunesse là-bas. » Toutefois, son intention initiale a évolué au fil du temps en raison de la convivialité des Québécois. « La gentillesse des gens a pris le dessus. Les gens ici sont gentils. C'est-à-dire, il y a beaucoup de convivialité. On marche dans la rue, les gens sourient, ils ne sont pas agressifs. La qualité de vie que j'ai ici, je ne l'aurais nulle part ailleurs. Donc, je ne voulais plus rentrer », s'exprima-t-elle avec un sourire au visage. Avec les années, Nadia est tombée sous le charme de la ville.

Ce que j'aime de la ville de Québec, c'est que c'est une ville de taille humaine. Dans les grandes villes comme Paris ou New York, les gens n'ont pas le temps de se dire bonjour. On monte dans le métro, on est fatigué... Ici, c'est différent.

### Un environnement paisible

La transition d'un pays à un autre n'est pas toujours une étape facile. Cependant, au tout début, lorsque Nadia a déposé sa valise à Paris, la transition était plus simple puisqu'elle habitait dans une résidence d'étudiants. « Une résidence d'étudiants, c'est comme un micro-cosmos. C'est différent de tout le reste. Moi, j'ai eu la chance d'avoir des amis de toutes les nationalités avec qui je garde encore des contacts aujourd'hui. Alors ça, ça facilite la transition », expliqua-t-elle.

Étant une fille de la guerre, le changement d'environnement a été marquant.

L'environnement de mon pays d'origine était une prison. Alors, je m'en suis allée à Paris, la ville des lumières et des cultures. J'étais étudiante, je sortais avec des amis, je respirais la culture et j'en mangeais.

« Vous ne pouvez pas imaginer la chance qu'on a ici de vivre dans un pays en paix. C'est réellement une chance », continua-t-elle. Cette paix sociale est réellement un enjeu important aux yeux de Nadia Tawbi.

Vous avez un joyau qui s'appelle la paix. Donc, goûtez-y et conservez-le. On veut la paix, la paix sociale, la paix avec les autres, le bien-vivre ensemble. C'est ce qu'on veut, ce qu'on souhaite pour ici, que ça reste longtemps comme ça et que ce ne soit pas entaché de problèmes.

### Le « nous » du Québec

Malgré toute la bonne volonté des habitants d'un pays en paix, il peut toujours se présenter des événements qui rappellent que cette quiétude est fragile. L'attentat survenu le 29 janvier 2017 dans une mosquée de Québec est un événement qui a laissé tout le monde sous le choc et sans mots. À la

suite de ce drame, de nombreux voisins de Nadia ont frappé à sa porte pour lui témoigner leur affection et tous ses collègues sont venus la voir pour lui dire qu'ils l'aimaient. C'est avec émotion qu'elle se remémore ces moments d'un passé pas si lointain.

Avec son parcours de vie et ses expériences passées, Nadia souhaite transmettre un message afin de favoriser le vivre ensemble dans la société.

N'abandonnez jamais l'esprit critique. N'élevez pas vos enfants dans la haine. Il faut plutôt miser sur l'esprit critique et l'ouverture du cœur, l'humanisme. On a beaucoup plus de choses en commun que de choses qui nous différencient. Il faut mettre l'accent sur ce qui nous rassemble. Tout cela dans le but d'élargir le *nous*. Il faut éviter de le réduire ou de le restreindre, le *nous* doit être large.

Ce malheureux événement de janvier 2017 a soulevé différents débats sur la présence des musulmans et la radicalisation au Québec. C'est avec émotion qu'elle conclut en mentionnant : « Tout ce qui s'est passé ici après le 29 janvier, les politiciens qui ont oublié leurs différences politiques et qui se sont exprimés pour dire aux musulmans « on ne vous considère pas tous comme ça, on ne vous haït pas, on vous aime », c'est ça le Québec que j'aime, le *nous* que j'aime. »

Nous devons tous nous mobiliser contre l'extrémisme, contre les préjugés, les sentiments haineux envers ceux que nous ne connaissons pas ou que nous jugeons différents, nous devons prôner l'ouverture. La responsabilité de faire des efforts incombe aux nouveaux arrivés ainsi qu'à ceux qui les reçoivent. Nos efforts porteront certainement fruit, comme des graines qui fleuriront plus tard.



Crédit photo : Université Laval

## Sally Kaissy Kadri

CASSANDRE POISSENOT

### Jeunesse entre Liban et Iraq

C'est à Baalbek, le 12 mai 1930, que Sally Kaissy vit le jour. Elle y vécut neuf années avec ses parents, ainsi qu'avec sept frères et sœurs. Sa scolarité se fit en arabe et en français, ce qui lui fut d'une grande utilité. Lorsqu'elle eut neuf ans, son père quitta le Liban pour l'Iraq, la découverte du pétrole ayant créé un débouché d'emplois plus qu'intéressant. Baalbek était une ville aussi paisible que magnifique, mais il était plus avantageux, économiquement parlant, de partir pour l'Iraq. Avant de dépayser toute la famille, son père partit en explorateur. Après quelques temps, il appela sa femme pour qu'elle vienne le rejoindre, seule, afin de voir si elle s'y plairait. Sa mère se rendit donc en Iraq et s'imprégna des arômes locaux. Elle aima beaucoup ce nouveau pays et savait que ce serait le début d'une merveilleuse aventure. Elle retourna donc au Liban chercher toute la marmaille pour que la famille puisse se réunir sous d'autres cieux.

### Sally l'aventurière

À 18 ans, Sally décida d'aller étudier les sciences infirmières en Angleterre. Avant son départ, la sœur de son père leur rendit visite en Iraq.

Elle habitait Windsor en Ontario, au Canada. C'est à ce moment que Sally apprit à sa tante le métier qu'elle avait choisi. Surexcitée par cette nouvelle, sa tante s'empressa de lui parler des opportunités qu'offrait le Canada : on y manquait cruellement d'infirmières.

Sally Kaissy ne connaissait pas la méchanceté. Elle était habitée par une naïveté des plus pures. Elle en paya d'ailleurs le prix lors d'un de ses voyages. Durant les vacances d'été, Sally quittait l'Angleterre pour aller visiter l'Europe. Un été, elle quitta son dortoir anglais pour aller découvrir Paris. Avant de partir, un des médecins de l'hôpital où elle étudiait lui donna un appareil photo pour qu'elle puisse se ramener des souvenirs uniques. Lors de son deuxième jour à Paris, Sally échappa à un enlèvement et se fit voler l'appareil photo.

### La rencontre avec son futur mari

C'est entre 1961 et 1962 que Sally immigra au Canada, à Windsor en Ontario. Un jour, se retrouvant par hasard chez des amis, Sally rencontra un homme qui allait changer le cours de sa vie. Quelques semaines précédant cette fameuse journée, cet homme se trouvait à Beyrouth et rencontra la sœur de Sally. Ils discutèrent de son projet à lui de quitter le pays pour aller en Amérique et sa sœur lui dit : « J'ai une sœur à Windsor. Si jamais tu passes par là et que tu la vois, dis-lui de nous écrire. » Peu de temps après, il s'envola pour Toledo en Ohio. Il y rencontra un cousin qui lui apprit qu'ils avaient un autre cousin à Windsor en Ontario. Il décida de s'y rendre. C'est en voulant rencontrer son cousin qu'il tomba sur Sally. Ils se plurent au premier regard. Ils parlèrent pendant huit heures consécutives. Pendant les jours qui suivirent, ils s'apprivoisèrent doucement, tendrement. Au bout de cette semaine idyllique, ils prirent la décision de se marier.

### Sally, la voyageuse

Une fois qu'ils furent mariés, ils quittèrent le Canada pour retourner au Liban, à Beyrouth. En 1963 naquit leur premier enfant. Son mari travaillait pour la compagnie aérienne Air Liban. Il avait l'opportunité d'obtenir les billets d'avion à moitié prix. Il proposa donc à Sally d'aller en Angleterre pour qu'elle lui montre où elle avait étudié. Ne reculant jamais devant l'occasion de voyager, Sally accepta avec joie. C'est avec nostalgie qu'elle fit découvrir à son mari et à son fils l'hôpital où elle avait étudié. Elle leur fit rencontrer tous les médecins et toutes les infirmières. En rentrant au Liban, il regarda sa femme et lui dit doucement : « Sally, qu'est-ce que tu dirais si on retournait au Canada? » Elle était en accord avec lui. Le Canada était un choix évident pour eux. Tous les deux avaient étudié en français et ils parlaient également très bien l'anglais. Ils avaient aussi inculqué cet héritage linguistique à leurs enfants. Il lui dit alors de n'en parler à personne puisque



rien n'était sûr : peut-être iraient-ils au Canada pour une visite, peut-être y seraient-ils pour toujours. Sally connaissait son mari : elle savait très bien qu'il envisageait de ne pas retourner au Liban. Un jour, il dit : « On va vivre à Québec! » Sally se souvint alors que sa directrice d'études avait dit qu'elle pouvait travailler n'importe où au Canada avec son diplôme, sauf au Québec. Prise dans un dilemme, elle décida de faire taire cette petite voix et de suivre son mari dans cette aventure.

### Sally au Canada

Ils atterrirent à Montréal le 24 mars 1967. Sally était enceinte de six mois de leur deuxième enfant. L'atterrissage fut donc mémorable puisque les agents de bord durent la protéger avec de multiples coussins afin de s'assurer du bien-être du bébé. Par la suite, ils se rendirent à Outremont, où la famille s'accoutumait à son environnement tranquillement. Le choc n'était pas trop grand puisqu'ils s'exprimaient déjà le français. Son mari recevait beaucoup d'offres des compagnies aériennes, mais elles venaient toutes de Vancouver et des régions anglophones. Il les refusa toutes puisque son objectif était d'habiter la ville de Québec. Devant cette impasse momentanée, Joe décida d'envoyer Sally et les enfants à Halifax où Sally avait une sœur. Ils furent ainsi séparés quelques temps jusqu'au jour où il l'appela pour l'informer qu'il avait trouvé un emploi au ministère du travail comme analyste de planification socio-économique. Elle quitta donc Halifax pour Québec. Bébé et bagages plein les bras, elle se rendit en train à Québec où l'attendait fébrilement son mari.

### Sally à Québec

Tous deux ne regrettèrent pas leur venue à Québec. Ils avaient tous les deux aimé Montréal, mais ils tombèrent littéralement en amour avec la ville de Québec. Sally voyait Québec comme un grand éclat de lumière, un endroit avec de grands espaces où les gens sont chaleureux, ouverts et d'une gentillesse infinie. Une fois de plus, leur connaissance du français leur rendit la vie plus facile, quoique l'accent québécois leur donna du fil à retordre. Plusieurs personnes pensaient même que Sally était française à cause de son accent. Encore aujourd'hui, malgré tous ses efforts, elle n'arrive toujours pas à parler avec l'accent québécois.

Ils n'eurent aucun problème d'intégration. Elle se remémore la famille qui venait garder les enfants à l'occasion, ainsi qu'un monsieur qui travaillait avec son mari et avec lequel ils développèrent une grande amitié.

Un incident vint toutefois jeter le trouble dans la tranquillité de la famille : pendant qu'il voyageait à Montréal, pris dans une tempête de neige, son mari fut frappé de plein fouet par un camion roulant à vive allure. Son accident provoqua une vague de solidarité sans précédent de

la part des Québécois et il put s'en tirer après un séjour à l'hôpital. De cette expérience tragique et douloureuse, Sally dresse un bilan positif. Elle découvre que devant l'adversité, les Québécois se ralliaient et s'unissaient pour soutenir ceux qui vivent un moment de faiblesse. Elle découvre la bonté de cette population et est encore particulièrement touchée de tous les gestes spontanés, la disponibilité, la générosité qu'ils reçurent. Sally restera marquée à jamais par tant de sollicitude.

### Sally et le Québec moderne

Aujourd'hui, beaucoup de choses ont changé. Les derniers événements à la mosquée de Sainte-Foy l'ont énormément choquée. Jamais Sally n'aurait cru que cela pouvait se produire à Québec. La seule méchanceté dont elle avait été victime jusqu'à ce moment était le vol de bicyclettes. Ça l'avait beaucoup attristée, mais ça n'avait rien avoir avec la douleur qu'elle ressent aujourd'hui en pensant à la tragédie de janvier 2017. Avant, les Québécois aimaient les Arabes et voulaient tout savoir de la culture arabe. Maintenant, il y a des gens qui les soupçonnent et les tiennent pour responsables de tout ce qui se passe dans le monde. Il y aussi ceux qui associent tout à la religion musulmane. Ceux qui connaissent réellement l'islam savent que cette religion n'a rien à voir avec la violence. Malheureusement, beaucoup de Québécois se fient aux informations haineuses propagées par des médias et font des amalgames douteux. De plus, ce n'est pas parce que les gens sont arabes qu'ils sont forcément musulmans. Au Liban, il y a plus de 18 religions officiellement reconnues par la loi.

### La vie au Québec selon la fille de Sally

La fille de Sally côtoie des gens qui parrainent une famille syrienne. En arrivant, ils ne parlaient ni français ni anglais, ce qui était difficile. Elle croit fermement que le fait de parler la langue française a aidé ses parents dans leur intégration. Même s'ils ne connaissaient pas la culture, ils avaient les moyens de se souder à la population. Puisque ses parents parlaient français, ils ont été en mesure de se dénicher une épicerie européenne dans le Vieux-Québec. Cela peut sembler anodin et simple comme événement, mais ce fut crucial dans l'adaptation à leur nouvelle vie.

Elle souligne également la grande ouverture de ses parents. Sally a autrefois créé, avec deux autres femmes, l'association de la femme arabe du Maghreb et du Moyen-Orient. Cette association avait deux missions. La première était d'aider les femmes immigrantes du Maghreb et du Moyen-Orient à s'intégrer, que ce soit par des cours de langue ou de cuisine. La deuxième mission s'adressait aux femmes québécoises vivant avec des hommes ou des familles du Maghreb et du Moyen-Orient. Elles voulaient aider les femmes d'ici à comprendre cette autre culture. Elles donnaient

des cours d'arabe, ainsi que des cours de cuisine. Avec la guerre du Liban, l'association a malheureusement dû fermer ses portes.

Jusqu'à ses 18 ans, elle pensait qu'elle était Québécoise à part entière, ce qu'elle est. Mais en allant s'établir à Montréal, elle s'est rendu compte qu'elle n'était pas Québécoise à 100 % et que d'autres valeurs lui avaient été inculquées. Ses parents n'ont jamais fait la différence entre les Québécois et les autres. Elle a toujours eu les mêmes libertés que ses voisins ou que son frère. Ses parents lui ont enseigné les fondements de base, le respect, etc. Simplement le fait qu'ils aient voulu habiter à Québec pour que leurs enfants apprennent le français démontre de leur part une très grande ouverture d'esprit.

### Liens avec le Liban

Sally est toujours en contact avec deux de ses sœurs et certains membres de sa belle-famille qui habitent le Liban. Elle trouve beaucoup plus facile de garder le contact avec l'arrivée de la technologie. Elle utilise les courriels ainsi que Skype pour communiquer avec eux.

Comme message aux Québécois qui s'inquiètent de l'arrivée d'immigrants, Sally prescrit plus de tolérance et de chaleur dans leur accueil. Elle demande la même chose aux immigrés.



Les femmes Kaissi avec l'auteure



## Serge Khoury

LINDSAY GUEÏ

Serge a 25 ans. Il est originaire du Liban. Il y a passé toute son enfance et adolescence avant d'immigrer au Canada. Ici, il a fait une double maîtrise en architecture et design urbain à l'Université Laval. Cela fait maintenant deux ans qu'il est à Québec.

### Adaptation au Québec

Tout d'abord, la première chose qui l'a marqué à son arrivée est la langue. Il n'avait jamais été confronté à l'accent québécois et ne comprenait pas toujours ce que les gens lui disaient. Depuis sa naissance, il avait appris le français dit « international » et les variantes québécoises étaient quelque peu inattendues. Une vraie découverte!

Au niveau culturel, il expliqua qu'il a dû vraiment prendre son temps afin de comprendre comment les gens réagissaient afin de ne pas mal interpréter les situations auxquelles il était confronté. Il voulait comprendre et comparer ce qui est toléré ou pas dans la culture québécoise et la culture libanaise. Il lui a fallu quatre mois pour s'adapter culturellement.

Il a rapidement réussi à trouver des repères dans la ville, ce qu'il désigne par « adaptation géographique ». C'est vrai que tout le monde n'a pas le sens

de l'orientation et n'a pas la même facilité d'adaptation pour se déplacer. En effet, il étudie à l'école d'Architecture dans l'édifice du Vieux-Séminaire de Québec, qui se situe dans le Vieux-Québec. Une chance pour lui, car il doit prendre le bus qui passe assez fréquemment, sans besoin de correspondance.

Il raconte avec humour qu'il rentrait un soir chez lui, très épuisé, au point qu'il s'est trompé de sens. Il est arrivé à Charlesbourg sans vraiment comprendre comment et il a expliqué son problème au chauffeur de l'autobus qui, très gentiment et avec courtoisie, lui a indiqué le chemin du retour. Il a finalement mis trois fois plus de temps que prévu pour rentrer chez lui!

Concernant le climat, il considère qu'il est possible de s'habituer, mais qu'on ne peut jamais totalement s'adapter.

### Entre Québec et Beyrouth

La famille occupe une place centrale dans la vie de Serge. Il doit tenir compte des sept heures de décalage horaire entre Beyrouth et Québec pour pouvoir communiquer avec les siens, chose très difficile pour lui-même et sa famille restée au pays. Il doit rester éveillé assez tard dans la nuit, ou alors se lever très tôt, et il en est de même pour ses parents au Liban. Pour aller en vacances, il trouve que c'est aussi assez ardu, car le voyage est très long. C'est la raison pour laquelle il priorise la session d'été pour aller se ressourcer chez lui. Deux semaines ne suffisent pas vraiment et ne valent pas la peine pour toute cette distance.

### Opportunités et réalités

La quête d'opportunité est l'une des motivations qui ont poussé Serge à venir ici.

C'est difficile de trouver un travail, peu importe le domaine, mais c'est surtout le système et les lois qui bloquent les immigrants. J'ai eu plusieurs entrevues, mais mon statut d'étudiant étranger m'empêche d'aller plus loin. Je peux juste avoir un stage, pas un travail.

Il a trouvé un petit boulot sur le campus et il s'en contente en attendant de trouver une meilleure opportunité.

En ce qui concerne les valeurs québécoises qu'il apprécie le plus, mentionnons le respect de la vie privée. Les Québécois ne demandent pas trop de choses personnelles et sont assez réservés par rapport à cela, et c'est quelque chose qui lui plaît beaucoup. Par contre, la vie sociale québécoise lui plaît vraiment moins. Il raconte que sa culture est très différente, que ce soit au niveau des interactions sociales ou de la communication. Il trouve par ailleurs que les gens sont plus ouverts à Montréal qu'à Québec.

### Vie actuelle à Québec

Pour le moment, il n'a pas trouvé d'emploi dans son domaine. Il espère rentrer au Liban à la fin de ses études. Par contre, si une opportunité se présente, il pourrait revoir sa décision.

Il est dit être plus proche des étrangers que des Québécois. Le type de relations entretenues est différent. Ses relations dites « amicales » sont généralement entretenues avec des étrangers, alors que les relations de « travail » se font avec les Québécois. Avec les étrangers, il a même l'impression que l'union s'est formée parce qu'ils partagent tous ce même sentiment, celui d'être différent. Cependant, il a trouvé des amis québécois, originaires des régions proches de Montréal, en général très ouverts d'esprit. Ça lui permet de partager sa culture, car ils aiment en apprendre un peu plus sur son pays et ses origines. Ils ne sont pas très proches, mais au moins la glace est brisée.

### Son Liban stéréotypé

Il trouve que les habitants de Québec ne connaissent pas les différences entre les pays arabes. Ils pensent qu'ils sont tous pareils. Ils ne savent pas que la population libanaise comprend des musulmans, mais aussi des chrétiens. Il explique qu'ils « sont choqués par le fait que je m'appelle Serge et que je sois orthodoxe. L'un de mes professeurs pensait que j'avais changé de prénom avant d'arriver ici ».

Serge explique que l'islamophobie est très présent dans les médias. Il trouve qu'ils exagèrent sur l'islamisme radical et le généralisent alors que ce n'est pas forcément la réalité ambiante. Il considère que plusieurs font du profilage racial. On confond les Libanais et on les prend tous pour des Arabes. Cela ne le dérange pas, mais il trouve injuste d'être considéré comme l'arabe extrémiste stéréotypé présenté dans les médias. C'est la raison pour laquelle il aimerait que les gens soient un peu plus informés sur le Moyen-Orient. Par ailleurs, le Liban, l'Espagne, la Grèce, la Turquie et le pourtour de la mer Méditerranée appartiennent non pas au Moyen-Orient, mais à la communauté méditerranéenne. Peu de gens le savent et il aimerait que les confusions diminuent.

### Message aux futurs immigrés

Pour faciliter les expériences à venir des personnes qui aimeraient immigrer à Québec, Serge recommande fortement d'effectuer des recherches avant le départ et d'en apprendre davantage sur la vie au Québec, la culture, etc.

Il pense qu'il serait utile d'offrir des cours aux québécois sur les cultures

étrangères, car « pour les gens d'ici, le Liban c'est un désert avec des chameaux. Alors qu'il y a la neige, la mer et le secteur du tourisme y est assez développé ».

### Message aux Québécois

On cherche juste quelque chose de meilleur qu'on n'a pas chez nous, surtout au niveau de la stabilité, de la qualité de l'enseignement, au niveau social. On cherche un endroit où on peut s'épanouir.

Ainsi, les immigrants ne sont pas là pour causer du tort aux habitants de Québec, ils viennent parce qu'ils savent qu'ils pourront trouver de meilleures opportunités de vie que celles offertes dans leurs pays d'origine.

### Anecdote

Serge rappelle qu'il y a eu une guerre civile au Liban et que c'est la raison pour laquelle les Libanais ont beaucoup émigré. Ils sont environ 23 millions à l'extérieur (prenant en compte les descendants) de leur pays, notamment en Italie, au Brésil ou encore au Canada, contre 4 millions au pays. « Même l'actuel président brésilien, Michel Temer, est d'origine libanaise », dit-il en riant.



Photo de graduation 2017 de l'École d'architecture







## SammyBoy

FRÉDÉRIKE BÉLAND

SammyBoy est étudiant à l'Université Laval en génie mécanique. Né à Beyrouth, la capitale du Liban, il est l'aîné d'une famille de trois enfants. Âgé de 23 ans, SammyBoy a toujours adoré vivre près de la mer méditerranée. Son enfance fut remplie de journées à la plage, de parties de basketball, mais également de longues heures en classe au lycée français qu'il a débuté à l'âge de trois ans, au Liban. En plus des heures de cours, SammyBoy commença à jouer au basketball compétitif. Ayant un talent dans ce sport, il fit partie de l'équipe nationale du Liban, tout en continuant ses études au lycée français.

C'était une période difficile, puisqu'il fallait que j'obtienne de bons résultats pour pouvoir un jour partir étudier ailleurs. Avec le basketball et l'étude pour les examens, il fallait que je sois organisé et extrêmement performant.

### Une adolescence dans un climat de guerre

Alors qu'il n'avait que 14 ans, le Liban entra en guerre contre Israël et cela eut des répercussions sur le jeune homme. Des avions israéliens bombardaient sans arrêt la capitale, et la famille de SammyBoy dut quitter le pays.

Je me souviens encore que lorsqu'on est partis de la maison et qu'on était

en Turquie, on a annoncé à la télévision qu'un centre commercial avait été détruit par les bombardements, juste à côté de l'appartement où on habitait. J'avais tellement peur de revenir au Liban et que ma maison soit disparue. Nous n'aurions plus eu d'endroit où aller et tout ce que j'avais connu n'aurait été que poussière. Heureusement, l'appartement était toujours là à notre retour au pays.

Par la suite, les événements de la guerre semblèrent s'estomper et le calme revint au pays. Au fil des années, SammyBoy combina études et parties de basketball jusqu'à ce que se présente une opportunité pour la suite de ses études : un recruteur de l'équipe de l'Université d'Alberta approcha SammyBoy. Nanti d'une bourse d'études et d'une place dans l'équipe de basketball de son université, il quitta, seul, son pays natal et sa famille pour le Canada.

### L'arrivée en Alberta

À son arrivée au Canada, tout avait été planifié pour le jeune Libanais de 17 ans. Le responsable des résidences de l'Université d'Alberta l'attendait à l'aéroport pour l'accueillir et le conduire à son nouveau milieu de vie. Une fois installé, SammyBoy se joignit aux diverses activités d'intégration et commença à se faire des amis. « Ce que j'aimais en Alberta, c'est que c'était facile de s'intégrer. J'étais partie avec l'idée que j'allais me faire juger et que certaines personnes penseraient que je suis une menace puisque je suis immigrant. D'ailleurs, le terrorisme était associé énormément aux Arabes en ce temps-là. Puisque tout le monde vient d'ailleurs, en Alberta, je me suis senti facilement intégré et jamais à part ». SammyBoy s'attendait toujours au pire tant au niveau de l'intégration que du climat. C'est pourquoi il ne fut pas surpris du froid qu'il faisait à l'hiver au Canada. Étudiant en administration des affaires, il vint un temps, lors de sa deuxième année, où il n'aimait plus ce dans quoi il étudiait. De plus, il subit une grave blessure lors d'une rencontre de basketball qui le mit au banc de touche. Devant ces deux problèmes, il décida de quitter l'Alberta pour la ville de Québec. « J'avais besoin de changement. Comme je parlais également français, je me suis dit que cela pouvait être intéressant de vivre dans une ville francophone au Canada ».

### La ville de Québec : Une nouvelle étape

Une fois arrivée à l'aéroport Jean-Lesage à Québec, SammyBoy n'eut pas l'aide d'un responsable comme en Alberta. Plongé dans un univers inconnu, il dut prendre un taxi pour se rendre en résidence. Une fois arrivé, aucune aide ne lui fut offerte et il passa sa première nuit sans couverture ni oreiller. Une fois cette dure journée passée, il essaya de faire connaissance avec des étudiants de son programme, mais cela ne fut pas aussi facile que prévu. Après plusieurs semaines passées à Québec, il avait l'impression que les gens étaient moins chaleureux et plus craintifs vis-à-vis de ses origines.

Disons qu'en Alberta, c'était beaucoup plus facile. Les gens n'avaient pas cette peur d'être envahis et adoraient la diversité. À Québec, je me suis rendu compte que c'était différent. Oui, j'ai fini par me faire des amis, mais disons que je me suis fait regarder de travers à plusieurs reprises avant de trouver des gens qui acceptaient d'où je venais.

Les amis avec qui il fit connaissance venaient de Sept-Îles et il développa une belle affinité avec ceux-ci. Ils acceptaient qu'il vienne d'ailleurs et trouvaient cela normal de le traiter comme un être humain à part entière. L'interaction fut facile car il parlait parfaitement français grâce à ses longues années d'études dans un lycée français. Il est évident que certains termes et expressions lui étaient inconnus, mais ceci faisait l'objet des taquineries amicales par ses nouveaux amis québécois.

Le jeune Libanais garde le contact avec les membres de sa famille via des applications mobiles, et peut ainsi les regarder à travers une caméra lors des conversations téléphoniques. De cette façon, il sent la présence de sa famille à tout moment.

J'adore le fait que je peux les appeler, mais en même temps ce n'est pas la même chose qu'en vrai et ne pas les voir pendant deux ans, c'est extrêmement difficile. Je sais que je ne peux pas y retourner à ma guise avec l'école et les prix exorbitants des billets d'avion, mais je m'ennuie souvent de ma famille et de la nourriture de ma mère.

Puis, vint le jour où SammyBoy rencontra une Québécoise et ils finirent par former un couple. Ce fut un moment décisif dans sa vie, puisqu'il avait maintenant deux bonnes raisons de rester au Canada.

### S'adapter à une belle famille québécoise

La vie familiale fut difficile au début, la famille de sa petite amie étant réticente du fait de ses origines.

J'ai entendu plein de choses allant de ce que je voulais être avec elle uniquement pour avoir ma citoyenneté (une rumeur qui court souvent ici) à que je l'obligerai à se soumettre à ma religion. Cela m'a troublé. Je m'étais bien sûr préparé à cette réticence, mais ce genre d'histoires auxquelles les gens croient m'a énormément surpris. Au Liban, la question de la religion est un tabou. On ne veut plus en parler et on ne veut plus se faire discriminer à cause des tragédies que cette situation a provoquées par le passé.

Cependant, plus la famille le connaissait et plus elle réalisa qu'il ne représentait aucune menace pour eux. C'est avec beaucoup de délicatesse et de patience que le jeune Libanais expliqua la réalité de son pays aux membres de la famille de sa petite amie. Après trois ans de vie commune, la majorité des peurs ont été éteintes, mais il reste encore du travail à faire.

## Avenir et recommandations

SammyBoy vit toujours le rêve de devenir ingénieur chez Bombardier ou une autre compagnie où il pourra développer ses compétences d'ingénieur. Il compte rester au pays et obtenir sa citoyenneté pour travailler au Canada dans son domaine.

SammyBoy recommande d'améliorer l'accueil des immigrants à Québec, notamment des étudiants étrangers à leur arrivée. Il propose également que des événements culturels soient mis de l'avant pour faire découvrir à la ville de Québec les différentes cultures.

Parce que les gens ici ont peur de ce qui vient d'ailleurs et ils se renferment sur leur propre culture. Alors, s'ils peuvent avoir des contacts avec des gens qui viennent d'ailleurs et qu'ils peuvent converser avec eux, cela permettrait d'arrêter cette peur d'être envahis par les immigrants établis ici. Tu n'as qu'à connaître l'inconnu et tu n'auras plus peur.

Le Liban, un désert au bord de la mer? Au contraire! On peut faire du ski dans les montagnes et ensuite aller se baigner dans la mer méditerranée. Deux saisons en un endroit, c'est probablement le paradis de tout Québécois.



Reddit Pics. 2016. *Snow approaching the sea in Lebanon* [https://www.reddit.com/r/pics/comments/2ztb43/snow\\_approaching\\_the\\_sea\\_in\\_lebanon](https://www.reddit.com/r/pics/comments/2ztb43/snow_approaching_the_sea_in_lebanon).

## Maha Hassoun

VALÉRIE PLAMONDON

Maha Hassoun est une femme généreuse et ouverte d'esprit originaire du Liban, un pays du Moyen-Orient qui partage ses frontières avec Israël et la Syrie. Elle a grandi dans la ville de Tripoli, au nord du pays, dans une grande famille de huit enfants.

Sur le territoire libanais cohabitent plus de dix-huit confessions religieuses différentes. Fait intéressant, tous fêtent Noël, chrétiens et musulmans confondus. Cette cohabitation dont font preuve les Libanais témoigne de leur ouverture d'esprit et de leur ouverture à l'autre. Ces valeurs de tolérance et de partage sont très importantes pour Maha, qui souhaite les transmettre autour d'elle.

### Religion

Maha ne s'identifia à la religion que tardivement dans son enfance. « Dans mon cœur d'enfant, j'étais neutre », explique-t-elle. Ses amis, ses professeurs et sa famille n'étaient pas étiquetés comme des catholiques, des Grecs orthodoxes ou des musulmans, mais simplement comme des membres de son entourage. Elle prit pleinement conscience de sa confession religieuse vers l'âge de douze ans, alors qu'elle était en sixième année. À la maison, son père fit savoir qu'il préférerait qu'elle et ses frères et sœurs passent inaperçus,

car il était inquiet vis-à-vis des tensions issues du contexte politique de l'époque.

Introduite de plus en plus sérieusement à l'Islam, elle apprit avec étonnement ce qu'impliquait être musulmane, ce qui lui déplut d'abord. À ses yeux, la chrétienté lui paraissait plus souhaitable, car elle représentait pour elle la liberté et la permission de faire certaines activités. Or, elle s'aperçut bien vite que la liberté d'expression au Liban n'était pas exclusive à une religion en particulier. En effet, les Libanais sont libres de pratiquer leur religion. De plus, les musulmanes peuvent choisir de porter le voile ou non. D'ailleurs, Maha ne le porte pas.

Ayant grandi dans un contexte d'ouverture d'esprit et d'acceptation de la différence, Maha n'est certainement pas individualiste. La notion de partage est très importante pour elle. Lorsqu'elle donne de son temps, qu'elle rend service à quelqu'un ou qu'elle offre quelque chose, elle n'attend rien en retour. Maha est très proche des membres de son entourage et c'est naturel pour elle d'être présente pour eux en cas de besoin.

### Arrivée au Québec

Après avoir complété sa maîtrise en littérature au Liban, Maha cherchait des bourses d'études pour aller à l'étranger. Elle voulait « se dépayser et découvrir une autre culture, complètement différente de la sienne ». Elle ne souhaitait donc pas simplement se déplacer dans un pays voisin, car elle savait qu'elle y retrouverait des coutumes similaires.

C'est par l'entremise du bouche-à-oreille qu'elle apprit l'existence d'un programme d'études et de bourses étrangères au Canada. Maha amorça les procédures d'inscription environ six mois à l'avance, en passant par le programme canadien. De cette façon, elle était certaine que son dossier avancerait, alors qu'elle était moins confiante à l'égard de son dossier au ministère du Liban. Maha entreprit toutes ces démarches sans en parler à quiconque, car elle préférait attendre d'avoir la réponse officielle du programme canadien.

Lorsqu'elle reçut une réponse positive, elle annonça enfin son départ à ses proches. Elle désirait de tout cœur que sa famille accepte et respecte sa décision, mais son père ne fut pas très expressif. Elle devint toutefois très émue lorsque, le lendemain matin, l'ami de son père l'approcha et lui fit part de ce que son père lui avait partagé : il était très heureux et fier de sa fille. Sa décision de partir était déjà prise, mais la bénédiction de son père fut « une très importante confirmation » pour elle.

Maha arriva en 2014 pour une maîtrise et entreprit un doctorat en didactique du français à l'Université Laval en 2016. La communauté maronite libanaise l'accueillit à bras ouverts, malgré leurs différences



religieuses. En remerciement, elle offrit des cours d'arabe à leurs enfants. Son intérêt derrière l'obtention de ce doctorat était de pouvoir éventuellement mettre à profit ses nouvelles connaissances à son retour au Liban pour y « améliorer le système d'éducation ». Maha développa au Québec une appréciation particulière vis-à-vis du système éducatif. « J'ai appris en une session l'équivalent de quatre ans d'études au Liban! » témoigne-t-elle.

### Marraine québécoise

À son arrivée, Maha cultivait beaucoup d'attentes. Elle avait hâte de vivre dans une nouvelle culture, mais son excitation fut vite ternie.

Alors qu'elle habitait dans les résidences universitaires, elle eut un choc en constatant que les gens l'ignoraient lorsqu'elle les saluait. Elle n'était pas habituée à ce comportement individualiste, elle qui se dit « très ouverte aux autres ». Elle constata, déçue, que même les jeunes refusaient de s'ouvrir à elle. En fait, les gens dans la quarantaine et plus furent souvent les plus ouverts face à sa culture d'origine.

Le jumelage offert aux étudiants étrangers par l'Université Laval l'aidera beaucoup à s'intégrer. Comme Maha est plutôt timide, le fait d'avoir une marraine québécoise qui lui écrivait et qui allait vers elle la rassurait et la sécurisait lorsqu'elle avait besoin de parler ou d'avoir des conseils. Sa marraine contribua également à modifier ses impressions des jeunes et des Québécois. Elle comprit qu'il ne fallait pas juger les gens trop vite. Désormais, elle ne perçoit plus les choses de la même façon et affirme ne juger personne.

### Parcours

Son parcours scolaire au Québec ne fut pas toujours facile, mais elle rencontra des « perles rares ». En classe, certains élèves lui faisaient des grimaces et la regardaient de travers lorsqu'elle posait des questions. « Je souffrais des lacunes de l'éducation que j'avais reçue au Liban », affirme-t-elle. Puisqu'elle y avait fait une concentration en littérature, des notions liées à la science ou aux mathématiques, couvertes ici très tôt au secondaire, lui étaient tout à fait nouvelles. Elle conclut donc une entente avec la professeure : si celle-ci jugeait que la question n'était pas pertinente, elle faisait un signe discret à Maha pour lui signaler qu'elle lui expliquerait plus tard. Une fois seule avec la professeure, elle pouvait alors poser toutes ses questions sans craindre d'être jugée. Ce système facilita beaucoup son intégration et Maha en fut très reconnaissante.

### L'amitié

Lors de ce même cours, un garçon venait souvent s'asseoir à côté d'elle,

sans qu'elle ne comprenne pourquoi. Elle se disait que c'était parce qu'il n'y avait plus de place ailleurs. Puis, elle réalisa un jour qu'il s'intéressait à elle. En discutant, il lui expliqua qu'il comprenait le rejet qu'elle vivait en classe. Dans son groupe d'amis, il ne partageait pas le même avis politique que les autres, alors il était souvent mis de côté. Il ne voulait pas que Maha subisse aussi ce qu'il vivait. Tous les deux devinrent alors de bons amis.

Lorsque la marraine québécoise de Maha lui annonça que le contrat de parrainage tirait à sa fin, elle lui dit qu'elle aimerait qu'elles restent amies. Encore aujourd'hui, elles s'appellent régulièrement et réalisent une activité ensemble au moins une fois par mois. Un ami, pour Maha, « ce n'est pas juste quelqu'un qu'on croise. Quand on devient amis avec quelqu'un, c'est pour le meilleur ou pour le pire ». L'amitié, c'est sacré!



Jounieh – <https://commons.wikimedia.org/wiki/File:JouniehNorth.jpg>

## Toufic X.

SANJA POPADIĆ

Toufic est une personne charmante et très accueillante. Lors de notre entrevue, je me sentais comme chez un ami et non comme chez une personne inconnue. Son parcours est quelque peu différent de celui des autres immigrants. Sa famille et lui ont immigré deux fois plutôt qu'une!

## Décision de partir pour le Québec

La décision de partir pour le Québec fut motivée par la volonté de s'éloigner de la guerre civile du Liban. Toufic arriva en sol québécois en 1975 avec sa famille immédiate, ce qui signifie son père, sa mère, ses trois sœurs et son frère. Il est le benjamin de la famille. Pourquoi choisir la ville de Québec parmi toutes les villes du monde? Ses deux tantes du côté paternel vivaient déjà ici depuis 1950, ce qui rendit leur choix simplement naturel. Sa famille et lui immigrèrent à deux reprises. En premier lieu, ils fuyaient la guerre civile. Mais pour des motifs personnels, ils décidèrent de retourner au Liban de 1982 à 1988. Deux de ses sœurs se marièrent et décidèrent de rester au Liban. En 1988, le reste de sa famille décida de revenir à Québec, et ce, définitivement. Toufic dit avoir connu une intégration relativement facile. La langue française est l'une des langues les plus parlées au Liban, donc sa

famille et lui n'ont pas eu de barrière linguistique. Parler la même langue que celle de son pays d'accueil fut réellement un poids de moins sur les épaules.

### Ouverture d'esprit du Québec

Toufic aime passionnément la ville de Québec. Dans le passé, il a vécu à Montréal, mais n'a pas du tout aimé son expérience. Bien qu'il soit originaire du Liban, Toufic considère Québec comme son chez-soi. Il vient d'un petit village dans le nord du Liban que son grand-père avait personnellement fondé et bâti. Son attachement pour la ville de Québec est plus profond que la grande beauté de l'architecture ainsi que la proximité de tous les services.

Plus jeune, Toufic fréquentait les bars gays. Il fréquentait un bar en particulier qu'il aimait beaucoup, mais qui se trouvait en face d'un commerce d'un ami de son père. Un jour, cet ami décida de donner un coup de fil au père de Toufic afin de lui annoncer les fréquentations de son fils. Il se dit tout de même heureux du dénouement de la situation, car il retardait l'annonce de son orientation sexuelle à sa famille. Il se dit vraiment heureux et surtout très chanceux de venir d'une aussi bonne famille, car ils ont très bien pris la nouvelle. Toufic a été élevé dans une famille chrétienne où la religion avait une très grande place et dans laquelle l'homosexualité n'était pas bien perçue. Il a appris à faire une séparation entre son homosexualité et sa foi. De plus, son conjoint est athée. Malgré leurs convictions religieuses différentes, ils ont une relation très saine. Son amoureux est originaire de la France et ils ont voyagé au Liban à maintes reprises.

### Changements dans les valeurs québécoises

Toufic aime beaucoup l'ouverture d'esprit des gens de Québec. Toutefois, après le 11 septembre 2001, la situation se dégrada. À son arrivée au Québec, il se sentait accepté et très bien intégré, mais au fil du temps, la situation changea. Il entendait des commentaires négatifs autour de lui, des commentaires racistes non fondés. Il ne croit pas que les gens soient fondamentalement mauvais, il pense simplement qu'ils font preuve d'incompréhension. Le fait d'avoir en quelque sorte « éduqué » ses propres parents quant à l'homosexualité lui a donné envie d'éduquer les gens autour de lui sur le racisme. Toufic est quelqu'un de très militant. Dès qu'il ressent une situation d'inégalité, il s'exprime sur la place publique afin de la dénoncer. Quand il est au restaurant et qu'il entend des faussetés sur un sujet, il ne se gêne pas pour se lever et intervenir.

### Parcours professionnel

Toufic fit ses études collégiales à Québec. Il travailla ensuite chez Bell Média, avant d'entamer une carrière au sein de la fonction publique. Il est

le directeur des groupes d'équité pour l'Alliance de la Fonction publique du Canada. Il a été élu et c'est une tâche bénévole. Il aime beaucoup son travail, car il continue de militer pour les choses qui lui tiennent à cœur. Toufic passe une grande partie de son temps à travailler pour les droits LGBT (gais, lesbiennes, bisexuels et transgenres) et les groupes d'équité (les femmes, les autochtones, les personnes racisées, celles ayant un handicap, etc.). Il peut, par exemple, aider les entreprises à avoir un milieu de travail plus inclusif à l'aide d'affiches, de formations, de conférences, etc.

Lors de l'entrevue, il a fait part de beaucoup de faits cocasses. Il a par exemple porté un chandail avec le slogan « Harper dehors! ». Bien qu'il travaille pour la fonction publique et que jamais il ne manquerait de respect au ministère pour lequel il travaille, il croit à la liberté d'expression. Il se présente comme Libanais de naissance, mais Québécois dans l'âme.

Toufic lutte grandement aussi pour la préservation de la langue française au Québec. Un jour, au travail, il reçut un courriel lui mentionnant qu'il allait recevoir une formation donnée uniquement en anglais. De nature militante, il s'est empressé d'écrire un message public soutenant qu'il était inacceptable de donner une formation en anglais seulement à des employés bilingues. Le cran de Toufic a porté fruit, car grâce à son message, la formation a été traduite en français.

### Intégration dans la culture québécoise

Son intégration ainsi que celle de sa famille fut relativement facile, puisqu'ils parlaient déjà le français et qu'ils avaient de la parenté dans la ville de Québec. Les cours au centre d'orientation et de formation des immigrants (COFI) les ont grandement aidés. Le COFI n'existe malheureusement plus aujourd'hui en raison de restrictions budgétaires. Toufic ressent que, de nos jours, l'intégration se fait moins facilement. Selon lui, les nouveaux arrivants sont laissés davantage à eux-mêmes.

### Message pour les Québécois

Toufic souhaite faire comprendre aux gens réticents face à l'immigration que la diversité est une richesse. Il invite les Québécois à ne pas avoir peur de l'autre. Plutôt que de s'inquiéter et de mettre tous les immigrants dans le même panier, il souhaite que les gens posent davantage de questions, s'informent plus. S'ouvrir aux autres reste la clé ultime de l'intégration. Si jamais vous êtes témoins d'une injustice, dénoncez-la! Il faut dénoncer pour pouvoir avancer!



Toufic posant pour l'Alliance de la Fonction publique du Canada. Crédit : Facebook

## Sarah Sfairy

ROXANNE ANGERS

En rencontrant Sarah Sfairy, 21 ans, étudiante en médecine à l'Université Laval, on ne se doute pas qu'elle a vécu de grands changements tels qu'un déménagement rapide à l'autre bout de la planète. Elle a l'air d'une habitante de Québec comme les autres résidentes. Sarah a pourtant grandi à Rabieh, une ville au nord de Beyrouth, la capitale du Liban.

C'est au début de la guerre au Liban, en 2007, que Sarah Sfairy, âgée de 12 ans à l'époque, et sa famille quittèrent leur chez-soi pour une nouvelle vie au Canada. Ayant déjà entamé des démarches pour immigrer en 2001, les parents de Sarah reçurent un avis à la fin de l'automne 2006 disant qu'ils avaient jusqu'au mois d'octobre suivant pour quitter le pays. Avec le contexte de guerre qui rendait le Liban peu sécuritaire et aussi pour assurer de bonnes études à leurs filles, ils décidèrent de partir au mois de juillet 2007.

C'est ainsi que commencèrent la procédure et la préparation de leur départ vers le Canada! Avec le contexte de guerre qui se faisait de plus en plus présent, la famille de Sarah dut quitter un mois à l'avance, par peur que l'aéroport soit fermé en juillet. Même si elle avait hâte de voir son nouveau pays d'adoption, Sarah a trouvé plutôt difficile de quitter ses amis. En effet, le système d'éducation libanais faisait qu'elle allait à l'école avec les mêmes

personnes depuis la maternelle. Quelques jours avant la fin de son année scolaire, Sarah et sa famille s'envolèrent vers Montréal.

### L'arrivée

Ils furent accueillis par deux tantes qui habitaient la ville de Montréal. Sarah et sa famille vécurent trois mois chez une de ces tantes en attendant de trouver un nouveau logis.

Ayant étudié dans une école anglophone où elle avait aussi appris le français, l'adaptation de Sarah avec la langue ne fut pas trop difficile.

Le système d'éducation au Liban est plus difficile qu'au Québec. Arrivée ici, j'avais de la facilité à l'école.

L'ennui et l'hiver furent plus difficiles. L'hiver du Liban, c'est de la pluie et des températures de 10 degrés. L'hiver 2008 a fracassé des records en termes de quantité de neige tombée : ce premier hiver fut particulièrement marquant pour Sarah. L'arrivée fut moins facile pour ses parents qui étaient comptables au Liban, mais dont les diplômes n'ont pas été reconnus ici. Avec trois enfants à nourrir, il leur était difficile d'effectuer un retour à l'école. De plus, son père est anglophone et arabophone, ce qui fait qu'il devait se trouver un emploi adapté à cette situation. Heureusement, après quelque temps, les parents de Sarah trouvèrent un emploi dans leur domaine au sein de compagnies libanaises.

### Les habitudes libanaises

Qui dit nouvelle vie, dit nouvelles habitudes! Mais à quel point? Évidemment, venir du Liban pour s'installer au Québec, c'est devoir s'adapter et faire plusieurs changements dans sa vie. Mais à la maison, est-ce toujours pareil?

Sarah parle arabe à la maison avec ses parents et ses sœurs. Sa mère cuisine encore de bons mets libanais, mais aussi des plats québécois comme le pâté chinois!

Aussi, Sarah m'a expliqué que vivre chez ses parents est perçu différemment par les Québécois et par ceux qui sont de culture arabe. En effet, partir de chez ses parents est bien plus difficile dans la culture libanaise puisque, en principe, on peut rester longtemps chez ses parents. Pourquoi? Parce que les familles sont vraiment unies.

La famille n'est pas divisée en personnes, c'est tout le monde qui est ensemble.

Par exemple, dans une famille québécoise, à partir d'un certain âge,



tu t'occupes de tes propres dépenses, etc. Mais chez Sarah, ce n'est pas du tout comme ça. En effet, lorsqu'un des enfants travaille, les parents auront tendance à continuer à lui payer ce dont il a besoin puisque l'enfant travaille fort pour son argent et mérite de le garder. Par exemple, les cousins de Sarah qui vivent au Liban ont 24 ans, ils sont ingénieurs, ils travaillent et ils vivent encore chez leurs parents.

Ce n'est pas mal vu là-bas, c'est plutôt mal vu si un parent dit à son enfant de se débrouiller et de s'endetter pour payer ses études.

D'ailleurs, Sarah a quitté la maison de ses parents il y a trois ans pour venir étudier à Québec en médecine. Ça représentait une grosse étape pour elle, puisqu'elle est la première à quitter la maison familiale. De plus, ce n'est pas un secret, les étudiants en médecine ont droit à une grosse marge de crédit pour leurs études. Évidemment, son père a eu bien de la difficulté lorsqu'elle a fait une demande pour cette marge de crédit, car il ne voulait pas qu'elle s'endette. De même, lorsqu'elle est partie faire un stage de trois mois au Madagascar, ses parents voulaient payer pour son voyage.

Je garde encore les valeurs et la culture dans laquelle j'ai grandi. J'adopte aussi d'autres affaires d'ici.

### Les différences au Québec

Sarah s'est rendu compte bien rapidement que la sociabilité au Liban et au Québec n'était pas la même.

Au Liban, que tu croises n'importe qui dans la rue, tout le monde va te saluer. Tu vas à l'épicerie et tous vont te faire une jasette.

Ici au Québec, la culture est différente, c'est plus individualiste, c'est chacun pour soi. De plus, au Liban, les gens habitent surtout dans des immeubles à logements, ce qui fait que les voisins se connaissent et se parlent davantage.

Sarah constate aussi un certain manque de spontanéité au Québec. Par exemple, lorsqu'elle habitait à Rabieh, au Liban, elle avait l'habitude de se rendre directement chez sa tante pour voir si elle était chez elle. Au Québec, elle ressent la nécessité d'appeler à l'avance pour voir si une personne est chez elle et pour demander si elle peut venir chez elle. La spontanéité du contact humain se perd et les gens sont coincés dans des emplois du temps chargés et des procédures formelles.

Sarah confirme qu'« il y a une certaine joie de vivre au Liban qui manque peut-être, ici au Québec ». Elle trouve que les gens sont plus heureux là-bas, qu'ils vivent très bien avec des ressources qui sont moins

efficaces et présentes qu'ici. Les Libanais vont fêter chaque événement comme si c'était quelque chose de grand.

### Sauter aux conclusions

Il est arrivé à Sarah de se faire demander par des inconnus de quelle origine elle est lorsqu'ils perçoivent son accent. Quand elle dit qu'elle vient du Liban, parfois les personnes ne connaissent pas beaucoup le pays. Sarah explique que les gens ne méprisent pas son pays d'origine, qu'ils en ont une bonne perception en général. En effet, des habitants de pays voisins viennent se réfugier au Liban, puisque c'est un pays paisible. Par exemple, plusieurs Syriens y sont réfugiés en ce moment.

Toutefois, les gens associent souvent le Liban à la religion musulmane. Pourtant, Sarah est de religion catholique et elle porte même une chaîne dans son cou avec une petite croix. Parfois, elle sent que les gens ne prêtent pas attention à ce détail ni lorsqu'elle raconte ses activités de Noël, Pâques ou lors d'un baptême. Les gens sont prompts à lui attribuer l'image clichée de l'Arabe musulmane, sans penser que ce ne sont pas tous les Arabes qui pratiquent l'islam. Elle pense que les gens devraient plus penser et observer avant de passer immédiatement à une conclusion de ce genre.

### Et puis, finalement?

Sarah est une Québécoise d'adoption, toujours accrochée aux valeurs et habitudes de son pays natal. Tout ce qu'elle a vécu, peu importe où elle l'a vécu, la caractérise.

Ce n'est pas que je sois arabe, c'est plein de traits de personnalité qui font que je suis ce que je suis.



Sarah et Roxanne

## Suzanne Seif

ALEXANDRA PLANTE

Suzanne Seif, née à Québec, mais habitant au Liban depuis l'âge de deux ans, est âgée de 22 ans. Elle est revenue au Québec il y a seulement quelques mois, dans le but de commencer une maîtrise en administration des affaires électroniques.

### Vie au Liban

Suzanne vivait à Beyrouth avec ses deux parents et son frère aîné. Ses parents sont propriétaires d'un dépanneur. Elle vivait dans un immeuble unifamilial où chaque famille avait son étage respectif. Cet aménagement démontre l'importance qu'occupe la valeur de la famille chez Suzanne et sa famille. Le français étant la langue seconde du pays, Suzanne parle donc très bien le français, mais précise qu'elle est plus familière avec le français européen.

À Beyrouth, elle était une jeune femme très gâtée par ses parents. Le ménage et la cuisine étaient des tâches qui lui étaient inconnues, alors cela lui laissait beaucoup de temps libre pour ses passe-temps. Elle aimait bien la vie animée qu'offrait le Liban. À plusieurs endroits dans le pays, de grandes rues principales permettaient de passer du bon temps entre amis. Suzanne

étant une jeune femme qui aimait beaucoup faire la fête, elle aimait donc cet aspect du Liban plus animé et divertissant.

### Le départ

Ayant déjà fait son baccalauréat en administration au Liban, Suzanne désira poursuivre ses études au deuxième cycle, soit à la maîtrise en administration des affaires électroniques. C'est son père qui lança l'idée qu'elle pouvait compléter ses études supérieures dans la ville de Québec où ses parents avaient déjà habité pendant neuf ans. De plus, plusieurs membres de la famille de Suzanne étaient déjà installés ici. Suzanne précise que son père lui a donné le choix de faire ses études où elle désirait. Le fait que quelques membres de sa famille étaient déjà dans la ville de Québec fut un très gros argument qui fit pencher la balance. Comme elle avait la nationalité canadienne, les seuls processus qu'elle dut entreprendre pour son grand voyage furent le renouvellement de son passeport ainsi que le remplissage de tous les documents nécessaires pour s'inscrire à la maîtrise à l'Université Laval.

### L'arrivée

C'était la première fois que Suzanne prenait l'avion de sa vie. Ce fut son frère qui l'accompagna lors de ce grand voyage vers le Québec. Elle est ensuite allée rejoindre son oncle à Montréal pour les quelques semaines qui lui restaient avant le début des cours. En seulement huit mois, elle eut donc la chance de connaître deux grandes villes au Québec, soit Montréal et Québec. Elle put donc remarquer les multiples différences entre le Québec et son pays d'origine. Elle remarqua la très grande différence entre les maisons, celles du Liban étant faites de béton. Même si Suzanne parle très bien le français, elle eut beaucoup de difficulté à s'accoutumer à l'accent et aux tournures de phrases québécoises.

Depuis son arrivée à Québec, elle put également remarquer une différence entre les traditions et les modes de vie québécois comparativement à ceux de son pays. Arrivée à Québec, elle demandait aux personnes leur attitude face à la religion et ceux-ci répondaient presque unanimement qu'ils étaient non-pratiquants. Ces aveux la surprirent énormément, car elle remarqua un nombre très élevé d'églises au Québec pour très peu de pratiquants. Elle croit que « si la religion était mieux expliquée, ici au Québec, il y aurait plus de pratiquants et les Québécois ne percevraient pas la religion comme un boulet ». Comparativement aux enfants libanais qui restent dans la maison familiale jusqu'à leur mariage, elle constata que les Québécois quittent le nid familial très tôt. Cette observation lui fit comprendre que la valeur de la famille est plus importante chez les Libanais que chez les Québécois.

Ensuite, elle eut une impression des Québécois très positive en ce qui concerne leur comportement envers les immigrants. Elle trouvait que les Québécois initiaient la conversation avec elle lorsqu'ils remarquaient qu'elle n'était pas originaire de Québec. Par contre, elle se fit dire à plusieurs reprises qu'au premier coup d'œil, les gens croyaient qu'elle était d'origine latine. Alors, elle croit que c'est peut-être à cause de cet aspect physique que le contact avec les Québécois était aussi facile.

### Vie au Québec

Son frère l'initia à la danse latine à Québec. Dès lors, la danse fut une activité qui occupa beaucoup les temps libres de Suzanne. En fait, l'horaire quotidien de Suzanne se résumait principalement à l'université, le studio de danse et la maison.

Elle apprécie l'aspect plutôt « indépendant » du mode de vie québécois. Plus précisément, elle aime bien le fait que personne ne se mêle de la vie des autres, contrairement au Liban où les ragots auraient jailli de partout si elle avait décidé d'emménager avec son ancien copain avant qu'ils ne soient mariés, par exemple. Quand même, elle trouve l'hiver québécois très dur.

Elle s'est rendue compte que la plupart des Québécois ne connaissent pas du tout la réalité du Liban et ne savent pas que c'est un pays très touristique notamment. Le fait que la langue française soit la langue seconde du pays surprend toujours un peu les gens. De plus, la diversité de religion, soit près de 18 religions différentes dans le pays, en fait un pays cosmopolite.

### Message aux Québécois

Suzanne a vécu une belle intégration à Québec. Ce qu'elle apprécie le plus du mode de vie québécois est que peu de personnes ne se mêlent de la vie des autres. Les gens peuvent emprunter le style de vie qu'ils souhaitent sans se soucier que des commentaires ou des ragots naissent de ces décisions. Par contre, Suzanne est consciente que certains Québécois associent les Arabes aux « extrémistes ». Mais elle observe que c'est une minime partie de la société et qu'en général les Québécois sont curieux et initient souvent la conversation dans le but de connaître ses origines.

Chaque personne est différente dans sa manière de penser et d'agir. Il faut seulement lui parler et apprendre à la connaître.



Un petit village du Liban. Crédit photo : Suzanne Seif

Libye





## Kadri X.

ANNABELLE BOISLARD

Kadri X. naquit en Libye en 1966. Ayant passé une enfance heureuse avec sa famille et ses amis, il décida, au terme de sa troisième année universitaire en génie nucléaire, de venir étudier en informatique à l'Université Concordia de Montréal. Le prétexte des études lui permit d'ailleurs d'éviter non seulement les affres du régime de Kadhafi, mais aussi les conditions de vie plus difficiles des dernières années. Kadri habite au Québec depuis maintenant 28 ans et nous offre aujourd'hui la chance de découvrir son histoire riche en expérience et savoirs.

## Arrivée au Québec

Kadri n'avait *a priori* pas envisagé demander la résidence permanente, puisqu'il venait à Montréal pour y étudier. L'incertitude sur l'opportunité de son retour en Libye fit en sorte qu'après l'obtention de son diplôme en informatique à l'Université Concordia, il put travailler pendant un an avant de faire une demande de résidence permanente. Ne voulant pas demander le statut de réfugié par peur de représailles contre sa famille toujours en Libye, Kadri entreprit d'autres études qui lui ont permis de participer à un projet de recherche pour IBM. Il a ensuite obtenu une maîtrise à l'Université du Québec à Montréal. C'est d'ailleurs dans ce cadre précis qu'il avoue avoir

appris le français, ayant auparavant évolué uniquement en anglais. C'est en lisant les étiquettes de produits de la vie courante qu'il a pu perfectionner son français oral et écrit, et ainsi s'intégrer davantage dans la société québécoise.

### Adaptation

L'arrivée au Québec de Kadri s'est traduite par une succession de phases d'adaptation. Le choc culturel, bien présent, l'a d'emblée marqué lors de son arrivée. C'est d'abord l'attitude des autres à son égard qui l'ont surpris et choqué. En effet, l'attitude plus fermée et individualiste des gens était très différente de celle à laquelle il était habitué. Le simple fait de ne pas dire bonjour à quelqu'un qu'on connaît l'a chamboulé. Ce genre de réaction a créé chez lui un questionnement quant à savoir si les gens étaient simplement timides ou si cette tendance était en fait sociétale. Encore aujourd'hui, même après 28 ans de résidence au Québec, il éprouve de la difficulté à s'habituer à cette distance constante entre les individus.

Un autre aspect non négligeable de l'adaptation au nouveau contexte réside dans le climat du Québec. En effet, il a dû composer avec une température glaciale, contrastant avec la chaleur torride dans laquelle il avait évolué jusque-là. Comme il déteste au plus haut point la neige et la température glaciale, plusieurs de ses amis considèrent à la blague qu'il « s'était trompé de pays de résidence ». Afin de se défaire de cette température, Kadri a eu la chance de retourner à plusieurs reprises dans son pays d'origine. Ces courts arrêts en terrain connu lui ont d'ailleurs permis de se ressourcer et de passer du temps avec ses proches et sa famille.

La phase transitoire a toutefois eu des effets bénéfiques pour Kadri. En effet, être au Québec lui a permis de quitter un pays de dictature et d'accéder à une toute nouvelle liberté. Ajoutés à la démocratie, les services offerts aux citoyens ont amélioré significativement ses conditions de vie. Il soutient s'être bien adapté au Québec au fil du temps. Il a d'ailleurs pratiqué de nombreuses activités ludiques québécoises, dont le camping en tente-roulotte et la pêche. Il avoue s'être intégré réellement et pleinement à la culture québécoise lors de sa rencontre avec une Québécoise dont il est tombé amoureux et avec qui il a créé une famille extraordinaire.

### Racisme

Il dit avoir été victime de racisme à plusieurs reprises. Il considère que les gens sont mal informés, mais surtout ignorants de ce qui se passe réellement dans le monde. Plusieurs pensent que dès qu'on vient d'Afrique, la peau est obligatoirement noire. Il s'est indigné de voir à quel point le chemin est long pour finalement éduquer les autres à cette réalité. Le racisme est d'ailleurs un fléau qui se présente souvent sous plusieurs visages. Bien souvent, Kadri ressent du racisme au-delà des mots, à travers les regards

portés sur lui. Les gens le regardent différemment des autres. Il sent d'ailleurs une certaine crainte à son égard, un climat plus tendu que dans son pays d'origine. Ce sentiment difficilement explicable est visible, surtout lorsqu'on demeure dans notre pays d'origine et qu'on ne connaît pas la différence. Une personne ne peut pas véritablement comprendre le racisme tant qu'elle n'en a pas été victime directement.

Le racisme est aussi palpable dans le secteur de l'emploi. Malgré ses qualifications, diplômes et compétences acquises, il avoue avoir eu de la difficulté à se trouver un emploi. À compétences égales, formations, expériences et curriculums vitae identiques, le Québécois de souche sera toujours préféré à l'immigrant. Il admet qu'être immigrant renferme son lot de défis et qu'au quotidien, ce poids est lourd à porter. En tant qu'immigrant, il faut être deux fois meilleur que les autres, toujours se prouver et se surpasser, c'est un combat constant à livrer quotidiennement.

Le contexte social actuel tend à rendre Kadri craintif pour l'avenir. En effet, peu sont ouverts à la différence et plus le temps avance, plus les pensées péjoratives deviennent ancrées dans l'esprit collectif. Il est peiné de devoir toujours s'expliquer, de s'excuser et de condamner des actions qui sont perpétrées par d'autres. Il constate qu'investir autant d'efforts en ce sens ne sert à rien et que bien souvent, il vaut mieux opter pour la réponse courte ou pour l'ironie. Il considère d'ailleurs que se défendre n'aide en rien au changement d'attitude. On fait souvent dire aux médias n'importe quoi. Dans tous les cas, la finalité est la même, une incompréhension marquée du contexte et de la réalité.

La perception québécoise des arabes s'est empirée au fil des ans. Les événements du 11 septembre ont d'ailleurs tout changé en instaurant un climat de peur et de méfiance. Selon lui, ce climat risque de durer encore longtemps. Il avoue malgré lui entretenir une vision pessimiste pour l'avenir. Ce qui s'est produit à la mosquée de Québec en janvier 2017 a provoqué selon lui une vague de sympathie qui sera éphémère. Malgré les avancées en ce sens, il ne pense pas que cette compassion de circonstance durera. Les perceptions négatives continueront de perdurer au fil du temps.

### Projet d'avenir

Il a encore bien des projets pour l'avenir. Il aimerait d'ailleurs avec humour ouvrir sa propre franchise *Dairy Queen* dans les prochaines années ici au Québec avec une succursale en Libye. « La température assez chaude de la Libye inciterait à coup sûr les gens à consommer de la bonne crème glacée molle toute l'année durant! ». Malgré tous les obstacles que la vie a mis sur la route de Kadri, il a su les surmonter et s'adapter à sa nouvelle réalité. Il a bâti en sol canadien une nouvelle vie avec sa famille aimante qui s'est d'ailleurs agrandie quelques jours avant notre entrevue. Son épopée ne

peut que nous inspirer à s'ouvrir davantage aux autres, puisqu'on réalise à quel point ils ont tant à offrir. L'exemple de Kadri est celui d'une personne inspirante, dotée d'une grande gentillesse et d'un sens de l'humour immense.



Tripoli. Source : <https://pixabay.com/fr/tripoli-libye-ville-afrique-2229019>. Crédit : malek\_sreti

## Najah Whidat

NADINE-TASNIME EL-WHIDI

Najah rayonne de bonheur. Je la rencontre dans sa chambre d'hôpital. Pourquoi? Parce que dix heures plus tôt, Najah a mis au monde le petit dernier de la famille, Keenan. Elle est épuisée, mais témoigne, en arabe, de la bonté du personnel soignant et de la qualité des soins reçus. Keenan dort paisiblement dans les bras de sa fière maman. Plusieurs membres de la famille sont réunis autour du lit pour l'admirer. La chambre est double, et le jeune couple voisin semble dépassé par le nombre de personnes présentes. Je commence l'entrevue, devant un public distrait par les mouvements du bébé.

## Une enseignante dans une Libye tendue

Najah grandit dans une famille aisée de Tripoli, capitale libyenne. Sa maison était grande et son jardin encore plus grand. Au début de la vingtaine, elle termina ses études en enseignement et décida de mener une carrière en éducation spécialisée au secondaire. Ses études terminées, elle rêvait, comme plusieurs jeunes femmes de son âge, de trouver son prince charmant et de vivre une vie de rêve avec lui.

Elle rencontra alors, par l'entremise de membres de sa famille, un certain Kadri X., de 12 ans son aîné.

J'étais impressionnée par sa carrière prolifique et surtout par son succès à l'étranger!

En effet, Kadri X. avait fui plus tôt la dictature de Kadhafi et avait déserté l'armée libyenne, alors en conflit avec le Tchad, pour s'établir au Canada. À la suite du pardon national en 2004, ce dernier put retourner dans son pays d'origine pour visiter sa famille et fit alors l'heureuse rencontre de Mme Whidat.

Sous contrat avec une firme parisienne, Kadri invita Najah à venir avec lui. Celle-ci n'était encore jamais sortie de sa Libye natale, à 27 ans. Angoissée par un pays si différent du sien et rebutée par sa méconnaissance de la langue française, Najah fit maints allers et retours entre la France, où elle pouvait vivre une luxueuse vie parisienne avec son fiancé, et la Libye, où se trouvait toute sa famille, mais surtout tous ses repères.

### Le choc du printemps arabe

Rapidement, le couple se maria en une cérémonie digne des Contes des mille et une nuits, puis accueillit leur premier enfant, Mohamed. Ils décidèrent alors de se réinstaller définitivement à Tripoli. Mais, au même moment, un grand mouvement prenait vie dans le monde arabe : le « printemps arabe ». En effet, incapables de tolérer de nouvelles décennies de dictature et d'abus, les populations de nombreux pays arabes se révoltèrent. L'instabilité et la violence devinrent chose du quotidien et le danger, omniprésent.

Après plusieurs mois d'hésitation, Kadri X. repensa alors au Canada, son ancienne terre d'accueil, et choisit d'y amener sa femme et son fils pour assurer leur sécurité. Le choc fut « terrible » pour Najah. Extrêmement proche de sa mère et de ses frères et sœurs, elle fut déchirée de devoir s'en séparer pour une durée indéterminée, d'autant plus qu'elle savait qu'elle serait en sécurité, mais qu'elle ne pouvait garantir la même chose pour sa famille.

### Les défis de l'adaptation

Arrivée au Québec en septembre 2014, elle ne fut pas choquée par le froid comme ce fut le cas pour son mari lors de sa première visite. Elle eut de la chance : certains membres de la famille de Kadri X. étaient déjà établis au Québec et lui réservèrent un accueil chaleureux. Néanmoins, elle était « complètement terrifiée » et m'avoue l'être toujours aujourd'hui.

N'ayant pas réussi à apprendre le français ou l'anglais assez rapidement, elle vit encore dans l'anxiété constante d'avoir à communiquer, que ce soit à l'épicerie ou à l'école de langue qu'elle fréquente. Habitée à enseigner, elle a été rapidement découragée et embarrassée par sa difficulté à apprendre

le français. Elle désire plus que tout travailler et s'intégrer à la société québécoise, mais l'obstacle de la langue lui semble insurmontable. Elle reste toutefois optimiste et vise une potentielle carrière dans le monde de la beauté et de l'esthétique, chose inconcevable pour elle en Libye, où les études universitaires sont extrêmement valorisées.

Elle décrit les Canadiens comme des gens « très gentils » et « qui veulent toujours aider les autres du mieux qu'ils peuvent ». Dès son arrivée, elle fut impressionnée par la multitude de services offerts aux citoyens et par les grands magasins à l'américaine. D'ailleurs, lorsque Najah s'apprêtait à retourner en Libye pour y visiter sa famille, elle passa deux semaines entières à faire les boutiques pour trouver des cadeaux uniques à offrir.

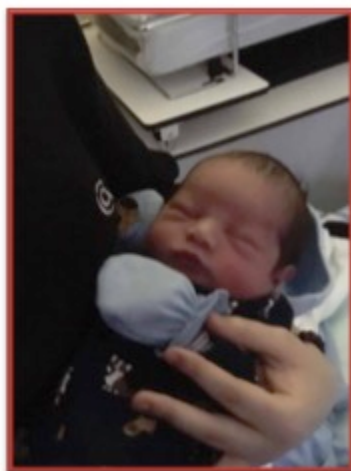
Elle affirme n'avoir jamais vécu de racisme ou s'être sentie dévisagée depuis son arrivée, et ce, malgré le fait qu'elle porte le voile islamique. Son mari, plus pessimiste, croit que cette chance est due à son incapacité à communiquer avec les Québécois. Il dit que Najah « a grand cœur et voit le bien chez les autres d'abord et avant tout ». Elle lui réplique immédiatement que, lors de sa grossesse, elle a interagi avec de nombreux employés de l'hôpital et qu'ils ont tous été « adorables ».

### Intégration

Bien que Kadri X. ait vécu au Canada pendant de nombreuses années, l'intégration est encore difficile pour Najah. Son fils Mohamed eut également du mal à s'adapter au Québec. La première réflexion du petit fut la suivante : « Hé Maman! C'est trop bien le Canada, il y a de l'électricité ici! ». Il montrait malheureusement plusieurs signes de traumatismes dus à la guerre civile en Libye. Aujourd'hui, il apprend lentement mais sûrement le français et adore le McDonald's et les jeux vidéo, comme tout petit garçon québécois de dix ans!

Najah soutient que sa famille lui manque tous les jours, toutes les heures. Elle parle d'ailleurs à ses meilleures amies et à sa mère chaque jour, sans faute, depuis trois ans. Elle s'estime chanceuse d'avoir pu échapper à l'instabilité libyenne, mais affirme que si ce n'était que d'elle, elle ne serait jamais partie de la maison seule, laissant derrière tout ce qu'elle connaissait.

La famille de Najah lui manque d'autant plus que celle-ci s'agrandit. Elle a hâte de rentrer en Libye et de retrouver sa vie d'avant : sa grande maison, ses belles voitures, son emploi, son confort, mais surtout son entourage. Déménager au Canada, c'était « repartir à zéro » pour cette petite famille, plus particulièrement pour Najah. Le fait d'échanger son mode de vie pour un autre, complètement différent, fut la source d'une grande anxiété. Mais aujourd'hui, après avoir donné naissance à son premier enfant canadien, Najah se sent finalement chez elle et a hâte de voir grandir cet enfant québécois.



Son fils nouveau-né, dans les bras de l'auteur.



# Conclusion



## À la découverte de l'autre : réflexions et apprentissages

Comment les étudiantes et étudiants en communication publique qui ont réalisé ces portraits au cours de l'hiver 2017 ont-ils vécu cette expérience? Qu'ont-ils appris de leur participation au projet « Québec ville ouverte » dans le cadre de leur parcours universitaire? Ces rencontres ont-elles transformé leur perception des personnes immigrantes, du Québec, d'eux-mêmes et d'elles-mêmes? Voici quelques réponses, d'abord recueillies en équipe, puis individuellement, dans le journal de bord tenu par les étudiantes et les étudiants. Ces paroles sincères et directes prouvent hors de tout doute l'immense potentiel de la rencontre, de l'écoute et du dialogue pour lutter contre les préjugés et le racisme, ainsi que pour renforcer le désir de vivre ensemble.

### **Réflexions collectives**

Ce projet nous a permis de mieux connaître la réalité des immigrants arabes à Québec, mais particulièrement de voir nos ressemblances avec eux. Nous avons été surprises par leur ouverture d'esprit, leur vision positive du Québec, leur joie d'habiter dans cette ville et leur volonté d'aller à la rencontre de ses habitants. Nous réalisons davantage maintenant l'impact des préjugés sur l'intégration et l'acceptation des nouveaux arrivants. Côté de individus de nationalités différentes permet de constater que les idées préconçues que nous avons de certaines régions du monde sont

complètement dépassées. Les pays évoluent, nos conceptions doivent le faire aussi.

Nous avons tous beaucoup à gagner à mieux connaître nos concitoyens d'origines variées. Les immigrants que nous avons rencontrés ont un vécu extraordinaire, une vision positive du Québec et des objectifs motivants. Les immigrants arabes portent le Québec dans leur cœur et y sont attachés. Il serait bénéfique de ne pas catégoriser les individus, et ce, concernant toutes les différences. Les préjugés relatifs à l'origine, à la couleur de peau, à l'orientation sexuelle, à la religion ou à toutes autres particularités sont tous les mêmes et contribuent à séparer les individus. Pour mieux vivre ensemble, il faut accepter les différences et rester ouvert, ce qui permet alors de constater toutes les ressemblances!

\*\*\*

Il peut parfois sembler facile de juger les nouveaux arrivants qui ne viennent pas du même milieu que nous. En partageant des moments avec ces gens d'une autre culture, il est alors possible d'en apprendre davantage sur notre personnalité. En effet, en allant à leur rencontre, nous avons appris à les connaître tout en y découvrant un nouvel aspect de notre personnalité.

En tant que citoyens et citoyennes de la ville de Québec, nous percevons trop souvent ces arrivants comme des menaces, et ce, en raison de l'effet des médias. Depuis quelques années, les médias véhiculent des messages de haine à l'égard des gens originaires des pays arabes. Nous savons désormais qu'il ne faut pas avoir peur de l'inconnu, car c'est cette ignorance qui nous empêche de s'ouvrir aux gens des autres cultures.

\*\*\*

Les rencontres que nous avons faites dans le cadre de ce projet nous ont permis d'entendre des témoignages touchants d'immigrants et de comprendre le processus par lequel ils sont passés en s'installant à Québec. Leur histoire est à la fois semblable et très différente. Par contre, ce qui ressort de cette expérience est une impression de malaise de notre part, durant les entrevues. Après en avoir discuté en équipe, nous avons réalisé qu'il y a une telle pression sociale à ne pas être raciste que nous ressentions un certain malaise à l'idée de poser des questions aux immigrants à propos de leurs origines, comme si c'était une insulte de s'intéresser à eux et à leur culture. Comme si nous devions plutôt prétendre que nous étions tous pareils pour éviter qu'ils se sentent mis de côté. Comme si le fait de nous intéresser à nos différences et de poser des questions sur la culture ou la religion de quelqu'un faisait de nous des personnes racistes. En réalité, ne serait-il pas plus raciste d'ignorer nos différences et d'éviter d'en parler plutôt que de s'intéresser aux origines des gens et de vouloir en apprendre plus sur eux? Il n'y a rien de mal à être curieux face aux autres cultures et que c'est en nous intéressant à celles-

ci que nous réussirons à ouvrir nos horizons, à accepter les gens comme ils sont et à les inclure dans nos vies.

\*\*\*

La réalité d'immigrant peut sembler vague lorsqu'elle n'est pas la nôtre, mais le fait d'écouter des gens nous la raconter directement nous a permis de mieux la comprendre et de nous mettre à leur place.

C'est en allant vers l'autre que nous réussissons à vaincre notre peur des étrangers. Les gens ont tendance à avoir peur de l'inconnu, ce qui engendre des réactions défensives qui causent une fermeture d'esprit. Certains médias québécois contribuent à cette fermeture, c'est pourquoi il est important de rester critique par rapport à l'information qui circule. On priorise souvent le nombre de lecteurs et le nombre de clics au lieu de l'information vraie.

La majorité des immigrants ont le même désir que nous de constamment améliorer leur sort et d'évoluer au sein d'une société qui les accepte. Il est essentiel de se mettre à leur place avant de les juger ou de craindre pour notre sécurité. Il faut d'abord se demander pourquoi ils ont pris la décision de venir ici. La réalité de certains pays arabes n'est pas toujours rose, mieux comprendre les motifs de l'immigration nous permettrait de rester plus ouverts et compréhensifs.

\*\*\*

Souvent, nous n'imaginons pas tout le parcours qu'une personne en provenance d'un autre pays a vécu avant de se rendre ici. Cela nous a permis de nous placer dans un contexte d'acceptation de l'autre. On se rend compte que nous n'en connaissons pas assez sur le reste du monde et sur la réalité que les immigrants vivent. Notre devoir est de sensibiliser les gens autour de nous. Cela commence auprès de notre famille, de nos amis, de nos collègues de travail. Quand nous entendons une fausseté ou un commentaire raciste, il faut agir et dénoncer ces commentaires.

\*\*\*

Ces rencontres nous a permis de nous ouvrir à l'autre et d'en apprendre davantage sur la culture arabe, forte et très intéressante. L'aspect du vivre ensemble ressort beaucoup de ces entrevues. En effet, les Québécois doivent apprendre à vivre avec la différence, sans avoir peur. Il faut arrêter de se fier à ce qui se dit dans les médias. Toutefois, c'est un travail d'équipe. Le Québec doit apprendre à ouvrir ses horizons, mais les immigrants doivent aussi être patients et comprendre que l'intégration nécessite un certain temps.

Beaucoup de gens se basent sur les stéréotypes populaires et forment leurs propres préjugés sur des informations biaisées. Toutefois, il ne suffit que de prendre le temps. Prendre le temps de connaître, de s'informer afin de modifier ces croyances mal fondées. L'éducation ici est importante. C'est aussi en réfléchissant et en prenant le temps qu'on se rend compte que nous ne sommes pas si différents, que nous nous ressemblons. Nous sommes tous

des personnes à part entière, qui partageons des idées et des valeurs. Nous pouvons facilement nous rapprocher des autres malgré nos différences, car celles-ci sont uniquement le reflet imposé de notre société. Nous devons simplement nous ouvrir. S'ouvrir à la différence, à l'inconnu, au doute et à la nouveauté. Tous ensemble, nous pouvons faire une différence.

\*\*\*

Il est facile d'affirmer être ouvert sur le monde, mais rares sont ceux qui s'intéressent réellement aux autres, d'autant plus lorsque ces autres personnes partagent différents points de vue et valeurs que les nôtres... À cet effet, le partage entre deux individus de cultures différentes est un processus vraiment fascinant qui peut nous apporter beaucoup.

\*\*\*

L'immigration est un sujet énormément médiatisé. Cela fait en sorte que nous entendons toute sorte d'opinions concernant les gens qui proviennent de régions extérieures au Québec. Nous avons pu voir l'autre côté de la médaille, celui qui est plus rarement adopté par le monde médiatique.

Nous avons pu voir que ces gens ont une plus grande influence sur notre quotidien que ce que nous croyons. Autrement dit, nous côtoyons des personnes immigrantes chaque jour et ils sont très proches de notre réalité. Au premier abord, certains Québécois pourraient penser qu'ils vivent de manière plus isolée, mais ce n'est pas vraiment le cas. Ce sont des gens qui s'intéressent au Québec et qui souhaitent donner à la province.

Il nous a été possible de constater que les personnes immigrantes qui correspondent plus aux stéréotypes associés aux personnes arabes vivent plus de racisme que les autres. Les femmes voilées en sont un exemple flagrant. D'autres témoignages nous font par contre penser le contraire.

La plupart des gens que nous avons rencontrés prennent les manifestations de racisme de la part des Québécois avec un grain de sel, puisqu'ils savent qu'il s'agit surtout d'ignorance. Ils pensent que le peuple québécois devrait ouvrir son esprit aux communautés arabes et aux autres immigrants. Il devrait aussi chercher à aller à leur rencontre plutôt que d'exiger leur départ sans raison valable comme c'est souvent le cas. Au bout du compte, les immigrants sont des êtres humains, comme nous tous.

\*\*\*

Les rencontres nous ont fait voir la vie des immigrants sous une nouvelle perspective. En effet, ils nous ont dévoilé leurs histoires sans censure, ce qui nous a fait réfléchir sur notre propre rapport aux autres en tant que Québécois. Nous avons réalisé que la vision du monde arabe véhiculée par nos médias s'avère complètement différente de la réalité. Nous avons rencontré des personnes extrêmement chaleureuses, sympathiques et ouvertes d'esprit. Elles étaient toutes prêtes à nous accueillir dans leur pays

n'importe quand, un aspect très différent des gens d'ici qui sont souvent réticents à ouvrir leurs portes et beaucoup plus individualistes. Nous avons constaté que nous sommes très froids en comparaison avec les gens que nous avons rencontrés et ceux d'ailleurs dans le monde.

La solution principale pour rassurer les gens d'ici qui pourraient être craintifs face à l'arrivée d'immigrants est de prendre le temps de faire tomber les barrières et de s'ouvrir à l'autre. Un défi que nous avons rencontré lors de cet exercice a été de prendre conscience de nos préjugés, pas nécessairement négatifs, mais non conformes à la réalité, afin de ne pas les laisser teinter nos portraits.

\*\*\*

Le projet *Québec arabe* signifie pour nous une rupture des stéréotypes et des préjugés. Bons ou mauvais, la propagation de ces préjugés ou de ces stéréotypes ne fait que renforcer l'idée que le *nous* québécois est différent de *l'autre*, le nouvel arrivant. Ce projet nous a permis d'apprendre sur une autre culture qui, somme toute, ne diffère pas énormément de la nôtre. Chaque rencontre nous aide à briser le mur des cultures qui nous sépare et qui provoque tant de conflits dans le monde. Nous sortons de cette expérience avec la conviction d'aller vers l'autre plus que jamais. La conviction d'empêcher la propagation des préjugés et des stéréotypes. À la suite de la publication du livre, nous espérons que la population comprendra que l'immigrant ou le réfugié ne signifie pas l'ennemi, que la diversité culturelle représente la force de notre pays et que peu importe la culture ou le pays d'origine, chacun a sa place dans le *nous* de la communauté québécoise. Ultimement, nous espérons que la peur de l'inconnu laissera place à la découverte de la diversité.

\*\*\*

Les fausses croyances que nous portons tous ont tendance à contaminer la vision construite de la culture arabe, alors que celle-ci a tellement de choses à nous apprendre. La gentillesse, la clémence, l'amitié, la générosité, l'ouverture sur le monde ou encore l'intérêt pour l'autre a de quoi faire écarquiller nos yeux de nord-américains.

Force est d'admettre que nos vies filent à un rythme fou et que les relations sociales ne sont plus du tout favorisées. Prenons par exemple le transport en commun : personne ne se parle ou n'ose se regarder, ici, alors qu'ailleurs, le fait de se déplacer ensemble représente une opportunité de se connaître et de festoyer.

Il faut collectivement cesser de faire des amalgames et de promouvoir une image diabolisée de la communauté musulmane. Nous croyons bon de rappeler que l'extrémisme n'englobe pas toute une nation. La culture arabe, en soi, a beaucoup à offrir. Il faut lui ouvrir les bras en dépit du sensationnalisme médiatique.

Nous réalisons du même coup que le discours médiatique des radio-poubelles de Québec doit absolument être régulé. Nous ne devons plus entériner les propos racistes et antisémites de certains animateurs : nos communicateurs doivent faire un effort d'objectivité.

### Témoignages individuels

#### Les préjugés

Notre rencontre prouve l'unicité de chaque être humain et déconstruit par la même occasion les jugements hâtifs à l'égard d'une population d'ensemble.

\*\*\*

J'ai l'impression que c'est presque tabou de s'intéresser aux autres cultures, comme si on considérait les autres comme des animaux dans un zoo. Je sais que je ne devrais pas me sentir comme ça, mais il y a une telle pression de ne pas être raciste qu'on réagit de manière à plutôt tous se considérer les mêmes plutôt qu'à s'intéresser à nos différences et à vouloir en apprendre plus sur les autres.

\*\*\*

Avant de rencontrer son père, je lui ai demandé ce que j'avais le droit ou non de faire (par exemple lui serrer la main ou le regarder dans les yeux). Il s'est moqué de moi en me disant que son père était maintenant québécois. Je devais le traiter de la sorte. Au final, il avait raison et j'étais même gênée de lui avoir demandé cela.

\*\*\*

Je savais que les Québécois ont une certaine peur envers les Arabes, surtout avec les attentats terroristes qui surviennent. Toutefois, les gens qui ne sont pas informés croient que tous les Arabes sont des terroristes et ne font pas la différence entre « Arabe » et « Musulman ».

\*\*\*

J'ai constaté que les gens aiment raconter leur histoire et voir qu'on les comprend, qu'on s'intéresse à eux et qu'on parvient en quelque sorte à vivre avec eux les moments de leur vie qui font d'eux les personnes qu'elles sont. Je crois que si nous avions une plus grande ouverture d'esprit et que nous intéressions davantage aux habitudes de vie des personnes qui sont différentes de nous, le racisme et les préjugés seraient moins présents.

\*\*\*

J'ai besoin de faire un effort pour ne pas adopter ces perceptions, j'ai besoin de me déprogrammer. Je ne me considère pas raciste, mais je mentirais si je disais que les médias et l'environnement dans lequel je vis ne m'affectent pas, ne me conditionnent pas, ne me prédisposent pas à avoir



certaines perceptions. J'ai honte de ce que je vais dire, parce que ce n'est pas ce que je pense rationnellement, mais les premières émotions que je ressens lorsque je vois une personne, lors de la première fraction de seconde, ce sont les stéréotypes véhiculés par la société.

\*\*\*

Je me rends compte que sortir de notre pays aide à réduire les préjugés, il faut un jour se retrouver l'étranger de quelqu'un pour comprendre. Ceux qui n'ont jamais voyagé et qui ne s'intéressent pas aux autres cultures sont souvent plus fermés et ne comprennent pas la réalité des immigrants, ce qui peut mener à la discrimination.

\*\*\*

Ces préjugés, ces préférences et ces attitudes témoignent de la désinformation dont nous sommes victimes en Occident, tant nos gouvernements ont intérêt à conserver cette crainte et cette haine de la culture arabe.

\*\*\*

Selon lui, les médias parlent tellement souvent des immigrants, notamment des musulmans, de façon négative que les citoyens ont l'impression d'être envahis par les autres cultures. En réalité, la population québécoise est composée de seulement 3 % de musulman. Le traitement fait par les médias n'est pas objectif et je crois que c'est un facteur de nuisance.

\*\*\*

Pour être bien honnête, il m'arrive parfois d'avoir des réflexions qui sont basées sur des stéréotypes. Lorsque cela arrive, j'essaie de m'informer afin d'amener ma réflexion plus loin et d'avoir un jugement critique. Cependant, je crois que le comportement de certaines personnes contribue à faire vivre ces stéréotypes et il s'agit souvent de ceux véhiculés par les médias. Il est plutôt rare de mettre de l'avant les bons coups des communautés ethniques ou les moyens qu'ils utilisent pour mieux s'intégrer.

\*\*\*

Ayant une mère immigrante, je suis consciente des enjeux que ces personnes peuvent vivre à Québec. Je comprends aussi le racisme qu'un immigrant peut vivre. Selon elle, il faut s'intégrer et ne pas se victimiser.

\*\*\*

Dans mon cours d'arts plastiques au secondaire, j'avais une amie musulmane. J'avais beaucoup de plaisir avec elle, elle me faisait rire et j'aimais être en sa compagnie. Un jour, elle est arrivée en classe en portant le voile. Elle m'a expliqué que c'était un choix personnel en lien avec sa religion. Depuis ce jour, j'ai tranquillement cessé de lui parler. J'ai commencé à m'asseoir avec d'autres personnes dans mon cours d'arts plastiques. Aujourd'hui, je regrette. Je regrette d'avoir détruit cette amitié à cause d'un voile, je regrette de l'avoir sûrement blessée.

\*\*\*

Et si c'était nous qui étions immigrants? Et si c'était nous qui devions nous réfugier à l'autre bout du monde, car notre pays n'est plus sécuritaire? Nous aimerions nous sentir accueillis et acceptés. Nous n'aimerions pas quitter un environnement hostile pour en habiter un autre...

\*\*\*

En étant ici, je me suis d'autant plus rendue compte qu'on est tous l'étranger de quelqu'un et que le racisme est nourri par la peur de l'inconnu. Dans ce cas, aller à la rencontre d'autrui ne peut que nous amener à construire une société plus tolérante.

\*\*\*

Je crois que la crainte de la différence est justifiée, toutefois, c'est le rejet face à la peur qui ne l'est pas.

\*\*\*

J'ai appris que la majorité des gens ne sont pas racistes, ils sont ignorants et cette ignorance se traduit par des comportements et des commentaires maladroits.

\*\*\*

Après la rencontre, mes préjugés ont changé. J'ai compris que les préjugés qu'on entend sur les musulmans ne représentent pas la réalité.

\*\*\*

Je me suis aussi rendu compte que la société renvoie une mauvaise image des immigrants, surtout en France. En effet, la société insiste souvent sur le fait qu'ils sont trop nombreux, qu'ils ne viennent pas pour de bonnes raisons. Je trouve qu'elle ne montre pas assez les problèmes que ces gens subissent dans leurs pays et rendent leur intégration plus compliquée, car certaines personnes vont croire ce que les médias disent et ils vont se sentir menacés.

\*\*\*

Ce qui me marque, en tant que Française, c'est que le racisme est tellement présent en France : parti politique d'extrême droite, de nombreuses personnes qui s'assument comme étant racistes, ainsi que les amalgames dus aux attentats.

Ils sont si courageux

Il y avait quelque chose de spécial dans le fait de rencontrer une personne tout à fait inconnue et d'avoir la chance de l'entendre me raconter l'histoire de sa vie alors que je lui étais tout aussi inconnue. Elle me partageait son histoire avec une telle sincérité, c'était vraiment touchant. Je pouvais ressentir le bonheur qu'elle avait de partager des moments et souvenirs

précieux de sa vie et, lorsqu'elle se replongeait dans son passé, je pouvais entrevoir derrière la femme, la petite fille qui avait dû grandir dans un milieu en guerre. Étant une enfant de la guerre, elle a une vision différente de la vie et surtout, de la paix. Pour elle, la paix est quelque chose de précieux. Nous sommes tous conscients que la paix est importante dans le monde et nous sommes réellement choyés de pouvoir vivre dans un pays en paix, mais cette chance, nous l'oublions parfois. Oublions les différences et concentrons-nous plutôt sur ce qui nous unit afin de conserver cette paix le plus longtemps possible.

\*\*\*

Cependant, à la suite de ma rencontre, je réalise davantage à quel point il faut du courage pour changer de pays. Je crois que c'est un fait que les habitants de Québec oublient parfois. Les immigrants ont eu la témérité de venir dans un pays inconnu et de tout recommencer, pour la plupart.

#### Ce que les personnes immigrantes nous apportent

Je suis contente, car ce projet m'a permis de rencontrer une femme réellement inspirante, et pas seulement en tant qu'immigrante marocaine. En discutant avec elle, j'ai pu voir, en sa personne, une force de caractère incroyable. C'était un privilège pour moi d'entendre ce qu'elle a vécu et surtout de discuter de divers sujets.

\*\*\*

J'ai pu me rendre compte que ce que beaucoup de personnes pensent par rapport aux étrangers qui arrivent dans des pays occidentaux diffère de la réalité. Certaines personnes qui refusent d'ouvrir les frontières pour laisser entrer des migrants disent parfois que ces derniers sont irrespectueux, ingrats par rapport aux aides qu'ils reçoivent à leur arrivée, etc. Au contraire, la personne que j'ai interrogée a une reconnaissance sans fin pour le Canada, pour la chance qu'on lui offre et fait tout ce qui est en son pouvoir pour rendre à la société ce qu'elle a reçu. Cette personne est respectueuse de tout ce qui se fait dans son nouveau pays d'accueil et c'est à mon avis le cas de la très grande majorité des gens qui fuient la guerre et qui ne souhaitent rien d'autre que vivre en paix.

\*\*\*

Il me dit que dès qu'il entend des propos incorrects, racistes ou injustes, il se lève et va plaider sa cause. Ma rencontre avec lui m'a inspiré à me battre moi aussi pour ce que je trouve injuste. À informer les gens au mieux de ma connaissance quant à leurs préjugés souvent construits grâce à nos médias occidentaux...

\*\*\*

Ce qui m'a marqué également dans l'entrevue, c'est lorsqu'elle m'a dit :

« Je suis Québécoise, mes enfants sont Québécois et on a envie de faire grandir la société québécoise ».

Les personnes immigrantes sont des humains, comme nous

Il n'y a rien de plus incertain et unique que l'être humain. Il faudrait qu'on se donne la chance d'exister, qu'on se donne la chance d'être « un » afin de devenir un « nous » sain et fort.

\*\*\*

Je n'avais plus l'impression que j'avais affaire à un étranger, j'ai pu entrevoir un aperçu de l'être humain qu'il était. J'ai découvert une sensibilité chez lui qui m'a complètement désarmée, un excellent sens de l'humour et le désarroi qui se cache derrière chaque personne qui s'efforce de faire son possible pour rester fort.

\*\*\*

J'ai réalisé que nous sommes tous humains, peu importe la couleur de notre peau, peu importe notre langue, notre accent ou nos croyances. Ce qui nous unit, c'est le fait d'être humain.

\*\*\*

J'ai toujours eu à l'esprit que dans chaque communauté, il y a du bon et du mauvais. Sa réalité n'est pas si différente de la mienne. Son histoire m'a confirmé que les êtres humains, en général, sont bons et prêts à aider leur prochain. Notre culture a des particularités, des points forts et des points faibles, mais c'est exactement ce qui fait sa beauté.

\*\*\*

J'ai été surprise de voir toutes les similitudes entre nous, malgré les contextes différents dans lesquels nous avons grandi.

\*\*\*

Ce qu'il disait apprécier de notre société, c'est la facilité de mobilisation ainsi que le soutien offert par les Québécois lors de drames humains. Ceci démontre que nous sommes un peuple au service de la collectivité et prêt à se retrousser les manches pour venir en aide aux autres. Je retiens donc que notre nation n'est pas la plus sexy, mais qu'on peut compter sur nous en temps de crise. De plus, ce qui me fait apprécier encore davantage mon pays et ma province, c'est qu'ici tout est possible, dans la mesure où nous nous unissons. Je sais maintenant que l'autre est différent surtout dans l'œil des médias, mais qu'en réalité, la simplicité des échanges interculturels témoigne de leur beauté.

\*\*\*

Ce sont des gens comme nous, qui ont un cœur et un cerveau. Même si nous n'avons pas les mêmes valeurs ou la même mentalité, ce sont quand même des humains qui méritent le respect et l'amour.

\*\*\*

En parlant avec la personne, j'ai réalisé qu'elle partageait de nombreuses valeurs semblables aux miennes, dont l'ouverture sur le monde, sur la politique, etc.

\*\*\*

Je suis venu étudier au Québec pour m'ouvrir à une nouvelle culture, rencontrer des individus différents. Ainsi, ce projet m'a permis de rencontrer un étudiant marocain avec qui je suis resté en contact. Nous avons partagé nos expériences mutuelles de l'adaptation au Québec et du ressenti face à notre pays d'origine. Ce projet a été enrichissant, au-delà de l'aspect « scolaire » et c'est ce que je recherche aujourd'hui dans mes études. Je ne veux pas devenir un citoyen formaté à l'école, à qui on a enseigné une manière unique de travailler et de penser la société. Je recherche cette diversité de points de vue, cette réflexion permanente à propos de ce qui m'entoure.

\*\*\*

Le fait de s'intéresser à des gens qui ont une culture différente de nous nous fait nous rendre compte qu'au fond, nous ne sommes pas différents. Je crois que si tout le monde avait une plus grande ouverture d'esprit et qu'il s'intéressait à ce que d'autres peuvent faire qu'eux ne font pas, le racisme et les préjugés existeraient peut-être, mais ils seraient moins présents.

\*\*\*

Lors de l'entrevue, j'ai réalisé à quel point le fait d'immigrer au Québec pouvait constituer une expérience positive. Je pense donc que c'est un devoir d'être accueillant et de contribuer à la bonne intégration des immigrants. De nos jours, la société québécoise est constituée d'une diversité d'individus d'origines diverses et je crois que c'est ce qui en fait sa richesse. Étant une Québécoise d'origine chinoise, je comprends très bien cet enjeu de mélange de culture.

### Le Québec est ouvert

J'ai appris que les personnes immigrantes ont, somme toute, un coup de cœur pour le Québec avant même d'y être. Que l'ouverture d'esprit et l'accueil de la grande majorité des résidents rendent leur intégration plus facile. Les Québécois ont une belle réputation aux quatre coins du monde et les événements du 29 janvier reflètent un cas isolé.

\*\*\*

Par son histoire, j'ai réalisé que le Québec est un bel endroit où vivre. Que ceux qui ont choisi le Québec comme terre d'accueil l'on fait pour les mêmes raisons que je choisis d'y rester.

\*\*\*

D'un point de vue social, je n'ai pu faire autrement que de constater à quel point notre image est belle à l'international. Malgré bien des accrochages avec la question de l'immigration (je pointe ici la Commission des accommodements raisonnables en 2007 ou encore la controversée Charte des valeurs du PQ plus récemment), le Québec semble conserver une image d'ouverture remarquable en Afrique, au nord du moins, en Tunisie et au Maroc.

\*\*\*

On réalise aussi que la culture québécoise baigne dans un mélange multiculturel. Le Canada est un pays très jeune. Il a été créé à cause des mélanges culturels. Il a survécu à cause des mélanges culturels. Il vit aujourd'hui à cause des mélanges culturels. Un Québécois de souche n'existe pas. Nous sommes tous issus d'immigrants. Soyons fiers de notre culture multiethnique et réalisons la chance que nous avons de vivre cette diversité culturelle à tous les jours.

\*\*\*

La discussion m'a démontré que ce n'est pas tous les immigrants qui ont une mauvaise vie dans leurs pays, mais que le Québec leur a proposé quelque chose de plus intéressant.

\*\*\*

Le projet spécial m'a fait réaliser que nous avons beaucoup de chance d'habiter dans une ville sereine comme Québec. C'est vrai que notre ville n'est certainement pas parfaite, mais nous sommes très choyés de ne pas vivre dans le chaos ou la guerre.

\*\*\*

Lors de cette rencontre, j'ai compris que le Québec était une belle terre d'accueil. On l'entend souvent, mais le fait de l'entendre de la bouche d'une personne immigrante m'a réellement fait comprendre que c'était vrai. Nous sommes dans une belle société, malgré les atrocités qu'on peut voir et entendre parfois. Il ne faut pas mettre tout le monde dans le même panier.

### Ces rencontres m'ont transformé.e

Ce travail m'a permis de relier plusieurs domaines importants pour moi : l'écriture, la rencontre avec les autres, l'ouverture d'esprit... Et le petit plus qui motive, c'est l'impact réel de notre travail au sein de la société.

\*\*\*

Aujourd'hui, je termine ce cours avec l'impression que ce n'est que le début. Le début d'une réflexion sur les autres, sur mon environnement et sur moi-même. Je me suis redécouvert en tant que citoyen, étudiant et penseur. J'ai pris conscience de mes capacités à penser seul, sans influence. Et cette prise de conscience m'a aidé à avoir confiance en moi. Je me dis que je

suis capable de penser par moi-même, mais qu'il est également important de rester à l'écoute des autres. Le projet *Québec arabe* m'a prouvé que malgré nos différences, nous sommes à peu de choses près semblables. Finalement, j'ai la sensation d'être un meilleur être humain.

\*\*\*

J'ai toujours été centré sur moi, sur les gens qui m'entouraient. Je ne m'étais jamais préoccupé de ce qui se passait ailleurs dans le monde, même si je m'informais, comme la plupart des gens. Je me considère maintenant comme une meilleure personne, non pas parce que je pose des gestes différents, mais bien parce que je suis plus ouvert d'esprit par rapport à certains sujets. Je m'intéresse davantage aux autres, à ce qu'ils pensent.

\*\*\*

Cette entrevue m'a permis de me remettre en question face au temps que je consacrais aux personnes que j'aime.

\*\*\*

J'ai découvert l'implication dans le milieu associatif grâce à ma participation à Amnistie Internationale et je compte bien poursuivre cette activité à mon retour en Suisse. Ce cours d'éthique m'a également donné la volonté de m'impliquer de façon active dans la politique et de rejoindre un parti qui œuvre dans le même sens que mes valeurs. Cette décision et toutes les réflexions que j'ai menées durant la session m'ont permis de reprendre espoir : à partir du moment où on décide de s'engager, on n'est plus esclave des décisions prises par les autres. On se réapproprie son pouvoir d'action et on peut à nouveau rêver d'un monde meilleur, puisqu'on agit concrètement pour le construire.





## Les auteures et auteurs

Ce livre a été rédigé au cours de l'hiver 2017 par un collectif d'étudiantes et d'étudiants de premier cycle en communication publique à l'Université Laval (Québec), sous la direction de leur professeure Florence Piron. Ces étudiants et étudiantes se spécialisent en relations publiques, en journalisme et en publicité sociale. À noter que ces biographies datent de l'hiver 2017!

### **Angel-Despins, Alicia**

Alicia a un double DEC en Enjeux internationaux et Langues au Cégep Limoilou. Elle termine présentement son baccalauréat en communication publique à l'Université Laval en espérant poursuivre une carrière dans le domaine. Ses intérêts sont très variés, mais elle apprécie particulièrement les voyages, la politique et la musique.

### **Angers, Roxanne**

Finissante au baccalauréat en communication publique, Roxanne est une personne curieuse et qui adore en apprendre sur diverses cultures. Ce projet était pour elle l'occasion d'en apprendre plus sur une culture qui l'intriguait. Elle aime découvrir de nouvelles choses et sortir des routines.

### **Beaupré, Justine**

Finissante au baccalauréat en communication publique à l'Université Laval, Justine est passionnée par la rédaction et l'univers numérique. Son grand désir d'apprendre fait d'elle une fille curieuse et fascinée par tout ce qui l'entoure. Justine parle constamment de ses nouvelles découvertes en sautant du coq à l'âne. Sa détermination et sa persévérance lui ont permis de considérer certains échecs comme de grandes victoires. Elle aspire à se tailler une place dans le grand monde des communications.

### **Béland, Frédérique**

Frédérique est une jeune femme de 22 ans provenant de la ville de Québec. Étudiante en communication à l'Université Laval, elle est une personne motivée, ouverte d'esprit et avec un grand cœur. Amoureuse des arts de la scène et de l'événementiel, elle veut en faire son choix de carrière futur. Ces nombreuses implications lui ont permis de rencontrer des gens formidables

qui resteront dans sa vie à jamais. C'est avec fierté qu'elle terminera ses études à l'automne prochain pour enfin entrer sur le marché du travail.

**Bélangier, Laurie**

Étudiante en communication publique à l'Université Laval et agente aux communications marketing pour une compagnie de Toronto, Laurie est une jeune adulte passionnée par l'anthropologie! Curieuse de nature, elle a sauté pieds joints dans ce projet qui lui a permis de découvrir une culture unique et une personne merveilleuse. Elle considère que ce livre est l'occasion idéale de jumeler ses deux passions que sont la communication publique et l'anthropologie.

**Boisjoly, Roxane**

Roxane est une personne dynamique et spontanée qui adore relever de nouveaux défis. Son baccalauréat en communication publique bientôt en poche elle espère pouvoir percer le monde merveilleux des relations publiques. Ayant suivi plusieurs cours d'histoire, de psychologie et de sociologie pendant son parcours scolaire, on peut dire que les êtres humains la fascinent! Ce projet lui a permis de sortir de sa zone de confort et de se familiariser avec une nouvelle culture.

**Boislard, Annabelle** est étudiante en communication publique.

**Caron, Marie-Ève**

Marie-Ève Caron est une jeune femme de 20 ans native de Rivière-du-Loup, habitant maintenant à Québec. Elle a étudié en cinéma et en communication au Cégep Limoilou, et elle réalise maintenant un Baccalauréat en communication publique, option relations publiques. Elle fait partie d'un comité au sein de son programme nommé Production culturelle, où elle s'occupe des relations publiques. Très motivée et attentionnée, elle souhaite devenir relationniste.

**Côté, Emmanuelle**

Emmanuelle est une jeune femme passionnée et curieuse. Finissante en communication publique à l'Université Laval, elle espère, au fil de son parcours, s'ouvrir sur le monde et se dépasser. Elle aime relever de nouveaux défis et est toujours prête à acquérir de nouvelles connaissances. Ce projet fut pour elle l'opportunité d'explorer plus en profondeur les subtilités et la beauté du monde arabe.

**Côté, Jeanne**

Finissante en communication publique dans le profil International, Jeanne est une mordue de télévision et du star système québécois. Elle aspire à travailler à Montréal en production télévisuelle pour une émission de divertissement. Étant en couple avec une personne ayant des origines marocaines, Jeanne a beaucoup apprécié l'exercice et en a profité pour en apprendre davantage sur la culture arabe et berbère.

**Demange, Alice** est étudiante en communication publique.

**Desgagné, Marie-Eve**

Fière représentante du Saguenay, Marie-Eve a fait son entrée dans la vieille

capitale il y a près de trois ans pour y étudier la communication. Depuis, elle est tombée amoureuse de Québec et des relations publiques. Curieuse de nature et grand moulin à parole, ce projet était pour elle l'occasion parfaite d'apprendre un peu plus sur le monde et ce qui l'entoure.

**Dion, Mélanie**

Native de Québec et âgée de 22 ans, Mélanie est une jeune femme curieuse, ouverte d'esprit et persévérante. C'est rempli de rêve, d'espoir et d'ambition qu'elle terminera, en automne 2017, son baccalauréat en communication publique à l'Université Laval dans le but de commencer sa carrière professionnelle dans le domaine du journalisme.

**Dufour, Geneviève**

Passionnée par l'écriture et le voyage, Geneviève adore découvrir de nouvelles cultures et voir ses réflexions évoluer au fil des rencontres. Elle aime beaucoup se faire déstabiliser, rêve de faire le tour du monde et s'entête à voir le positif dans chaque situation. Après son baccalauréat en communication publique, Geneviève aimerait travailler dans le domaine culturel québécois, probablement à la promotion de la musique d'ici qu'elle aime tant.

**Dugué, Rodolphe**

Étudiant français en échange à l'université Laval dans le programme de communication publique, Rodolphe s'intéresse non seulement à la communication mais aussi à l'écriture. Motivé par ce projet de rédaction, il a l'intention de poursuivre dans cette voie en liant deux de ses passions : l'écriture et le cinéma. Il décèle à travers ses rencontres et ses voyages l'inspiration nécessaire à sa créativité. Toutes ces raisons font que ce projet a été enrichissant sur le plan scolaire mais surtout sur le plan personnel.

**Dumont, Charles-Olivier**

Charles-Olivier est étudiant au baccalauréat en communication à l'Université Laval. Il cumule quelques expériences professionnelles comme journaliste pigiste et espère pouvoir vivre de sa plume dans un avenir rapproché.

**Dupont, Alexe**

C'est il y a six ans que Alexe a décidé de s'ouvrir sur le monde et de quitter la région de la Montérégie pour une carrière en communication. Diplômée du cégep de Jonquière en Art et technologie des médias, Alexe en est à son dernier tour de piste au Baccalauréat en communication, dans la concentration publicité.

**El-Whidi, Nadine-Tasnime**

Issue d'une famille interculturelle et interreligieuse, l'étudiante en relations publiques est tantôt Nadine, québécoise ambitieuse, patineuse artistique, féministe engagée, tantôt Tasnime, fière de sa culture arabe et de son enseignement musulman, qui valorise la famille avant tout.

**Fleurant, Andréanne**

Originaire de Châteauguay, une ville en banlieue de Montréal, Andréanne

a arrêté son choix sur l'Université Laval à la suite d'un refus de l'UQAM. Elle a longtemps pensé au métier qu'elle voulait faire une fois adulte. Son parcours lui a appris qu'il n'existait pas qu'une seule voie dans la vie et que, peu importe le chemin que l'on prenait, il était possible d'atteindre nos objectifs. Cégep, abandon, marché du travail et retour aux études font partie de son parcours chaotique. Grâce à ses expériences, Andréanne a trouvé son programme universitaire. Aujourd'hui, elle a presque terminé son baccalauréat en communication publique (concentration relations publiques) et elle s'implique dans l'équipe de communication d'une équipe féminine de hockey. Andréanne ne sait pas exactement ce qu'elle veut exercer comme emploi futur, car elle est une touche à tout et tout l'intéresse. Par contre, elle est certaine d'une chose : elle veut avoir son entreprise.

**Fournier, Kim**

Kim est à sa troisième année du programme en communication publique de l'Université Laval. Passionnée par les communications et le domaine de la santé, cette jeune fille curieuse de nature adore en apprendre davantage sur plusieurs sujets. Pour cette raison, elle a raffolé du projet qui lui a permis de découvrir une nouvelle culture qui vaut la peine d'être connue. La rencontre d'une personne d'origine arabe lui a permis de mieux comprendre les divers défis auxquels font face les immigrants.

**Fréchette, Amélie**

Finissante au baccalauréat en communication, Amélie rêve de voyage et d'une carrière prometteuse. Passionnée par la publicité et l'image de marque, aspire à travailler dans une grande agence de publicité. C'est avec détermination et passion qu'elle entreprendra sa vie professionnelle dans les prochains mois.

**Germain, Gabrielle**

Née à Gatineau, Gabrielle est une passionnée des défis et des grands projets. Même si ses ambitions sont souvent freinées par la réalité, elle adore découvrir et apprendre au fil de ses expériences. C'est ce désir d'aventures et de changement qui l'a poussée à déménager loin de son domicile familial pour commencer une nouvelle vie avec de nouveaux défis. Elle aspire à devenir gestionnaire de projets; c'est pourquoi elle complétera ses études collégiales en communication au Collège La Cité et est sur le point d'obtenir son BAC en communication publique à l'Université Laval. Bien qu'elle ait un tempérament quelque peu fort, elle apprécie la bonne compagnie et les grandes discussions, malgré les divergences d'opinion. Ses passe-temps se promènent entre la bonne bouffe, le bon vin, la lecture et les plantes.

**Gomez-Dresdell, Sandra**

Native de Sainte-Foy d'un père colombien et d'une mère québécoise, Sandra est une personne qui est très ouverte d'esprit. Elle est une jeune femme de 25 ans qui est passionnée par la photographie, les voyages et les relations publiques. Chaque année, elle part à l'horizon pour connaître de nouveaux paysages et de nouvelles cultures. Très heureuse d'étudier en communication

publique, Sandra a hâte de commencer à travailler dans son domaine pour pouvoir mettre à profit toutes ses idées et ses connaissances.

**Gueï, Lindsay**

Lindsay Aïda Gueï est une jeune étudiante dynamique en troisième année d'un baccalauréat en communication publique. Elle a vécu entre Toulouse et Abidjan, de son enfance à son adolescence. Née à Paris le 8 mars 1997, le jour de la journée internationale de la femme, on remarquera qu'elle est mordue d'implication étudiante et toujours prête à relever des défis : elle ne cesse de se réinventer. C'est pourquoi elle a choisi le Québec pour ses études universitaires. Produit 100 % africain, originaire de la Côte d'Ivoire et du Sénégal, elle tire sa créativité et son énergie de ses richesses culturelles. Ses traits de personnalité et sa capacité à se lancer lui ont permis d'élargir son sens du leadership et de l'entrepreneuriat. Pour avancer, elle garde toujours en tête un principe : ne jamais perdre espoir. Un bon nombre d'événements dans sa vie lui ont montré que l'espoir fait vivre, avancer et permet également de réaliser ses rêves, même les plus fous.

**Hébert, Yani**

Yani est étudiant en communication publique à l'Université Laval. Pourquoi la communication publique? Lui-même ne saurait vous répondre. Toutefois, il vous répondrait qu'à trop savoir ce que l'on veut dans la vie, on renie les plaisirs de l'inconnu. Il se laisse porter par le courant et sait que peu importe où cela va le mener, il saura toujours en tirer du bonheur. Pour l'instant, ces études le stimulent amplement. Porté par une curiosité naturelle, Yani est passionné par l'apprentissage en général et par les sciences sociales.

**Laberge Sévigny, Marylie**

Issue du domaine de la psychologie, Marylie est finissante en communication publique à l'Université Laval. Elle est fortement attirée par les processus psychologiques impliqués dans la communication et le marketing social. Plus spécifiquement, elle s'intéresse à la communication dite sociale ainsi qu'à la promotion de la santé. Passionnée par les sports, les animaux, la rédaction et les avancées scientifiques, elle est toujours prête à relever de nouveaux défis. Curieuse de nature et aspirante chercheuse, elle s'est lancée à fond dans ce projet qui lui a permis d'acquérir beaucoup de connaissances sur la culture arabe, ainsi que de rencontrer une personne incroyablement inspirante.

**Labonté, Mélanie**

Passionnée du milieu des communications, Mélanie aspire à travailler dans le domaine des relations publiques à la fin de ses études. Toujours à la recherche de nouveaux projets et de nouvelles expériences à vivre, elle ne manque pas d'idées et de rêves! C'est donc avec enthousiasme et détermination que cette diplômée perçoit chaque opportunité comme un défi à relever.

**Lafresnaye-Drouin, Amélie**

Étudiante en communication publique, Amélie a aussi complété un certificat en Criminologie lors de sa première année universitaire. Passionnée par la

psychologie humaine et les interactions sociales, elle a une grande ouverture d'esprit et un intérêt pour les voyages.

**Laliberté, Chloé**

Après une session d'essai dans le baccalauréat en soins infirmiers, c'est toutefois dans le domaine des communications qu'elle a décidé de prendre sa place. Elle termine sa deuxième année d'études et n'a jamais été aussi épanouie. Native de la campagne et fille d'agriculteurs, Chloé est passionnée par la photo, la création et a un immense intérêt pour la publicité et l'événementiel. Impliquée depuis deux ans dans le comité du défilé de mode de communication publique, elle donne toujours son 100 % dans tout ce qu'elle entreprend et cela nourrit autant ses connaissances que ses expériences de vie.

**Lampron, Magalie**

Magalie est étudiante en deuxième année au baccalauréat en communication publique. Originnaire de la Mauricie, elle a quitté la campagne pour venir étudier dans la grande ville de Québec. Elle aspire à travailler dans le domaine artistique et télévisuel. Elle a toujours la tête pleine de projets et de défis et ne manque pas la chance de mettre les pieds sur les plateaux de tournage afin d'acquérir de l'expérience et d'en apprendre davantage.

**Langlois, Magali**

Magali est finissante au baccalauréat en communication publique de l'Université Laval. Elle est originaire d'un petit village en Gaspésie, New Richmond, qui compte 3000 habitants. C'est une passionnée de la vie qui aime les nouveaux défis. Elle rêve de voyager autour du monde et d'emménager un jour dans un autre pays où elle pourra travailler dans le domaine de la publicité.

**Lapointe, Alexandra**

Dévouée et créative, Alexandra est passionnée par le domaine artistique dans son ensemble. Finissante en communication publique et diplômée en commercialisation de la mode, elle désire combiner ces deux univers afin de créer son emploi de rêve. Elle carbure aux nouveaux défis et elle adore sortir de sa zone de confort!

**Leclerc-Loiselle, Antoine**

Avec plus qu'une session à faire au Baccalauréat en communication publique, Antoine multiplie les expériences professionnelles. Il a déjà effectué plusieurs mandats dans le domaine des communications, notamment pour le Salon international de l'auto de Québec. Il voit sa formation comme non pas comme une finalité, mais plutôt comme un moyen de diversifier ses compétences.

**Marineau, Audrey**

Passionnée par les domaines artistiques et plus particulièrement le cinéma, Audrey est sur le point de terminer son baccalauréat en communication publique. Elle adore participer à de grands projets et souhaite travailler

plus tard comme chroniqueuse dans une rubrique culturelle ou artistique. L'univers de la télévision l'attire beaucoup!

**Martel, Marie Catherine**

Après une carrière comme danseuse contemporaine ainsi que quelques années passées à la tête d'une entreprise familiale, Marie Catherine décida de retourner aux études et de se consacrer aux communications publiques à l'Université Laval. Son passé en danse contemporaine l'a amenée à voyager, à découvrir d'autres cultures et à créer des liens de proximité avec l'autre. De plus, son expérience comme gestionnaire d'une entreprise familiale lui a permis d'améliorer son esprit critique et sa compréhension du comportement humain. Avant même d'avoir terminé son baccalauréat, elle obtint le poste d'adjointe aux communications dans les cliniques de physiothérapie PCN. C'est grâce à ce poste qu'elle fit la rencontre d'un nouveau collègue dont le portrait figure dans ce recueil.

**Martin, Sabrina**

Presque finissante au baccalauréat en communication publique, Sabrina est une jeune femme de 21 ans, entreprenante et fonceuse. Elle adore avoir mille et un projets au même moment et être au centre de l'action. Pourquoi dit-elle qu'elle est presque finissante? En fait, il ne lui resterait qu'une session à compléter avant la fin de son bac, mais pour la prochaine année, elle met ses études sur pause afin de s'impliquer à 100 % dans son association étudiante de campus. Elle souhaite donc dédier son mandat aux activités socioculturelles qui auront lieu sur le campus et aux nombreux étudiants qui y participeront.

**Piron, Florence**

Florence Piron est anthropologue et éthicienne, professeure au Département d'information et de communication de l'Université Laval où elle enseigne la pensée critique à travers des cours sur l'éthique, la démocratie et le vivre-ensemble. Présidente fondatrice de l'Association science et bien commun et de la boutique des sciences Accès savoirs de l'Université Laval, directrice des Éditions science et bien commun, elle s'intéresse aux liens entre la science, la société et la culture (l'éthique), à la fois comme chercheuse et comme militante pour une science plus ouverte, plus inclusive, socialement responsable et tournée vers le bien commun qu'elle interprète comme la lutte contre les injustices et la dégradation de l'environnement. Elle intervient oralement et par écrit dans une grande diversité de milieux, dans et hors du monde universitaire. Elle a été responsable du projet SOHA (science ouverte en Haïti et en Afrique francophone) de 2015 à 2017 et dirige maintenant un projet de recherche-crédation en écriture théâtrale et un projet de recherche-action sur les boutiques des sciences en Afrique francophone et en Haïti. Elle publie de nombreux livres avec ses étudiants et étudiantes, notamment dans les séries *Portraits de femmes* et *Québec ville ouverte* aux Éditions science et bien commun.

**Plamondon, Valérie**

Passionnée par la photographie, l'équitation classique et les voyages autour du monde, elle nage dans le domaine des arts et de la communication depuis plusieurs années. Armée d'un diplôme d'études collégiales en graphisme, elle a fait des stages dans de grandes agences de publicité à Québec, comme Brad et Cossette. Elle désire faire sa place sur les plateaux de tournage de télévision et/ou de cinéma à titre de réalisatrice. Créative, persévérante et curieuse, elle profite des occasions et des nouveaux défis qui se présentent sur son parcours!

**Plante, Alexandra**

Alexandra est une femme passionnée. Elle aime par-dessus tout les sports et les arts. Étudiante dans le baccalauréat en communication publique à l'Université Laval, elle désire mettre sur pied et couvrir des événements du domaine des arts. Désirant également découvrir le monde, elle aspire à travailler dans le domaine des relations publiques à l'extérieur du pays.

**Poissonot, Cassandre**

Cassandre est une femme qui ne recule pas devant les défis. Finissante au Baccalauréat en communication publique, elle y a découvert plusieurs outils communicationnels qui lui serviront tout au long de sa vie. Étant une créative dans l'âme, Cassandre apprécie particulièrement le chaos et le vide puisqu'elle croit que ce sont de merveilleuses opportunités permettant de créer quelque chose de plus grand et de meilleur. Passionnée, elle voit sa vie sous forme de projets qui s'enchaîneront au fil de ses intérêts. À quoi bon être casé quand on a la chance de voler là où le vent nous mène?

**Popadic, Sanja**

Sanja est une personne extravertie qui adore parler et se faire de nouveaux amis. Elle termine son baccalauréat en communication publique à l'Université Laval dans moins d'un mois. Future Montréalaise, elle n'a pas peur de sauter dans l'inconnu. Ce qui l'anime est de sortir le plus souvent possible de sa zone de confort. La routine est mortelle pour cette jeune intrépide. Réfugiée de guerre, elle comprend la dure réalité des immigrants. Réaliser ce projet lui a permis de se rappeler ses premiers instants au Québec et la chance qu'elle a de vivre dans un pays en paix.

**Proulx-Rivard, Alex**

Concepteur-rédacteur en devenir, Alex souhaite rentabiliser son imagination pour en faire une carrière. À peine âgé de dix ans, il avait déjà imaginé le scénario de deux ou trois livres et d'une série télévisée, qui ressemblait étrangement aux Gardiens de la Galaxie. Il est en troisième année du Baccalauréat en communication publique de l'Université Laval. Sa facilité à créer des relations avec les autres l'on amené à rencontrer, lors de sa première session universitaire, la personne dont il a fait le portrait.

**Renaud, Sarah**

Native de Gatineau, Sarah déménagea à Québec afin de relever de nouveaux défis. Elle est maintenant à sa troisième année du baccalauréat en communication publique à l'Université Laval. Philanthrope, Sarah



s'implique dans plusieurs organismes à but non lucratif de la communauté universitaire. La préparation de son séjour d'études au Maroc lui a permis de faire de belles rencontres, dont la personne dont elle a fait le portrait pour ce livre.

**Rousseau, Marie-Clara**

Communicatrice passionnée et déterminée, Marie-Clara est toujours prête pour un prochain défi ou une prochaine aventure. Portant elle-même une histoire de vie très particulière, elle adore en apprendre sur celle des autres.

**Samson, Annie-Jade**

Finissante au baccalauréat en communication publique, concentration relations publiques, Annie-Jade a un parcours académique bien particulier. Elle sera bientôt bachelière dans deux domaines puisqu'elle poursuit également des études au baccalauréat en éducation au préscolaire et en enseignement primaire. Cette double formation l'amène à s'intéresser particulièrement aux communications ayant lieu dans le domaine de l'éducation, que ce soit au sein d'une commission scolaire ou du ministère de l'éducation par exemple.

**St-Pierre, Julie**

Jeune professionnelle dans le domaine des communications, Julie est curieuse et dévouée. Elle cumule les expériences et les projets de toute nature afin de grandir professionnellement et personnellement. Entre les cours, les voyages et le travail, elle trouve important de profiter de la vie chaque jour. L'ouverture d'esprit est une valeur qu'elle trouve très importante, d'où la pertinence de ce livre.

**Tran Nguyen, Phuong Thao**

Originnaire du Vietnam, mais née en Abitibi-Témiscamingue, Thao est maintenant à Québec pour étudier en communication publique. Curieuse et ouverte d'esprit, elle pousse les limites et n'a pas peur de s'assumer dans ses valeurs et ses croyances. Thao aime oser, défier et faire avancer les choses. Partisane des Canadiens de Montréal, son rêve est de travailler pour cette organisation afin de faire sourire d'autres passionnés.

**Tremblay-Antoine, Camille**

Étudiante en communication publique, sortir de sa zone de confort et découvrir de nouveaux horizons l'enthousiasme à tous coups. C'est pourquoi le journalisme la passionne et qu'elle a adoré participer à ce projet. Curieuse de tout, passionnée de culture, d'histoire et de politique, aller à la rencontre des gens sont pour elle incontournables. Elle tente d'être témoin, participante et communicatrice de la vie à Québec, ce qui aura, elle l'espère, un impact positif sur la société québécoise.

**Tremblay, Priscilla**

Passionnée de voyage, elle adore faire la connaissance d'individus venant d'un peu partout à travers le globe, quitte à s'endetter d'une dizaine de milliers de dollars. Eh oui, à défaut de s'acheter de nouveaux souliers, elle économise pour éventuellement mettre les pieds dans une auberge de

jeunesse en Indonésie, au Sri Lanka, au Japon, en Argentine et encore une fois en Nouvelle-Zélande. Il faut croire que les rumeurs comme quoi « les jeunes de nos jours voyagent » sont fondées! De plus, elle regorge d'anecdotes plus folles (et drôles!) les unes que les autres et aspire à devenir une conceptrice-rédactrice hors pair.

**Tremblay, Roxanne**

Ayant toujours vécu à Québec, Roxanne s'est dirigée vers un monde qui la fascinait : la communication. D'abord attirée par le journalisme, elle s'est ensuite intéressée aux relations publiques pour terminer par faire un parcours universitaire axé vers la publicité. Lorsqu'elle ne travaille pas, Roxanne ne manque jamais une occasion de découvrir les nouveaux restaurants de sa ville natale. N'ayant jamais quitté l'Amérique, elle rêve de découvrir les pays scandinaves. Un peu maladroite, mais tout de même rigolote, elle saura égayer vos journées.

**Trépanier, Kim**

Originaire de Montréal, Kim est venue faire ses études en communication publiques à Québec. Avec seulement une session à faire, elle désire faire carrière dans le domaine des communications, plus précisément en publicité. Mais avant d'entamer sa carrière, elle désire continuer à voyager et à découvrir ce que les différentes cultures du monde ont à offrir à la sienne. Kim semble timide aux premiers abords, mais elle ne manque pas de répartie une fois qu'on l'a connaît et ne cesse de vouloir relever les nouveaux défis qui s'offrent à elle.

**Trudel, Jolyane**

Finissante au baccalauréat en communication publique, Jolyane est toujours à la recherche d'aventures. Sortir de sa zone de confort et oser sont ce qui la pousse à aller toujours plus loin. Elle rêve de voyages et d'une carrière professionnelle qui lui permettront de changer les choses et de s'épanouir.

## La série Québec, ville ouverte

Cette série de livres en format numérique et imprimé (sur demande) s'inscrit dans la volonté de lutter contre le racisme et la peur de l'Autre dans la région de Québec. Pilotée par une professeure de l'Université Laval, elle propose des livres en libre accès (ePub, mobi, PDF et html) imprimables sur demande rassemblant chacun plusieurs dizaines de portraits d'immigrantes et d'immigrants réalisés par des étudiantes et des étudiants de l'Université Laval, en collaboration avec des organismes de la région.

Son but est de donner un visage « humain » et humanisant à des citoyennes et des citoyens de groupes minoritaires, souvent mal connus du grand public et parfois objets de racisme. Chaque volume représente une région du monde : Afrique sub-saharienne, Amérique latine, monde arabe, etc.

Les partenariats avec les organismes régionaux se font sous le parrainage de la boutique des sciences et des savoirs Accès savoirs qui a pour vocation de mettre en lien des étudiants et étudiantes avec des organisations de la société civile pour réaliser des projets au service du bien commun. Dans le cas de *Québec ville ouverte*, les auteurs et auteures sont les étudiantes et étudiants du cours Éthique de la communication publique, sous la direction de leur professeure Florence Piron. La réalisation de ce projet spécial fait partie de leur évaluation (à la place d'un examen). Le rôle des organismes partenaires est principalement le recrutement des personnes dont le portrait figurera dans un des volumes de la série et l'accompagnement des étudiantes et étudiants dans cette aventure. Chaque volume contient d'ailleurs une section présentant les témoignages et apprentissages vécus lors de l'écriture de ces portraits.

*Québec africaine*

*Québec ville refuge*

*Québec arabe*

LA SÉRIE QUÉBEC, VILLE OUVERTE

- *tome 1 (Algérie, Mauritanie, Syrie et Tunisie)*
- *tome 2 (Maroc, Liban et Lybie)*

*Québec latina*

## À propos de la maison d'édition

Les Éditions science et bien commun sont une branche de l'Association science et bien commun (ASBC), un organisme sans but lucratif enregistré au Québec depuis juillet 2011.

### **L'Association science et bien commun**

L'ASBC a comme mission de stimuler la vigilance et l'action pour une science ouverte au service du bien commun. À cette fin, elle s'emploie à :

- Défendre et promouvoir une vision des sciences au service du bien commun;
- Colliger, analyser, produire et diffuser de l'information sur la science et sur ses rapports avec la société;
- Soutenir, promouvoir ou organiser des expériences de démocratisation des sciences;
- Organiser des expériences de débat public sur diverses facettes des sciences;
- Mettre en place des expériences de rencontre entre le monde scientifique et d'autres sphères sociales (ex. le milieu artistique, le milieu politique, etc.);
- Offrir un service d'orientation des groupes de la société civile dans le monde universitaire;
- Offrir, sous réserve de la Loi sur l'enseignement privé (L. R. Q., c. E-9.1) et de ses règlements, des formations sur la responsabilité sociale, la science avec les citoyens et l'éthique des sciences.

Sur son site Web se trouvent de nombreuses informations sur ses activités et ses publications. Il est possible de devenir membre de l'Association science et bien commun en payant un tarif modeste.

Pour plus d'information, écrire à info @ scienceetbiencommun.org, s'abonner à son compte Twitter @ScienceBienComm ou à sa page Facebook : <https://www.facebook.com/scienceetbiencommun>

### **Les Éditions science et bien commun**

**Un projet éditorial novateur dont les principales valeurs sont :**

- la publication numérique en libre accès, en plus des autres formats
- la pluridisciplinarité, dans la mesure du possible
- le plurilinguisme qui encourage à publier en plusieurs langues, notamment dans des langues nationales africaines ou en créole, en plus du français
- l'internationalisation, qui conduit à vouloir rassembler des auteurs et auteures de différents pays ou à écrire en ayant à l'esprit un public issu de différents pays, de différentes cultures
- mais surtout la justice cognitive :
  - chaque livre collectif, même s'il s'agit des actes d'un colloque, devrait aspirer à la parité entre femmes et hommes, entre juniors et seniors, entre auteurs et auteures issues du Nord et issues du Sud (des Suds); en tout cas, tous les livres devront éviter un déséquilibre flagrant entre ces points de vue;
  - chaque livre, même rédigé par une seule personne, devrait s'efforcer d'inclure des références à la fois aux pays du Nord et aux pays des Suds, dans ses thèmes ou dans sa bibliographie;
  - chaque livre devrait viser l'accessibilité et la « lisibilité », réduisant au maximum le jargon, même s'il est à vocation scientifique et évalué par les pairs.

### **Le catalogue**

Le catalogue des Éditions science et bien commun (ESBC) est composé de livres qui respectent les valeurs et principes des ESBC énoncés ci-dessus :

- Des ouvrages scientifiques (livres collectifs de toutes sortes ou monographies) qui peuvent être des manuscrits inédits originaux, issus de thèses, de mémoires, de colloques, de séminaires ou de projets de recherche, des rééditions numériques ou des manuels universitaires. Les manuscrits inédits seront évalués par les pairs de manière ouverte, sauf si les auteurs ne le souhaitent pas (voir le point de l'évaluation ci-dessus).
- Des ouvrages de science citoyenne ou participative, de vulgarisation

## À PROPOS DE LA MAISON D'ÉDITION

scientifique ou qui présentent des savoirs locaux et patrimoniaux, dont le but est de rendre des savoirs accessibles au plus grand nombre.

- Des essais portant sur les sciences et les politiques scientifiques (en études sociales des sciences ou en éthique des sciences, par exemple).
- Des anthologies de textes déjà publiés, mais non accessibles sur le web, dans une langue autre que le français ou qui ne sont pas en libre accès, mais d'un intérêt scientifique, intellectuel ou patrimonial démontré.
- Des manuels scolaires ou des livres éducatifs pour enfants

**Pour l'accès libre et universel, par le biais du numérique, à des livres scientifiques publiés par des auteures et auteurs de pays des Suds et du Nord**

Pour plus d'information, écrire à [info@editionscienceetbiencommun.org](mailto:info@editionscienceetbiencommun.org)